

ALPHONSE DAUDET

CONTES
CHOISIS

HACHETTE





Amelia Thayer

CONTES CHOISIS

BIBLIOTHEQUE BLEUE

- | | |
|--|---|
| <p>AGRAIVES (J. d') et GRANCHER (M.-E.) : <i>Mirage d'Asie.</i></p> <p>— <i>La Princesse aux Dragons verts.</i></p> <p>* ARMAGNAC (M.-M. d') : <i>La Carrière d'Alexis Iourouskine.</i></p> <p>ARMANDY (A.) : <i>Le Trésor des Iles Galapagos.</i></p> <p>CORTIS (A.) : <i>Les Rameneaux rouges.</i></p> <p>FLEURIOT (Zénaïde) : <i>Tombée du Nid.</i></p> <p>— <i>Sans Beauté.</i></p> <p>JACQUIN (J.) et FABRE (A.) : <i>Le Chemin des Hirondelles.</i></p> <p>KÉROUAN (Jean) : <i>La Fortune de Chienfou.</i></p> <p>— <i>Chienfou dans sa Maison.</i></p> <p>— <i>Le Bonheur de Josie.</i></p> <p>— <i>Les Désirs de Riquette.</i></p> <p>KEYSER (E. de) : <i>La Pierre de touche.</i></p> <p>LENOTRE (Thérèse) : <i>Les deux Visages.</i></p> | <p>MARCEL-DENIS et FRANCELOIS : <i>Permis de conduire.</i></p> <p>PASTRE (G.) : <i>Flammes sur la Neige.</i></p> <p>PESLOUAN (H. de) et DONATIEN : <i>Milliardaire malgré lui.</i></p> <p>RENARD (L.-G.) : <i>Les Albatros.</i></p> <p>ROSMER (J.) et d'ENTREVAUX (V.) : <i>Ma Tante et mon Mari.</i></p> <p>— <i>Cavalier de la Camargue.</i></p> <p>* ROUSSEAU (M^{lle}) : <i>Le Médaillon antique.</i></p> <p>ROSNY (J.-H.), de l'Acad. Goncourt : <i>La Toison d'Or.</i></p> <p>— <i>Les Retours du Cœur.</i></p> <p>SAINT-OGAN (A.) : <i>Le Mariage d'Hector Coderlan.</i></p> <p>TOUDOUZE (G.) : <i>Le Reboulou.</i></p> <p>* VINCENT (P.) : <i>Antoinette de Brivière.</i></p> <p>WENTWORTH (P.) : <i>Un Jour dans le Pacifique.</i></p> |
|--|---|

Chaque volume in-16, illustre, broché, papier alfa 9 fr.
 Élégante reliure de bibliothèque avec couvre-livre en coul. 14 fr.
 Pour les volumes marqués d'un * : broc. 7 fr. ; rel. toile et or. 11 fr.

ALPHONSE DAUDET

CONTES CHOISIS

LA FAMILLE JOYEUSE — LES VIEUX — LA
CHÈVRE DE M. SEGUIN — LES ÉTOILES —
LES DOUANIERS — LA DERNIÈRE
CLASSE — L'ENFANT ESPION
TARTARIN DE TARASCON, ETC.



HACHETTE

Copyright by Librairie Hachette, 1923.
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

CONTES CHOISIS

LA FAMILLE JOYEUSE

Tous les matins de l'année, à huit heures très précises, une maison neuve et presque inhabitée d'un quartier de Paris s'emplissait de cris, d'appels, de jolis rires sonnait clair dans le désert de l'escalier.

« Père, n'oublie pas ma musique.

— Père, ma laine à broder...

— Père, rapporte-nous des petits pains... »

Et la voix du père qui appelait d'en bas :

« Zaza, descends-moi donc ma serviette...

— Allons bon ! il a oublié sa serviette... »

Et c'était un empressement joyeux du haut en bas de la maison, une course de tous ces minois brouillés de sommeil, de toutes ces chevelures ébouriffées que l'on rajustait en chemin, jusqu'au moment où, penchées sur la rampe, une demi-douzaine de jeunes filles adressaient leurs adieux sonores à un petit vieux monsieur, net et bien broissé, dont la silhouette étriquée disparaissait enfin dans la perspective tournante des marches. M. Joyeuse était parti pour son bureau... Alors, toute cette échappée de volière remontait vite au

quatrième, et, la porte tirée, se groupait à une croisée ouverte pour regarder le père encore une fois. Le petit homme se retournait, des baisers s'échangeaient de loin, puis les fenêtres se fermaient; la maison neuve et déserte redevenait tranquille, à part les écriteaux dansant leur folle sarabande au vent de la rue inachevée, comme mis en gaité, eux aussi, par toutes ces évolutions. Un moment après, le photographe du cinquième, M. Maranne, descendait suspendre à la porte de la maison sa vitrine d'exposition, toujours la même, où l'on voyait le vieux monsieur en cravate blanche entouré de ses filles, en groupes variés; il remontait à son tour, et le calme, succédant tout à coup à ce petit tapage matinal, laissait à supposer que « le père » et ses demoiselles étaient rentrés dans le cadre de photographies, où ils se tenaient souriants et immobiles jusqu'au soir.

De la rue Saint-Ferdinand chez les banquiers Hemmerlingue et fils, ses patrons, M. Joyeuse avait bien trois quarts d'heure de route. Il marchait, la tête droite et raide, comme s'il avait craint de déranger le beau nœud de cravate attaché par ses filles, son chapeau posé par elles; et, lorsque l'aînée, toujours inquiète et prudente, lui relevait au moment de sortir le collet de sa redingote pour éviter le maudit coup de vent du coin de la rue, même avec une température de serre chaude, M. Joyeuse ne le rabattait plus jusqu'au bureau.

Veuf depuis quelques années, ce brave homme n'existait que pour ses enfants, ne songeait qu'à elles, s'en allait dans la vie entouré de ces petites têtes blondes qui voletaient autour de lui confusément comme dans un tableau d'assomption. Tous ses désirs, tous ses projets se rapportaient à ces demoiselles, y revenaient sans cesse.

Comme il arrive dans les familles qui ont commencé par l'aisance, Aline, en sa qualité d'aînée, avait été élevée dans un des meilleurs pensionnats de Paris. Elise y était restée deux ans avec elle, mais les deux dernières, venues trop tard, envoyées dans de petits externats de quartier, avaient toutes leurs études à compléter, et ce n'était pas chose commode, la plus jeune riant à tout propos, d'un rire de santé, d'épanouissement, de jeunesse, gazouillis d'alouette ivre de blé vert et s'envolant à perte de vue loin du pupitre et des méthodes, tandis que Mlle Henriette, hantée par des idées de grandeur, ne mordait pas non plus très volontiers au travail. Cette jeune personne de quinze ans, douée de grandes facultés imaginatives, arrangeait déjà sa vie d'avance et déclarait formellement qu'elle épouserait quelqu'un de la noblesse et aurait trois enfants : « un garçon pour le nom et deux petites filles pour les habiller pareil... »

« Oui, c'est cela, disait *Bonne Maman*, tu les habilleras pareil. En attendant, voyons un peu nos participants. »

« *Bonne Maman* », c'était Aline. « — Un nom que nous lui avons donné, — ce nom de *Bonne Maman*, — quand elle était petite fille, expliquait M. Joyeuse. Avec son bonnet à ruches, son autorité d'aînée, elle avait une petite figure si raisonnable... Nous trouvions qu'elle ressemblait à sa grand-mère. Le nom lui en est resté. »

Au ton du brave homme en parlant ainsi, on sentait que pour lui c'était la chose la plus naturelle que cette appellation de grand-parent décernée à tant de jeunesse attrayante. Chacun pensait comme lui dans l'entourage, et les autres demoiselles Joyeuse et la vieille servante, tout le monde appelait la jeune fille « *Bonne*

Maman... » Sans qu'elle s'en fatiguât une seule fois, l'influence de ce nom béni mettait dans leur tendresse à tous une déférence qui la flattait et donnait à son autorité idéale une singulière douceur de protection.

Ah ! celle-là ne s'ennuyait pas ! sa vie était trop bien remplie : le père à encourager, à soutenir, les enfants à instruire, tous les soins matériels d'un logis auquel la mère manque, ces préoccupations éveillées avec l'aube et que le soir endort, à moins qu'il ne les ramène en rêve, un de ces dévouements infatigables mais sans effort apparent, très commodes pour le pauvre égoïsme humain, parce qu'ils dispensent de toute reconnaissance et se font à peine sentir tellement ils ont la main légère. Ce n'était pas la fille courageuse qui travaille pour nourrir ses parents, court le cachet du matin au soir, oublie dans l'agitation d'un métier tous les embarras de la maison. Non, elle avait compris la tâche autrement : abeille sédentaire, restreignant ses soins au rucher, sans un bourdonnement au-dehors, parmi le grand air et les fleurs. Mille fonctions : tailleuse, modiste, raccommodeuse, comptable aussi, car M. Joyeuse, incapable de toute responsabilité, lui laissait la libre disposition des ressources, maîtresse de piano, institutrice.

Parmi ses élèves, la plus occupante était sa sœur Elise avec son examen subi trois fois sans succès, toujours refusée à l'histoire et se préparant à nouveau, prise d'un grand effroi et d'une méfiance d'elle-même qui lui faisait promener partout, ouvrir à chaque instant ce malheureux traité d'histoire de France, en omnibus, dans la rue, jusque sur la table du déjeuner ; mais, jeune fille déjà et fort jolie, elle n'avait plus cette petite mémoire mécanique de l'enfance où dates

et événements s'incrumentent pour toute la vie. Parmi d'autres préoccupations, la leçon s'envolait en une minute, malgré l'apparente application de l'écolière, ses longs cils enfermant ses yeux, ses boucles balayant les pages, et sa bouche rose animée d'un petit tremblement attentif répétant dix fois à la file : « Louis, dit le Hutin, 1314-1316. Philippe V, dit le Long, 1316-1322... 1322... Ah ! Bonne Maman, je suis perdue... Jamais je ne saurai... » Alors Bonne Maman s'en mêlait, l'aidait à fixer son esprit, à emmagasiner quelques-unes de ces dates du moyen âge barbares et pointues comme les casques des guerriers du temps. Et dans les intervalles de ces travaux multiples, de cette surveillance générale et constante, elle trouvait encore moyen de chiffonner de jolies choses, de tirer de sa corbeille à ouvrage quelque menue dentelle au crochet ou la tapisserie en train qui ne la quittait pas plus que la jeune Elise son histoire de France. Même en causant, ses doigts ne restaient pas inoccupés une minute.

Pendant ce temps, le père s'en allait à son bureau, faisant en route mille rêves qui, tous, se rapportaient à « ses chéries ». Son imagination, toujours en haleine, lui fournissait des récits extraordinaires et lui donnait une singulière physionomie, fiévreuse, ravagée, qui contrastait avec son enveloppe correcte de bureaucrate.

Or, un matin, ayant quitté sa maison à l'heure et dans les circonstances habituelles, il commença au détour de la rue Saint-Ferdinand un de ses petits romans intimes. La fin de l'année toute proche, peut-être une baraque en planches que l'on clouait dans le sentier voisin, lui fit penser « étrennes... jour de l'an. » Et tout de suite le mot gratification se planta dans son

esprit comme le premier jalon d'une histoire étourdissante. Au mois de décembre, tous les employés d'Hemerlingue touchaient des appointements doubles, et vous savez que, dans les petits ménages, on base sur ces sortes d'aubaines mille projets ambitieux ou aimables, des cadeaux à faire, un meuble à remplacer, une petite somme gardée dans un tiroir pour l'imprévu.

C'est que M. Joyeuse, ayant perdu sa petite fortune, n'était pas riche, et, quoique Bonne Maman menât la maison avec tant de sagesse, on n'avait pas encore pu faire d'économies. Tout à coup le bonhomme se figura que, cette année, la gratification allait être plus forte, à cause du surcroît de travail qu'on avait eu pour l'emprunt tunisien. Cet emprunt constituait une très belle affaire pour les patrons, trop belle même, car M. Joyeuse s'était permis de dire dans les bureaux que cette fois « Hemerlingue et fils avaient tondu le Turc un peu trop ras ».

« Certainement oui, la gratification sera double », pensait l'imaginaire tout en marchant.

Et déjà il se voyait à un mois de là, montant avec ses camarades, pour la visite du jour de l'an, le petit escalier qui conduisait chez Hemerlingue. Celui-ci leur annonçait la bonne nouvelle; puis il retenait M. Joyeuse en particulier. Et voilà que ce patron si froid d'habitude, enfermé dans sa graisse jaune comme dans un ballot de soie grège, devenait affectueux, paternel, communicatif. Il voulait savoir combien Joyeuse avait de filles.

« J'en ai trois... non, c'est-à-dire quatre, monsieur le baron... Je confonds toujours. L'aînée est si raisonnable. »

Savoir aussi quel âge elles avaient.

« Aline a vingt ans, monsieur le baron. C'est l'aînée... Puis nous avons Elise, qui prépare son examen de dix-huit ans... Henriette, qui en a quatorze, et Zaza, qui n'a que douze ans. »

Ce petit nom de Zaza amusait prodigieusement M. le baron, qui voulait connaître encore quelles étaient les ressources de cette intéressante famille.

« Mes appointements, monsieur le baron... Pas autre chose... J'avais un peu d'argent de côté, mais la maladie de ma pauvre femme, les études de ces demoiselles...

— Ce que vous gagnez ne suffit pas, mon cher Joyeuse... Je vous porte à mille francs par mois.

— Oh! monsieur le baron, c'est trop... »

Mais, quoiqu'il eût dit cette dernière phrase tout haut dans le dos d'un sergent de ville qui regarda passer d'un œil de méfiance ce petit homme gesticulant et hochant la tête, le pauvre imaginaire ne se réveilla pas. Il s'admira rentrant chez lui, annonçant la nouvelle à ses filles, les conduisant le soir au théâtre, pour fêter cet heureux jour. Dieu! qu'elles étaient jolies sur le devant de leur loge, les demoiselles Joyeuse, quel bouquet de têtes vermeilles! Et puis, le lendemain, voilà les deux aînées demandées en mariage par... Impossible de savoir par qui, car M. Joyeuse venait de se retrouver subitement sous la voûte de l'hôtel Hemerlingue, devant la porte battante surmontée d'un « caisse » en lettres d'or.

« Je serai donc toujours le même », se dit-il en riant un peu et passant sa main sur son front où la sueur perlait.

Mis en belle humeur par sa chimère, par le feu ronflant dans l'enfilade des bureaux parquetés, grilla-

gés, discrets sous le jour froid du rez-de-chaussée, où l'on pouvait compter les pièces d'or sans s'éblouir les yeux, M. Joyeuse salua gaiement les autres employés, passa sa jaquette de travail et son bonnet de velours noir. Soudain on siffla d'en haut; et le caissier, appliquant son oreille au cornet, entendit la voix grasse et gélatineuse d'Hemerlingue, le seul, le véritable Hemerlingue, — l'autre, le fils, était toujours absent, — qui demandait M. Joyeuse. Comment? Est-ce que le rêve continuait?... Il se sentit tout ému, prit le petit escalier intérieur qu'il montait tout à l'heure si gaillardement, et se trouva dans le cabinet du banquier, pièce étroite, très haute de plafond, meublée seulement de rideaux verts et d'énormes fauteuils de cuir proportionnés à l'effroyable capacité du chef de la maison. Il était là, assis à son pupitre, dont son ventre l'empêchait de s'approcher, obèse, anhelant et si jaune que sa face ronde au nez crochu, tête de hibou gras et malade, faisait comme une lumière au fond de ce cabinet solennel et assombri. Un gros marchand maure moisi dans l'humidité de sa petite cour. Sous ses lourdes paupières soulevées péniblement, son regard brilla une seconde quand le comptable entra; il lui fit signe de venir près de lui, et lentement, froidement, coupant de repos ses phrases essoufflées, au lieu de : « Monsieur Joyeuse, combien avez-vous de filles?... » il dit :

« Joyeuse, vous vous êtes permis de critiquer nos dernières opérations sur la place de Tunis. Inutile de vous défendre. Vos paroles m'ont été rapportées mot par mot. Et, comme je ne saurais les admettre dans la bouche d'un de mes employés, je vous avertis qu'à dater de la fin de ce mois vous cessez de faire partie de la maison. »

Un flot de sang monta à la figure du comptable, redescendit, revint encore, apportant chaque fois un sifflement confus à ses oreilles, à son cerveau un tumulte de pensées et d'images.

Ses filles!

Qu'allaient-elles devenir?

Les places sont si rares à cette époque de l'année!

La misère lui apparut et aussi la vision d'un malheureux tombant aux genoux d'Hemerlingue, le suppliant, le menaçant, lui sautant à la gorge dans un accès de rage désespérée. Toute cette agitation passa sur son visage comme un coup de vent qui ride un lac, en y creusant toutes sortes de gouffres mobiles; mais il resta muet, debout à la même place, et, sur l'avis du patron qu'il pouvait se retirer, il descendit en chancelant reprendre sa tâche à la caisse.

Le soir, en rentrant rue Saint-Ferdinand, M. Joyeuse ne parla de rien à ses filles. Il n'osa pas. L'idée d'assombrir cette gaieté rayonnante dont la vie de la maison était faite, d'embuer de grosses larmes ces jolis yeux clairs, lui parut insupportable. Avec cela craintif et faible, de ceux qui disent toujours : « Attendons à demain. » Il attendit donc, pour parler, d'abord que le mois de novembre fût fini, se berçant d'un vague espoir qu'Hemerlingue changerait d'avis, comme s'il ne connaissait pas cette volonté de mollusque flasque et tenace sur son lingot d'or. Puis, quand, ses appointements soldés, un autre comptable eut pris sa place devant le haut pupitre où il s'était tenu debout si longtemps, il espéra trouver promptement autre chose et réparer son malheur avant d'être obligé de l'avouer.

Tous les matins, il feignait de partir au bureau, se

laissait équiper et conduire comme à l'ordinaire, sa vaste serviette en cuir toute prête pour les nombreuses commissions du soir. Quoiqu'il en oubliât exprès quelques-unes à cause de la prochaine fin de mois si problématique, le temps ne lui manquait plus maintenant pour les faire. Il avait sa journée à lui, toute une journée interminable, qu'il passait à courir Paris à la recherche d'une place. On lui donnait des adresses, des recommandations excellentes. Mais, en ce terrible mois de décembre, si froid et si court de jour, chargé de dépenses et de préoccupations, les employés patientent et les patrons aussi; chacun tâche de finir l'année dans le calme, remettant au mois de janvier, à ce grand saut de temps vers une autre étape, les changements, les améliorations, des tentatives de vie nouvelle.

Partout où M. Joyeuse se présentait, il voyait les visages se refroidir subitement dès qu'il expliquait le but de sa visite :

« Tiens! vous n'êtes plus chez Hemerlingue et fils? Comment cela se fait-il? »

Il expliquait la chose de son mieux, par un caprice du patron, ce féroce Hemerlingue que Paris connaissait; mais il sentait de la froideur, de la méfiance, dans cette réponse uniforme :

« Revenez nous voir après les fêtes. »

Et, timide comme il était déjà, il en arrivait à ne plus se présenter nulle part, à passer vingt fois devant la même porte, dont il n'aurait jamais franchi le seuil sans la pensée de ses filles. Cela seul le poussait par les épaules, lui donnait du cœur aux jambes, l'envoyait dans la même journée aux extrémités de Paris, à des adresses très vagues que des camarades lui donnaient, à Aubervilliers, dans une grande fabri-

que de noir animal, où on le faisait revenir pour rien trois jours de suite.

Oh! les courses sous la pluie, sous le givre, les portes fermées, le patron qui est sorti ou qui a du monde, les paroles données et tout à coup reprises, les espoirs déçus, l'énervement des longues attentes, les humiliations réservées à tout homme qui demande de l'ouvrage, comme si c'était une honte d'en manquer, M. Joyeuse connut toutes ces tristesses et aussi les bonnes volontés qui se lassent, se découragent devant la persistance du guignon. Et vous pensez si le dur martyr de « l'homme qui cherche une place » fut décuplé par les mirages de son imagination, par ces chimères qui se levaient pour lui du pavé de Paris, pendant qu'il l'arpentait en tous sens.

Il fut pendant tout un mois une de ces marionnettes lamentables, monologuant, gesticulant sur les trottoirs, à qui chaque heurt de la foule arrache une exclamation somnambulante : « Je l'avais bien dit », ou « gardez-vous d'en douter, monsieur. » On passe, on rit presque; mais on est saisi de pitié devant l'inconscience de ces malheureux possédés d'une idée fixe, aveugles que le rêve conduit, tirés par une laisse invisible. Le terrible, c'est qu'après ces longues, cruelles journées d'inaction et de fatigue, quand M. Joyeuse revenait chez lui, il fallait qu'il jouât la comédie de l'homme rentrant du travail, qu'il racontât les événements du jour, ce qu'il avait entendu dire, les cancans de bureau dont il entretenait de tout temps ces demoiselles.

Dans les petits intérieurs, il y a toujours un nom qui revient plus souvent que les autres, qu'on invoque aux jours d'orage, qui se mêle à tous les souhaits, à tous les espoirs, même aux jeux des enfants pénétrés

de son importance, un nom qui tient dans la maison le rôle d'une sous-providence ou plutôt d'un dieu laïc familier et surnaturel. C'est celui du patron, du directeur d'usine, du propriétaire, du ministre, de l'homme enfin qui porte dans sa main puissante le bonheur, l'existence du foyer. Chez les Joyeuse, c'était Hemerlingue, toujours Hemerlingue, revenant dix fois, vingt fois par jour dans la conversation de ces demoiselles qui l'associaient à tous leurs projets, aux plus petits détails de leurs ambitions féminines : « Si Hemerlingue voulait... Tout cela dépend d'Hemerlingue. » Et rien de plus charmant que la familiarité avec laquelle ces fillettes parlaient de ce gros richard qu'elles n'avaient jamais vu.

On demandait de ses nouvelles... Le père lui avait-il parlé? Était-il de bonne humeur?... Et dire que tous tant que nous sommes, si humbles, si courbés que le destin nous tienne, nous avons toujours au-dessous de nous de pauvres êtres plus humbles, plus courbés, pour qui nous sommes grands, pour qui nous sommes dieux, et, en notre qualité de dieux, indifférents, dédaigneux ou cruels.

On se figure le supplice de M. Joyeuse obligé d'inventer des épisodes, des anecdotes sur le misérable qui l'avait si férocelement congédié après dix ans de bons services. Pourtant il jouait sa petite comédie de façon à tromper complètement tout le monde. On n'avait remarqué qu'une chose, c'est que le père, en rentrant le soir, se mettait toujours à table avec un grand appétit. Je crois bien! Depuis qu'il avait perdu sa place, le pauvre homme ne déjeunait plus!

Les jours se passaient. M. Joyeuse ne trouvait rien. Si, une place de comptable à la *Caisse territoriale*, mais qu'il refusait, trop au courant des opérations de ban-

que, de tous les coins et recoins de la Bohème financière en général et de la *Caisse territoriale* en particulier, pour mettre les pieds dans cet antre. Ne valait-il pas mieux mourir de faim que d'entrer dans une maison fallacieuse dont il serait peut-être un jour appelé à expertiser les livres devant les tribunaux?

Il continua donc à courir; mais, découragé, il ne cherchait plus. Comme il lui fallait rester dehors, il s'attardait aux étalages sur les quais, s'accoudait des heures aux parapets, regardait l'eau couler et les bateaux qu'on déchargeait. Il devenait ce flâneur qu'on rencontre au premier rang des attroupements de la rue, s'abritant des averses sous les porches, s'approchant pour se chauffer des poêles en plein air où fume le goudron des asphalteurs, s'affaissant sur un banc du boulevard lorsque ses pas ne pouvaient plus le porter.

Ne rien faire, quel bon moyen de s'allonger la vie!

A certains jours, cependant, quand M. Joyeuse était trop las ou le ciel trop féroce, il attendait au bout de la rue que ces demoiselles eussent refermé leur croisée, et revenant à la maison, le long des murailles, montait l'escalier bien vite, passait devant sa porte en retenant son souffle et se réfugiait chez le photographe André Maranne, qui, au courant de son infortune, lui faisait cet accueil apitoyé que les pauvres diables ont entre eux. Les clients sont rares si près des banlieues. Il restait de longues heures dans l'atelier à causer tout bas, à lire à côté de son ami, à écouter la pluie sur les vitres ou le vent qui soufflait comme en pleine mer, heurtant les vieilles portes et les châssis en bas, dans le chantier de démolitions. Au-dessous, il entendait des bruits connus et pleins de charme, des chansons envolées du contentement d'une tâche, des rires assem-

blés, la leçon de piano que donnait Bonne Maman, le tic tac du métronome, tout un remue-ménage délicieux qui lui chatouillait le cœur. Il vivait avec ses chéries, qui certes ne croyaient pas l'avoir si près d'elles.

Et puis Maranne parlait de son espoir; il travaillait pour le théâtre, et personne, dans la maison neuve, ne se doutait de son succès. Par exemple, là photographie promettait moins de bénéfices; les clients étaient très rares, les passants mal disposés. Mais André Maranne, avec les ressources inépuisables de son grand front plein d'illusion, expliquait sans amertume l'indifférence du public. Tantôt la saison était défavorable, ou bien l'on se plaignait du mauvais état des affaires, et il finissait par un même refrain consolant : « Quand j'aurai fait jouer *Révolte!* » C'était le titre de sa pièce, à laquelle il travaillait depuis six mois, le jour, la nuit, qui lui avait tenu chaud pendant tout l'hiver, un hiver bien rude, mais dont la magie de la composition corrigait les rigueurs dans le petit atelier qu'elle transformait. C'est là, dans cet étroit espace, que tous les héros de sa pièce étaient apparus au poète comme des Koldos familiers tombés du toit ou chevauchant des rayons de lune, et avec eux les tapisseries de haute lisse, les lustres étincelants, les fonds de parc aux perons lumineux, tout le luxe attendu des décors, ainsi que le tumulte glorieux de sa première représentation, dont la pluie criblant le vitrage, les écriteaux qui claquaient sur la porte, figuraient pour lui les applaudissements, tandis que le vent, passant en bas dans le triste chantier de démolitions avec un bruit de voix flottantes apportées de loin et loin remportées, ressemblait à la rumeur des loges ouvertes sur le couloir et laissant circuler le succès parmi les caquetages et

l'étourdissement de la foule. Ce n'était pas seulement la gloire et l'argent qu'elle devait lui procurer, cette bienheureuse pièce, mais quelque chose de plus précieux encore, quelque chose dont il n'osait pas encore parler au père de famille et dont Bonne Maman seulement avait reçu la confiance... Bonne Maman et aussi après, Mlle Elise...

Une fois, pendant une absence de Maranne, M. Joyeuse, gardant fidèlement l'atelier et son appareil neuf, entendit frapper deux petits coups au plafond du quatrième, deux coups séparés, très distincts, puis un roulement discret comme un trot de souris. L'intimité du photographe avec ses voisins autorisait bien ces communications de prisonniers; mais qu'est-ce que cela signifiait? Comment répondre à ce qui semblait un appel? A tout hasard, il répéta les deux coups, le tambourinement léger, et la conversation en resta là. Au retour d'André Maranne il eut l'explication du fait. C'était bien simple : quelquefois, au courant de la journée, ces demoiselles, qui ne voyaient leur voisin que le soir, s'informaient de ses nouvelles, si la clientèle allait un peu. Le signal entendu voulait dire : « Est-ce que les affaires vont bien aujourd'hui? » Et M. Joyeuse avait répondu d'instinct, sans savoir : « Pas trop mal pour la saison. » Bien que le jeune Maranne fût très rouge en affirmant cela, M. Joyeuse le croyait sur parole; seulement cette idée de communication fréquente entre les deux ménages lui fit peur pour le secret de sa situation, et dès lors il s'abstint de ce qu'il appelait « ses journées artistiques ». D'ailleurs, le moment approchait où il ne pourrait plus dissimuler sa détresse, la fin du mois arrivant compliquée d'une fin d'année.

Paris prenait déjà sa physionomie de fête des der-

nières semaines de décembre. En fait de réjouissance nationale ou populaire, il n'a guère plus que celle-là; il a gardé le respect du jour de l'an.

Dès le commencement de décembre, un immense enfantillage se répand par la ville. On voit passer des voitures à bras, remplies de tambours dorés, de chevaux de bois, de jouets à la douzaine. Dans les quartiers industriels, du haut en bas des maisons à cinq étages, des vieux hôtels du Marais où les magasins ont de si hauts plafonds et des doubles portes majestueuses, on passe les nuits à manier de la gaze, des fleurs et du paillon, à coller des étiquettes sur des boîtes satinées, à trier, marquer, emballer les mille détails du joujou, ce grand commerce auquel Paris donne le cachet de son élégance. Puis les étalages se parent. Derrière les vitrines claires, la dorure des livres d'étrennes monte comme un flot scintillant sous le gaz, les étoffes de couleurs variées et tentantes montrent leurs plis cassants et lourds, pendant que les demoiselles de magasin, les cheveux en étage, un ruban sous leur col, font l'article, un petit doigt en l'air, ou remplissent des sacs de moire, dans lesquels les bons tombent en pluie de perles.

Mais, en face de ce commerce bourgeois, bien chez lui, chauffé, retranché derrière ces riches devantures, s'installe l'industrie improvisée de ces baraques en planches, ouvertes au vent de la rue, et dont la double rangée donne au boulevard l'aspect d'un mail forain. C'est là qu'est le vrai intérêt et la poésie des étrennes.

D'ordinaire, M. Joyeuse faisait partie de cette foule affairée, qui circule avec un bruit d'argent en poche et des paquets dans toutes les mains. Il courait en compagnie de Bonne Maman à la recherche des étrennes pour ces demoiselles, s'arrêtait devant ces petits marchands

émus du moindre client, sans l'habitude de la vente, et qui ont basé sur cette courte phase des projets de bénéfices extraordinaires. Et c'étaient des colloques, des réflexions, un embarras du choix interminable.

Cette année, hélas ! rien de semblable. Il errait mélancoliquement dans la ville en liesse, plus triste, plus désœuvré de toute l'activité environnante, heurté, bousculé, comme tous ceux qui gênent la circulation des actifs, le cœur battant d'une crainte perpétuelle, car Bonne Maman, depuis quelques jours, lui faisait à table des allusions clairvoyantes et significatives à propos des étrennes. Aussi évitait-il de se trouver seul avec elle, et lui avait-il défendu de venir le chercher à la sortie de son bureau. Mais, malgré tous ses efforts, le moment approchait, il le sentait bien, où le mystère serait impossible et son lourd secret dévoilé...

Un soir, la famille Joyeuse était réunie dans le petit salon, où il restait deux fauteuils capitonnés, beaucoup de garnitures au crochet, un piano, deux lampes Carcel coiffées de petits chapeaux verts, et un bonheur du jour rempli de bibelots.

La vraie famille est chez les humbles,

Par économie, on n'allumait pour la maison entière qu'un seul feu et qu'une lampe autour de laquelle toutes les distractions se groupaient, bonne grosse lampe de famille dont le vieil abat-jour, — des scènes de nuit semées de points brillants, — avaient été l'étonnement et la joie de toutes ces fillettes dans leur petite enfance. Sortant doucement de l'ombre de la pièce, quatre jeunes têtes se penchaient, blondes ou brunes, souriantes et appliquées, sous ce rayon intime et réchauffant qui les éclairait à la hauteur des yeux, semblait alimenter la flamme de leur regard, la jeunesse lumineuse sous leurs fronts transparents, les

couver, les abriter, les garder du froid noir ventant dehors, des fantômes, des embûches, des misères et des terreurs, de tout ce que promène de sinistre une nuit d'hiver parisien au fond d'un quartier perdu.

Ainsi serrée dans une petite pièce en haut de la maison déserte, dans la chaleur, dans la sécurité de son intérieur bien garni et soigné, la famille Joyeuse a l'air d'un nid tout en haut d'un grand arbre. On coud, on lit, on cause un peu. Un sursaut de flamme, un pétilllement du feu, voilà ce qu'on entend, avec, de temps à autre, une exclamation de M. Joyeuse, un peu en dehors de son petit cercle perdu dans l'ombre où il abrite son front anxieux. Maintenant, il se figure que, dans la détresse où il se trouve acculé, dans cette nécessité absolue de tout avouer à ses enfants, ce soir, au plus tard demain, il lui arrive un secours inespéré. Hemerlingue, pris de remords, lui envoie comme à tous ceux qui ont travaillé au Tunisien, sa gratification de décembre. C'est un grand laquais qui l'apporte : « De la part de M. le baron. » L'imaginaire dit cela tout haut. Les jolis visages se tournent vers lui; on rit, on s'agite, et le malheureux se réveille en sursaut...

Oh! comme il s'en veut à présent de sa lenteur à tout avouer, de cette sécurité menteuse maintenue autour de lui, et qu'il va falloir détruire tout à coup. Ah! le triste chef de famille, sans force pour garder ou défendre le bonheur des siens... Et, devant le joli groupe encerclé par l'abat-jour et dont l'aspect reposant forme un si grand contraste avec ses agitations intérieures, il est pris d'un remords si violent pour son âme faible, que son secret lui vient aux lèvres, va lui échapper dans un débordement de sanglots, quand un coup de sonnette. — pas chimérique celui-là. — les fait tous tressaillir et l'arrête au moment de parler.

Qui donc pouvait venir à cette heure? Ils vivaient à l'écart depuis la mort de la mère, ne fréquentaient presque personne. André Maranne, quand il descendait passer un moment avec eux, frappait familièrement comme ceux pour qui la porte est toujours ouverte. Profond silence dans le salon, long colloque sur le pailier. Enfin la vieille bonne — elle était dans la maison depuis aussi longtemps que la lampe — introduisit un jeune homme complètement inconnu, qui s'arrêta, saisi, devant l'adorable tableau des quatre chéries pressées autour de la table. Son entrée en fut intimidée, un peu gauche. Pourtant il expliqua fort bien le motif de sa visite. Il était adressé à M. Joyeuse par un bonhomme de sa connaissance, le vieux Passajon, pour prendre des leçons de comptabilité. Un de ses amis se trouvait engagé dans de grosses affaires d'argent : une commandite considérable. Lui, aurait voulu le servir en surveillant l'emploi des capitaux, la droiture des opérations; mais il était avocat, peu au courant des systèmes financiers, du langage de la banque. Est-ce que M. Joyeuse ne pourrait pas, en quelques mois, à trois ou quatre leçons par semaine...

« Mais si bien, Monsieur, si bien... bégayait le père tout étourdi de cette chance inespérée... Je me charge parfaitement, en quelques mois, de vous rendre apte à ce travail de vérification... Où prendrons-nous nos leçons?

— Chez vous, si vous le permettez, dit le jeune homme, car je tiens à ce qu'on ne sache pas que je travaille... Seulement, je serai désolé si, chaque fois que j'arrive, je mets tout le monde en fuite comme ce soir. »

En effet, dès les premiers mots du visiteur, les quatre têtes bouclées avaient disparu, avec des petits chu-

chotements, des froissements de jupes, et le salon paraissait bien nu, maintenant que le grand cercle de lumière blanche était vide.

Toujours très ombrageux quand il s'agissait de ses filles, M. Joyeuse répondit que « ces demoiselles se retiraient tous les soirs de bonne heure » ; et cela d'un petit ton bref qui signifiait très nettement : « Parlons de nos leçons, jeune homme, je vous prie. » On convint alors des jours, des heures libres dans la soirée.

Quant aux conditions, ce serait ce que Monsieur voudrait.

Monsieur dit un chiffre.

Le comptable devint tout rouge : c'était ce qu'il gagnait chez Hemerlingue.

« Oh ! non, c'est trop. »

Mais l'autre ne l'écoutait plus, cherchait, tortillait sa langue, comme pour une chose très difficile à dire, et tout à coup résolument :

« Voilà votre premier mois...

— Mais, monsieur... »

Le jeune homme insista. On ne le connaissait pas. Il était juste qu'il payât d'avance... Evidemment Passajon l'avait prévenu... M. Joyeuse le comprit et dit à demi-voix : « Merci, oh ! merci... » tellement ému, que les paroles lui manquaient. La vie, c'était la vie pendant quelques mois, le temps de se retourner, de retrouver une place. Ses mignonnes ne manqueraient de rien. Elles auraient leurs étrennes. O Providence !

« Alors à mercredi, monsieur Joyeuse.

— A mercredi... monsieur?... »

— De Géry... Paul de Géry. »

Et tous deux se séparèrent ravis, éblouis, l'un de l'apparition de ce sauveur inattendu, l'autre de l'adorable tableau qu'il n'avait fait qu'entrevoir, toute cette

jeunesse féminine groupée autour de la table couverte de livres, de cahiers et d'écheveaux, avec un air de pureté, d'honnêteté laborieuse, et ce que la mêlée, le tumulte environnants prêtent de charme au tranquille refuge épargné.



Et maintenant, si vous voulez de l'affection sincère et sans détour, si vous voulez des effusions, des tendresses, du rire, de ce rire des grands bonheurs qui confine aux larmes par un tout petit mouvement de bouche, et de belle folie de jeunesse illuminée d'yeux clairs, transparents jusqu'au fond des âmes, il y a de tout cela ce matin dimanche dans une maison que vous connaissez, une maison neuve, là-bas, tout au bout du vieux faubourg. La vitrine du rez-de-chaussée est plus brillante que d'habitude. Plus allégrement que jamais les écriteaux dansent au-dessus de la porte, et, par les fenêtres ouvertes, montent des cris joyeux, un envollement de bonheur.

« Reçu, il est reçu... Oh ! quelle chance... Henriette, Elise, arrivez donc... La pièce de M. Maranne est reçue. »

Depuis hier André sait la nouvelle. Le directeur des Nouveautés l'a fait venir pour lui apprendre qu'on allait monter son drame tout de suite, qu'il serait joué le mois prochain. Ils ont passé la soirée à parler des décors, de la distribution ; et, comme en rentrant du théâtre, il était trop tard pour frapper chez les voisins, l'heureux auteur a guetté le jour dans une impatience fiévreuse, puis, dès qu'il a entendu marcher au-des-

sous, les persiennes s'ouvrent en claquant sur la façade, il est descendu bien vite annoncer à ses amis la bonne nouvelle. A présent, les voilà tous réunis, ces demoiselles, en gentil déshabillé, les cheveux tordus à la hâte, et M. Joyeuse, que l'événement a surpris en train de faire sa barbe, montrant sous son bonnet brodé une étonnante figure mi-partie, un côté rasé, l'autre non. Le plus ému, c'est André Maranne, car vous ne savez pas ce que la réception de *Révolte* représente pour lui, ce dont ils sont convenus avec Bonne Maman. Le pauvre garçon la regarde comme pour chercher dans ses yeux un encouragement; et les yeux un peu railleurs et bons ont l'air de dire : « Essayez toujours. Qu'est-ce qu'on risque? » Il regarde aussi, pour se donner du courage, Mlle Elise, jolie comme une fleur, ses grands cils abaissés. Enfin, prenant son parti :

« Monsieur Joyeuse, dit-il d'une voix étranglée, j'ai une communication très grave à vous faire. »

M. Joyeuse s'étonne :

« Une communication... Ah! mon Dieu, vous m'effrayez... »

Et baissant la voix lui aussi :

« Est-ce que ces demoiselles sont de trop? »

— Non. Bonne Maman sait ce dont il s'agit. Mlle Elise doit aussi s'en douter. Ce sont seulement les enfants... »

Mlle Henriette et sa sœur sont priées de se retirer, ce qu'elles font aussitôt, l'une d'un air majestueux et vexé, l'autre, la jeune Chinoise Zaza, avec une folle envie de rire à peine dissimulée.

Alors un grand silence. Puis l'amoureux commence sa petite histoire.

Je crois bien que Mlle Elise se doute en effet de quelque chose, car, dès que le jeune voisin a parlé de com-

munication, elle a tiré son « Ansart et Rendu » de sa poche et s'est plongée précipitamment dans les aventures d'un tel, dit le Hutin, émouvante lecture qui fait trembler le livre entre ses doigts. Il y a de quoi trembler, certes, devant l'effarement, la stupeur indignée, avec lesquels M. Joyeuse accueille cette demande de la main de sa fille :

« Est-ce possible? Comment cela s'est-il fait? Quel prodigieux événement! Qui se serait douté d'une chose pareille? »

Et tout à coup le bonhomme part d'un immense éclat de rire. Eh bien non, ce n'est pas vrai. Voilà longtemps qu'il connaît l'affaire, qu'on l'a mis au courant de tout...

Le père au courant de tout! Bonne Maman les a donc trahis?...

Et, devant les regards de reproche qui se tournent de son côté, la coupable s'avance en souriant :

« Oui, mes amis, c'est moi... Le secret était trop lourd. Je n'ai pas pu le garder pour moi seule... Et puis le père est si bon... On ne peut rien lui cacher. »

En parlant ainsi, elle saute au cou du petit homme, mais la place est assez grande pour deux, et, quand Mlle Elise s'y réfugie à son tour, il y a encore une main tendue, affectueuse, paternelle, vers celui que M. Joyeuse considère comme son enfant. Etreintes silencieuses, longs regards qui se croisent émus ou passionnés, minutes bienheureuses qu'on voudrait retenir toujours par le bout fragile de leurs ailes! On cause, on rit doucement en se rappelant certains détails. M. Joyeuse raconte que le secret lui a été révélé tout d'abord par des esprits frappeurs, un jour qu'il était seul chez André. « Comment vont les affaires, mon-

sieur Maranne? » demandaient les esprits, et lui-même a répondu en l'absence de Maranne : « Pas trop mal pour la saison, messieurs les esprits. » Il faut voir de quel air malicieux le petit homme répète : « Pas trop mal pour la saison... » tandis que Mlle Elise, toute confuse à l'idée que c'est avec son père qu'elle correspondait ce jour-là, disparaît sous ses boucles blondes...

Après cette première émotion, les voix posées, on parle plus sérieusement. André Maranne n'est pas riche, mais le vieux comptable n'a pas, heureusement, des idées de grandeur. Ils s'aiment, ils sont jeunes, bien portants et honnêtes, voilà de belles dots constituées et qui ne coûteront pas lourd d'enregistrement chez le notaire. Le nouveau ménage s'installera à l'étage au-dessus. On gardera la photographie, à moins que *Révolte* ne fasse des recettes énormes. En tout cas, le père sera toujours près d'eux, il a maintenant une bonne place chez un agent de change, quelques expertises à faire pour le Palais; pourvu que le petit navire vogue toujours dans les eaux du grand, tout ira bien, avec l'aide du flot, du vent et de l'étoile.

Les grandes questions résolues, on peut rouvrir la porte et rappeler les deux exilées. Pour ne pas remplir ces petites têtes de pensées au-dessus de leur âge, on est convenu de ne rien dire du prodigieux événement, de ne rien leur apprendre, sinon qu'il faut s'habiller à la hâte, déjeuner encore plus vite, pour pouvoir passer l'après-midi au Bois, où Maranne leur lira sa pièce en attendant d'aller à Suresnes manger une friture chez Kontzen; tout un programme de délices en l'honneur de la réception de *Révolte* et d'une autre bonne nouvelle qu'elles sauront plus tard.

« Ah! vraiment... Quoi donc? demandent d'un air innocent les deux fillettes.

— C'est bon, c'est bon, mesdemoiselles... Allez toujours vous habiller. »

Alors commence un autre refrain :

« Quelle robe faut-il mettre, Bonne Maman?... La grise?...

— Bonne Maman, il manque une bride à mon chapeau.

— Bonne Maman, ma fille, je n'ai donc plus de cravate empesée? »

Pendant dix minutes c'est autour de la charmante aïeule un va-et-vient, des instances. Chacun a besoin d'elle; c'est elle qui tient les clefs de tout, distribue le joli linge blanc fin tuyauté, les mouchoirs brodés, les gants de toilette, toutes ces richesses qui, sorties des cartons et des armoires, étalées sur les lits, répandent dans une maison l'allégresse claire du dimanche.

Les travailleurs, les gens à la tâche la connaissent seuls, cette joie qui revient tous les huit jours, consacrée par l'habitude d'un peuple. Pour ces prisonniers de la semaine, l'almanach aux grilles serrées s'entrouvre de distance en distance en espaces lumineux, en prises d'air rafraîchissantes. C'est le dimanche, le jour si long aux mondains, aux Parisiens du boulevard dont il dérange les manies, si triste aux dépatriés sans famille, et qui constitue pour une foule d'êtres la seule récompense, le seul but aux efforts désespérés de six jours de peine. Ni pluie ni grêle, rien n'y fait, rien ne les empêchera de sortir, de tirer derrière eux la porte de l'atelier désert, du petit logement étouffé. Mais, quand le printemps s'en mêle, quand un soleil de mai l'éclaire comme ce matin, qu'il peut s'habiller de couleurs heureuses, pour le coup le dimanche est la fête des fêtes.

Si on veut bien le connaître, il faut le voir surtout

aux quartiers laborieux, dans ces rues sombres qu'il illumine, qu'il élargit, en fermant les boutiques, en remisant les gros camions de transport, faisant la place libre pour des rondes d'enfants débarbouillés et parés, et des parties de volants mêlées aux grands circuits des hirondelles, sous quelque porche du vieux Paris. Il faut le voir aux faubourgs grouillants, enfiévrés, où, dès le matin, on le sent planer, reposant et doux, dans le silence des fabriques, passer avec le bruit des cloches et ce coup de sifflet aigu des chemins de fer qui met dans l'horizon tout autour des banlieues comme un immense chant de départ et de délivrance. Alors on le comprend et on l'aime.

Dimanche de Paris, dimanche des travailleurs et des humbles, je te bénis pour tout ce que tu donnes de joie, de soulagement au labeur courageux et honnête, pour le rire des enfants qui t'acclament, la fierté des mères heureuses d'habiller leurs petits en ton honneur, pour la dignité que tu conserves au logis des plus pauvres, la nippe glorieuse mise de côté pour toi au fond de la vieille commode éclopée; je te bénis surtout à cause de tout le bonheur que tu apportais en surcroît ce matin-là dans la grande maison neuve au bout de l'ancien faubourg.

Les toilettes terminées, le déjeuner fini, pris sur le pouce, — et sur le pouce de ces demoiselles vous pensez ce qu'il peut tenir, — on était venu mettre les chapeaux devant la glace du salon. Bonne Maman jetait son coup d'œil général, piquait ici une épingle, renouait un ruban là, redressait la cravate paternelle; mais, tandis que tout ce petit monde piaffait d'impatience, appelé au-dehors par la beauté du jour, voilà un coup de sonnette qui retentit et vient troubler la fête.

« Si l'on n'ouvrait pas?... » proposent les enfants.

Et quel soulagement, quel cri de joie en voyant entrer celui qui était déjà devenu l'ami Paul, M. de Géry!

« Vite, vite, venez, qu'on vous apprenne la bonne nouvelle... »

Il le savait bien avant tous que la pièce était reçue. Il avait eu assez de mal pour la faire lire au directeur, mais il se garda de parler de son intervention. Quant à l'autre événement, celui dont on ne disait mot, à cause des enfants, il le devina sans peine au bonjour frémissant de Maranne, dont la blonde crinière se tenait toute droite sur son front, à force d'être relevée à deux mains par le poète, comme il faisait toujours dans ses moments de joie, au maintien un peu embarrassé d'Elise, aux airs triomphants de M. Joyeuse, qui se redressait dans ses habits frais, tout le bonheur des siens écrit sur sa figure.

Bonne Maman seule gardait son air paisible d'habitude; mais on sentait en elle, dans son empressement autour de sa sœur, une certaine attention encore plus tendre, un soin de la rendre jolie. Et c'était délicieux, ces vingt ans qui en paraient d'autres, sans envie, sans regret, avec quelque chose du doux renoncement d'une mère fêtant le jeune amour de sa fille, en souvenir d'un bonheur passé. Paul voyait cela, il était même seul à le voir; mais, tout en admirant Aline, il se demandait avec tristesse s'il y aurait jamais place en ce cœur maternel pour d'autres affections que celle de la famille, des préoccupations en dehors du cercle tranquille et lumineux où Bonne Maman présidait si gentiment le travail du soir.

Enfin l'on partit pour le bois, et, derrière les allées sablées, arrosées et nettes, où des files de roues, tournant lentement autour du lac, tracent tout le jour un

sillon sans cesse parcouru, machinal, derrière cet admirable décor de verdure en murailles, d'eaux captives, de roches fleuries, on trouva le vrai bois, le bois sauvage aux taillis vivaces qui pousse et repousse, formant des abris impénétrables, traversés de menus sentiers, de sources bruissantes. Cela c'est le bois des petits, le bois des humbles, la petite forêt sous la grande.

On s'arrêta au bord d'un étang, jeté en miroir sous des saules, couvert de nénuphars et de lentilles d'eau, coupé de place en place de larges moires blanches, rayons tombés, étalés sur la surface luisante, et que de grandes pattes d'argyronètes rayaient comme avec des pointes de diamant.

Sur les berges en pente abritées d'une verdure déjà serrée, quoique grêle, on s'était assis pour écouter la lecture, et les jolies figures attentives, les jupes gonflées sur l'herbe, faisaient penser à quelque Décaméron plus naïf et plus chaste, dans une atmosphère reposée. Pour compléter ce bien-être de nature, cet aspect de campagne lointaine, deux ailes de moulin, dans un écart de branches, tournaient vers Suresnes, tandis que de l'éblouissante vision, luxueuse croisée à tous les carrefours du bois, il n'arrivait qu'un roulement confus et perpétuel qu'on finissait par ne plus entendre. La voix du poète, élégante et jeune, montait seule dans le silence, les vers s'envolaient frémissants, répétés tout bas par d'autres lèvres émues, et c'étaient des approbations étouffées, des frissons aux passages tragiques. Même on vit Bonne Maman essuyer une grosse larme. Ce que c'est pourtant que de n'avoir pas de broderie en main !

La première œuvre... *Révolte!* était cela pour André,

cette première œuvre toujours trop abondante et touffue dans laquelle l'auteur jette d'abord tout un arriéré d'idées, d'opinions, pressées comme les eaux au bord d'une écluse, et qui est souvent la plus riche sinon la meilleure d'un écrivain. Quant au sort qui l'attendait, nul n'aurait pu le dire; et l'incertitude planant sur la lecture du drame ajoutait à son émotion celle de chaque auditeur, les vœux tout de blanc vêtus de Mlle Elise, les hallucinations fantaisistes de M. Joyeuse et les souhaits plus positifs d'Aline installant d'avance la modeste fortune de sa sœur dans le nid battu des vents, mais envié de la foule, d'un ménage d'artiste.

Ah! si quelqu'un de ces promeneurs, tournant pour la centième fois autour du lac, accablé par la monotonie de son habitude, était venu écarter les branches, quelle surprise devant ce tableau! Mais se serait-il bien douté de tout ce qui pouvait tenir de passion et d'espérance dans ce petit coin de verdure guère plus large que l'ombre dentelée d'une fougère sur la mousse?

Ils suivirent ensuite une allée étroite et couverte. Paul donnait le bras à Aline, et tous deux marchaient d'un pas très vif bien en avant des autres. Ce n'était pourtant pas la terrasse du père Kontzen ni ses fritures croustillantes qui les attiraient. Non, les beaux vers qu'ils venaient d'entendre les avaient emportés très haut, et ils n'étaient pas encore redescendus. Ils allaient devant eux vers le bout toujours fuyant qui s'élargissait à son extrémité dans une gloire lumineuse, une poussière de rayons, comme si tout le soleil de cette belle journée les attendait, tombé à la lisière. Jamais Paul ne s'était senti si heureux. Ce bras léger, posé sur son bras, ce pas d'enfant où le sien se guidait, lui auraient rendu la vie douce et facile

autant que cette promenade sur la mousse d'une allée verte.

Tout en causant, ils arrivaient au bout de l'allée couverte terminée par une immense clairière dans laquelle se mouvait le tumulte du Bois, voitures et cavaliers s'alternant, et la foule à cette distance piétinant dans une poudre floconneuse qui la massait confusément en troupeau. Paul ralentit le pas, enhardi par cette dernière minute de solitude.

« Regardez... »

Il lui mit sous les yeux un petit cadre ovale entourant un profil sans ombres, un simple contour au crayon où elle se reconnut, surprise d'être si jolie, comme reflétée dans le miroir magique de l'Amour. Des larmes lui vinrent aux yeux sans qu'elle sût pourquoi, une source ouverte dont le flot battait sa poitrine chaste. Il continua :

« Ce portrait m'appartient, il a été fait pour moi... Cependant, un scrupule m'est venu. Je ne veux le tenir que de vous-même... Prenez-le donc, et, si vous trouvez un ami plus digne, quelqu'un qui vous aime d'un amour plus profond, plus loyal que le mien, je vous permets de le lui donner. »

Elle s'était remise de son trouble, et, regardant de Géry bien en face avec une tendresse sérieuse :

« Si je n'écoutais que mon cœur, je n'hésiterais pas, car, si vous m'aimez comme vous dites, je crois bien que je vous aime aussi... Mais je ne suis pas libre, je ne suis pas seule dans la vie... Regardez là-bas. »

Elle montrait son père et ses sœurs qui leur faisaient signe de loin, se hâtaient pour les rejoindre.

« Eh bien ! et moi ? dit Paul vivement, est-ce que je n'aurai pas la moitié de vos devoirs, de vos charges?... Ne le permettez-vous pas ?

— Vrai?... c'est vrai? Vous me laisserez avec eux?... Je serai Aline pour vous et toujours Bonne Maman pour tous nos enfants?... Oh! alors, dit la chère créature rayonnante de joie et de lumière, voilà mon portrait, je vous le donne... Et puis toute mon âme avec, et pour toujours. »

LES VIEUX

« Une lettre, père Azan ? »

— Oui, monsieur... ça vient de Paris. »

Il était tout fier que ça vînt de Paris, ce brave père Azan... Pas moi. Quelque chose me disait que cette messagère de la rue Jean-Jacques, tombant sur ma table à l'improviste et de si grand matin, allait me faire perdre toute ma journée. Je ne me trompais pas, voyez plutôt :

« Il faut que tu me rendes un service, mon ami. Tu vas fermer ton moulin pour un jour et t'en aller à Eyguières... Eyguières est un gros bourg à trois ou quatre lieues de chez toi, — une promenade. En arrivant, tu demanderas le couvent des Orphelines. La première maison avant le couvent est une maison basse à volets gris avec un jardin derrière. Tu entreras sans frapper, — la porte est toujours ouverte; et en entrant, tu crieras bien fort : « Bonjour, braves gens, je suis l'ami de Maurice... » Alors, tu verras deux petits vieux, oh ! mais vieux, vieux, archivieux, te tendre les bras du fond de leurs grands fauteuils, et tu les embrasse-

ras de ma part, avec tout ton cœur, comme s'ils étaient à toi. Puis vous causerez; ils te parleront de moi, rien que de moi; ils te raconteront mille folies que tu écouteras sans rire... Tu ne riras pas, hein?... Ce sont mes grands-parents, deux êtres dont je suis toute la vie et qui ne m'ont pas vu depuis dix ans... Dix ans, c'est long! Mais que veux-tu? Moi, Paris me tient; eux, c'est le grand âge... Ils sont si vieux, s'ils venaient me voir, ils se casseraient en route... Heureusement, tu es là-bas, mon cher meunier, et, en t'embrassant, les pauvres gens croiront m'embrasser un peu moi-même... Je leur ai si souvent parlé de nous et de cette bonne amitié dont... »

Le diable soit de l'amitié! Justement, ce matin-là, il faisait un temps admirable, mais qui ne valait rien pour courir les routes; trop de mistral et trop de soleil, une vraie journée de Provence. Quand cette maudite lettre arriva, j'avais déjà choisi mon *cagnard* (abri) entre deux roches, et je rêvais de rester là tout le jour, comme un lézard, à boire de la lumière, en écoutant chanter les pins... Enfin, que vouliez-vous faire? Je fermai le moulin en maugréant, je mis la clef sous la chatière. Mon bâton, ma pipe, et me voilà parti.

J'arrivai à Eyguières vers deux heures. Le village était désert, tout le monde aux champs. Dans les ormes du cours blancs de poussière, les cigales chantaient comme en pleine Crau. Il y avait bien sur la place de la mairie un âne qui prenait le soleil, un vol de pigeons sur la fontaine de l'église; mais personne pour m'indiquer l'Orphelinat. Par bonheur, une vieille fée m'apparut tout à coup, accroupie et filant dans l'encoignure de sa porte; je lui dis ce que je cherchais, et comme cette fée était très puissante, elle n'eut qu'à

lever sa quenouille; aussitôt le couvent des Orphelines se dressa devant moi comme par magie... C'était une grande maison maussade et noire, toute fière de montrer au-dessus de son portail en ogive une vieille croix de grès rouge avec un peu de latin autour. A côté de cette maison, j'en aperçus une autre plus petite. Des volets gris, le jardin derrière... J'entrai sans frapper.

Je reverrai toute ma vie ce long corridor frais et calme, la muraille peinte en rose, le jardinet qui tremblait au fond, à travers un store de couleur claire, et, sur tous les panneaux, des fleurs et des violons fanés. Il me semblait que j'arrivais chez quelque vieux bailli du temps de Sedaine... Au bout du couloir, sur la gauche, par une porte entrouverte, on entendait le tic tac d'une grosse horloge et une voix d'enfant à l'école, qui lisait en s'arrêtant à chaque syllabe : « A... LORS... SAINT I... RÉ... NÉE... S'É... CRI... A... JE SUIS... LE... FRO... MENT... DU... SEI... GNEUR... IL... FAUT... QUE... JE... SOIS... MOU... LU... PAR... LA... DENT... DE... CES ANI... MAUX. » Je m'approchai doucement de cette porte et je regardai.

Dans le calme et le demi-jour d'une petite chambre, un bon vieux à pommettes roses, ridé jusqu'au bout des doigts, dormait au fond d'un fauteuil, la bouche ouverte, les mains sur ses genoux. A ses pieds, une fillette habillée de bleu, — grande pèlerine et petit béguin, le costume des orphelines, — lisait la vie de saint Irénée dans un livre plus gros qu'elle... Cette lecture miraculeuse avait opéré sur toute la maison. Le vieux dormait dans son fauteuil, les mouches au plafond, les canaris dans leur cage, là-bas sur la fenêtre. La grosse horloge ronflait, tic tac, tic tac. Il n'y avait d'éveillé dans toute la chambre qu'une grande bande de lumière qui tombait droite et blanche, entre les vo-

lets clos, pleine d'étincelles vivantes et de valse microscopiques... Au milieu de l'assoupissement général, l'enfant continuait sa lecture d'un air grave : « AUS... SI... TOT... DEUX... LIONS... SE... PRÉ... CI... PI... TÈ... RENT... SUR LUI... ET... LE... DÉ... VO... RÈ... RENT. » C'est à ce moment que j'entrai... Les lions de saint Irénée se précipitant dans la chambre n'y auraient pas produit plus de stupeur que moi. Un vrai coup de théâtre ! La petite pousse un cri, le gros livre tombe, les canaris, les mouches se réveillent, la pendule sonne, le vieux se dresse en sursaut, tout effaré, et moi-même, un peu troublé, je m'arrête sur le seuil en criant bien fort : « Bonjour, braves gens, je suis l'ami de Maurice. »

Oh ! alors, si vous l'aviez vu, le pauvre vieux ! si vous l'aviez vu venir vers moi les bras tendus, m'embrasser, me serrer les mains, courir égaré dans la chambre en faisant : « Mon Dieu ! mon Dieu !... » Toutes les rides de son visage riaient. Il était rouge. Il bégayait : « Ah ! monsieur... ah ! monsieur... » Puis il allait vers le fond en appelant : « Mamette !... »

Une porte qui s'ouvre, un trot de souris dans le couloir... C'était Mamette. Rien de joli comme cette petite vieille avec son bonnet à coques, sa robe carmélite et son mouchoir brodé qu'elle tenait à la main pour me faire honneur, à l'ancienne mode... Chose attendrissante ! Ils se ressemblaient. Avec un tour et des coques jaunes, il aurait pu s'appeler Mamette, lui aussi. Seulement la vraie Mamette avait dû beaucoup pleurer dans sa vie, et elle était encore plus ridée que l'autre. Comme l'autre aussi, elle avait près d'elle un enfant de l'orphelinat, petite garde en pèlerine bleue qui ne la quittait jamais ; et de voir ces vieillards protégés par ces orphelines, c'était ce qu'on peut imaginer de plus touchant.

En entrant, Mamette avait commencé par me faire une grande révérence; mais d'un mot le vieux lui coupa sa révérence en deux : « C'est l'ami de Maurice!... » Aussitôt la voilà qui tremble, qui pleure, qui perd son mouchoir, qui devient rouge, toute rouge, encore plus rouge que lui... Ces vieux, ça n'a qu'une goutte de sang dans les veines, et à la moindre émotion, elle leur saute au visage... « Vite, vite, une chaise! » dit la vieille à sa petite. « Ouvre les volets! » crie le vieux à la sienne; et, me prenant chacun par une main, ils m'emmènent en trotinant jusqu'à la fenêtre, qu'on a ouverte toute grande pour mieux me voir. On approche les fauteuils, je m'installe entre les deux, sur un pliant, les petites bleues derrière nous, et l'interrogatoire commence :

« Comment va-t-il? Qu'est-ce qu'il fait? Pourquoi ne vient-il pas? Est-ce qu'il est content? » Et patati! et patata! Comme cela pendant des heures.

Moi, je répondais de mon mieux à toutes leurs questions, donnant sur mon ami les détails que je savais, inventant effrontément ceux que je ne savais pas, me gardant surtout d'avouer que je n'avais jamais remarqué si ses fenêtres fermaient bien ou de quelle couleur était le papier de sa chambre.

« Le papier de sa chambre! Il est bleu, madame, bleu clair, avec des guirlandes... »

« Vraiment! » faisait la pauvre vieille attendrie, et elle ajoutait en se tournant vers son mari : « C'est un si brave enfant! »

« Oh! oui, c'est un brave enfant! » reprenait l'autre avec enthousiasme; et, tout le temps que je parlais, c'étaient entre eux des hochements de tête, des clignements d'yeux, des airs entendus, ou bien encore le vieux qui se rapprochait pour me dire : « Parlez plus fort... Elle a l'oreille un peu dure. » Et elle de son

côté : « Un peu plus haut, je vous prie... Il n'entend pas très bien... » Alors, j'élevais la voix, et tous deux me remerciaient d'un sourire; et, dans ces sourires fanés qui se penchaient vers moi, cherchant jusqu'au fond de mes yeux l'image de leur Maurice, moi j'étais tout ému de la retrouver cette image, vague, voilée, presque insaisissable, comme si je voyais mon ami me sourire très loin, dans un brouillard.

Tout à coup le vieux se dressa sur son fauteuil.

« Mais j'y pense, Mamette... il n'a peut-être pas déjeuné! » Et Mamette effarée, les bras au ciel :

« Pas déjeuné!... Grand Dieu! »

Je croyais qu'il s'agissait encore de Maurice, et j'allais répondre que ce brave enfant n'attendait jamais plus tard que midi pour se mettre à table. Mais non, c'était bien de moi qu'on parlait, et il faut voir quel branle-bas quand j'avouai que j'étais encore à jeun.

« Vite le couvert, petites bleues! La table au milieu de la chambre, la nappe du dimanche, les assiettes à fleurs. Et ne rions pas tant, s'il vous plaît! et dépêchons-nous!... »

Je crois bien qu'elles se dépêchaient! A peine le temps de casser trois assiettes, le déjeuner se trouva servi.

« Un bon petit déjeuner, me disait Mamette en me conduisant à table; seulement, vous serez tout seul... Nous autres, nous avons déjà mangé le matin. »

Ces pauvres vieux! à quelque heure qu'on les prenne, ils ont toujours mangé le matin.

Le bon petit déjeuner de Mamette, c'étaient deux doigts de lait, des dattes et une *barquette*; quelque chose comme un échaudé; de quoi la nourrir elle et ses canaris au moins pendant huit jours... Et dire qu'à moi seul je vins à bout de toutes ces provisions!...

Aussi, quelle indignation autour de la table! comme les petites bleues chuchotaient en se poussant du coude, et là-bas, au fond de leur cage, comme les canaris avaient l'air de se dire : « Oh! ce monsieur qui mange toute la barquette! »

Je la mangeai toute en effet et presque sans m'en apercevoir, occupé que j'étais à regarder autour de moi dans cette chambre claire et paisible où flottait comme une odeur de choses anciennes... Il y avait surtout deux petits lits dont je ne pouvais pas détacher mes yeux. Ces lits, presque deux berceaux, je me les figurais le matin, au petit jour, quand ils sont encore enfouis sous leurs grands rideaux à franges. Trois heures sonnent. C'est l'heure où tous les vieux se réveillent : « Tu dors, Mamette! — Non, mon ami. — N'est-ce pas que Maurice est un brave enfant? — Oh! oui, c'est un brave enfant! »

Et j'imaginai comme cela toute une causerie, rien que pour avoir vu ces deux petits lits de vieux, dressés l'un à côté de l'autre.

Pendant ce temps, un drame terrible se passait à l'autre bout de la chambre, devant l'armoire. Il s'agissait d'atteindre là-haut, sur le dernier rayon, certain bocal de cerises à l'eau-de-vie qui attendait Maurice depuis dix ans et dont on voulait me faire faire l'ouverture. Malgré les supplications de Mamette, le vieux avait tenu à aller chercher ses cerises lui-même; et, monté sur une chaise au grand effroi de sa femme, il essayait d'arriver là-haut... Vous voyez le tableau d'ici : le vieux qui tremble et qui se hisse, les petites bleues cramponnées à sa chaise, Mamette derrière lui, haletante, les bras tendus, et sur tout cela un léger parfum de bergamote qui s'exhale de l'armoire ouverte et des grandes piles de linge roux... C'était charmant.

Enfin, après bien des efforts, on parvint à le tirer de l'armoire, ce fameux bocal, et avec lui une vieille timbale d'argent toute bosselée, la timbale de Maurice quand il était petit. On me la remplit de cerises jusqu'au bord; Maurice les aimait tant, les cerises! Et tout en me servant, le vieux me disait à l'oreille d'un air de gourmandise : « Vous êtes bien heureux, vous, de pouvoir en manger!... C'est ma femme qui les a faites... Vous allez goûter quelque chose de bon. »

Hélas! sa femme les avait faites, mais elle avait oublié de les sucrer. Que voulez-vous? on devient distrait en vieillissant. Elles étaient atroces vos cerises, ma pauvre Mamette... Mais cela ne m'empêcha pas de les manger jusqu'au bout sans sourciller.

Le repas terminé, je me levai pour prendre congé de mes hôtes. Ils auraient bien voulu me garder encore un peu pour causer du brave enfant, mais le jour baissait, le moulin était loin, il fallait partir.

Le vieux s'était levé en même temps que moi : « Mamette, mon habit!... je veux le conduire jusqu'à la place. » Bien sûr qu'au fond d'elle-même Mamette trouvait qu'il faisait déjà un peu frais pour me conduire jusqu'à la place; mais elle n'en laissa rien paraître. Seulement, pendant qu'elle l'aidait à passer les manches de son habit, un bel habit tabac d'Espagne à boutons de nacre, j'entendais la chère créature qui lui disait doucement : « Tu ne rentreras pas trop tard, n'est-ce pas? » Et lui, d'un petit air malin : « Hé! hé!... je ne sais pas... peut-être... » Là-dessus ils se regardaient en riant, et les petites bleues riaient de les voir rire, et dans leur coin les canaris riaient aussi à leur manière... Entre nous, je crois que l'odeur des cerises les avait tous un peu grisés.

... La nuit tombait quand nous sortîmes, le grand-

père et moi. La petite bleue nous suivait de loin pour le ramener; mais lui ne la voyait pas, et il était tout fier de marcher à mon bras, comme un homme. Mamette, rayonnante, voyait cela du pas de sa porte, et elle avait en nous regardant de jolis petits hochements de tête qui semblaient dire : « Tout de même, mon pauvre homme, il marche encore ! »

LE SECRET DE MAITRE CORNILLE

Francet Mamaï, un vieux joueur de fifre, qui vient de temps en temps faire la veillée chez moi, en buvant du vin cuit, m'a raconté l'autre soir un petit drame de village, dont mon moulin a été témoin il y a quelque vingt ans. Le récit du bonhomme m'a touché, et je vais essayer de vous le redire, tel que je l'ai entendu. Imaginez-vous pour un moment, chers lecteurs, que vous êtes assis devant un pot de vin tout parfumé, et que c'est un vieux joueur de fifre qui vous parle.

Notre pays, mon bon monsieur, n'a pas toujours été un endroit mort et sans renom, comme il est aujourd'hui. Autre temps, il s'y faisait un grand commerce de meunerie, et, dix lieues à la ronde, les gens des *mas* nous apportaient leur blé à moudre... Tout autour du village, les collines étaient couvertes de moulins à vent. De droite et de gauche, on ne voyait que des ailes qui viraient au mistral, par-dessus les pins, des ribambelles de petits ânes chargés de sacs, montant et dévalant le long des chemins; et toute la semaine c'était plaisir d'entendre le bruit des fouets, le craque-

ment de la toile et le « Dia hue ! » des aides meuniers... Le dimanche nous allions aux moulins par bandes. Là-haut les meuniers payaient le muscat. Les meunières étaient belles comme des reines, avec leurs fichus de dentelles et leurs croix d'or. — Moi, j'apportais mon fifre, et jusqu'à la noire nuit on dansait des farandoles. Ces moulins-là, voyez-vous, faisaient la joie et la richesse de notre pays.

Malheureusement, des Français de Paris eurent l'idée d'établir une minoterie à vapeur sur la route de Tarascon. « Tout beau tout nouveau ! » comme on dit chez nous ; les gens prirent l'habitude d'envoyer leur blé aux minotiers, et les pauvres moulins à vent restèrent sans ouvrage. Pendant quelque temps ils essayèrent de lutter, mais la vapeur fut la plus forte, et l'un après l'autre, *pécaïre* ! ils furent tous obligés de fermer... On ne vit plus venir les petits ânes... Les belles meunières vendirent leurs croix d'or... Plus de muscat !... Plus de farandole !... Le mistral avait beau souffler, les ailes restaient immobiles... Puis, un beau jour, la commune fit jeter toutes ces mesures à bas, et l'on sema à leur place de la vigne et des oliviers.

Pourtant, au milieu de la débâcle, un moulin avait tenu bon et continuait de virer courageusement sur sa butte, à la barbe des minotiers. C'était le moulin de maître Cornille, celui-là même où nous sommes en train de faire la veillée en ce moment.

Maître Cornille était un vieux meunier, vivant depuis soixante ans dans la farine et enragé pour son état. L'installation des minoteries l'avait rendu comme fou. Pendant huit jours on le vit courir par le village, ameutant le monde autour de lui et criant de toutes ses forces qu'on voulait empoisonner la Provence avec la farine des minotiers. « N'allez pas là-bas, disait-il ; ces

brigands-là, pour faire le pain, se servent de la vapeur, qui est une invention du diable, tandis que moi je travaille avec le mistral et la tramontane, qui sont la respiration du bon Dieu... » Et il trouvait comme cela une foule de belles paroles à la louange des moulins à vent, mais personne ne les écoutait. Alors, de malerage, le vieux s'enferma dans son moulin et vécut tout seul comme une bête farouche. Il ne voulut pas même garder près de lui sa petite-fille Vivette, une enfant de quinze ans, qui, depuis la mort de ses parents, n'avait plus que son *grand* au monde. La pauvre petite fut obligée de gagner sa vie et de se louer un peu partout dans les *mas*, pour la moisson, les magnans ou les olivades. Et pourtant son grand-père avait l'air de bien l'aimer, cette enfant-là... Il lui arrivait souvent de faire ses quatre lieues à pied par le grand soleil pour aller la voir aux mas où elle travaillait, et, quand il était près d'elle, il passait des heures entières à la regarder en pleurant...

Dans le pays on pensait que le vieux meunier, en renvoyant Vivette, avait agi par avarice, et cela ne lui faisait pas honneur de laisser sa petite ainsi traîner d'une ferme à l'autre. On trouvait très mal aussi qu'un homme du renom de maître Cornille, et qui jusque-là s'était respecté, s'en allât maintenant par les rues comme un vrai bohémien, pieds nus, le bonnet troué, la taillole en lambeaux... Le fait est que le dimanche, lorsque nous le voyions entrer à la messe, nous avions honte pour lui, nous autres les vieux; et Cornille le sentait si bien qu'il n'osait plus venir s'asseoir sur le banc d'œuvre. Toujours il restait au fond de l'église, près du bénitier, avec les pauvres.

Dans la vie de maître Cornille, il y avait quelque chose qui n'était pas clair. Depuis longtemps personne,

au village, ne lui portait plus de blé, et pourtant les ailes de son moulin allaient toujours leur train comme devant... Le soir, on rencontrait par les chemins le vieux meunier poussant devant lui son âne chargé de gros sacs de farine.

« Bonnes vêpres, maître Cornille, lui criaient les paysans. Ça va donc toujours, la meunerie ? »

— Toujours, mes enfants, répondait le vieux d'un air gaillard. Dieu merci ! ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque. »

Alors si on lui demandait d'où diable pouvait venir tant d'ouvrage, il se mettait un doigt sur les lèvres et répondait gravement :

« *Motus!*... Je travaille pour l'exportation... »

Jamais on n'en put tirer davantage.

Quant à mettre le nez dans son moulin, il n'y fallait pas songer. La petite Vivette elle-même n'y entrait pas...

Lorsqu'on passait devant, on voyait la porte toujours fermée, les grosses ailes toujours en mouvement, le vieil âne broutant le gazon de la plate-forme, et un grand chat maigre qui prenait le soleil sur le rebord de la fenêtre et vous regardait d'un air méchant.

Tout cela sentait le mystère et faisait beaucoup jaser le monde. Chacun expliquait à sa façon le secret de maître Cornille ; mais le bruit général était qu'il y avait dans ce moulin-là encore plus de sacs d'écus que de sacs de farine.

A la longue, pourtant, tout se découvrit. Voici comment :

En faisant danser la jeunesse avec mon fifre, je m'aperçus un beau jour que l'aîné de mes garçons et la petite Vivette s'étaient rendus amoureux l'un de l'autre. Au fond, je n'en fus pas fâché, parce qu'après

tout, le nom des Cornille était en honneur chez nous, et puis ce joli petit passereau de Vivette m'aurait fait plaisir à voir trotter dans ma maison. Seulement je voulus régler l'affaire tout de suite et je montai jusqu'au moulin pour en toucher deux mots au grand-père... Ah! le vieux sorcier! Il faut voir de quelle manière il me reçut. Impossible de lui faire ouvrir sa porte. Je lui expliquai mes raisons tant bien que mal à travers le trou de la serrure; et, tout le temps que je parlais, il y avait ce grand coquin de chat maigre qui soufflait comme un diable au-dessus de ma tête.

Le vieux ne me donna pas le temps de finir et me cria fort malhonnêtement de retourner à ma flûte; que, si j'étais pressé de marier mon garçon, je pouvais bien aller chercher des filles à la minoterie... Pensez que le sang me montait d'entendre ces mauvaises paroles; mais j'eus tout de même assez de sagesse pour me contenir, et, laissant ce vieux fou à sa meule, je revins annoncer aux enfants ma déconvenue... Ces pauvres agneaux ne pouvaient pas y croire; ils me demandèrent comme une grâce de monter tous deux ensemble au moulin, pour parler au grand-père... Je n'eus pas le courage de refuser, et prrrrt! voilà mes amoureux partis.

Tout juste comme ils arrivaient là-haut, maître Cornille venait de sortir. La porte était fermée à double tour; mais le vieux bonhomme, en partant, avait laissé son échelle dehors, et tout de suite l'idée vint aux enfants d'entrer par la fenêtre voir un peu ce qu'il y avait dans ce fameux moulin...

Chose singulière! la chambre de la meule était vide... Pas un sac, pas un grain de blé; pas la moindre farine aux murs ni sur les toiles d'araignée... on ne sentait pas même cette bonne odeur chaude de froment écrasé qui embaume dans les moulins... L'arbre de couche

était couvert de poussière, et le grand chat maigre dormait dessus...

La pièce du bas avait le même air de misère et d'abandon; — un mauvais lit, quelques guenilles, un morceau de pain sur une marche d'escalier, et puis dans un coin trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats et de la terre blanche.

C'était là le secret de maître Cornille! C'était ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes, pour sauver l'honneur du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine... Pauvre moulin! Pauvre Cornille! Depuis longtemps les minotiers leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide.

Les enfants revinrent, tout en larmes, raconter ce qu'ils avaient vu. J'eus le cœur crevé de les entendre... Sans perdre une minute, je courus chez les voisins, je leur dis la chose en deux mots, et nous convînmes qu'il fallait, sur l'heure, porter au moulin Cornille tout ce qu'il y avait de froment dans les maisons... Sitôt dit, sitôt fait. Tout le village se met en route, et nous arrivons là-haut avec une procession d'ânes chargés de blé, — du vrai blé, celui-là!

Le moulin était grand ouvert. Devant la porte, maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, la tête dans ses mains. Il venait de s'apercevoir, en rentrant, que, pendant son absence, on avait pénétré chez lui et surpris son triste secret. « Pauvre de moi! » disait-il. Maintenant, je n'ai plus qu'à mourir... Le moulin est déshonoré! » Et il sanglotait à fendre l'âme; et il appelait son moulin par toutes sortes de noms, lui parlant comme à une personne véritable.

A ce moment, les ânes arrivent sur la plate-forme, et nous nous mettons tous à crier bien fort comme au bon

temps des meuniers : « Ohé du moulin!... Ohé! maître Cornille! » Et voilà les sacs qui s'entassaient devant la porte, et le beau grain roux qui se répand par terre de tous côtés...

Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du blé dans le creux de sa vieille main, et il disait, riant et pleurant à la fois : « C'est du blé... Seigneur Dieu!... Du bon blé!... Laissez-moi que je le regarde. » Puis se tournant vers nous : « Ah! je savais bien que vous me reviendriez. » Nous voulions l'emporter en triomphe au village : « Non, non, mes enfants; il faut avant tout que j'aie donné à manger à mon moulin... Pensez donc! il y a si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent. »

Et nous avions tous des larmes dans les yeux de voir le pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond.

C'est une justice à nous rendre; à partir de ce jour-là, jamais nous ne laissâmes le vieux meunier manquer d'ouvrage.

Puis un matin, maître Cornille mourut, et les ailes de notre dernier moulin cessèrent de virer, pour toujours cette fois... Cornille mort, personne ne prit sa suite.

Que voulez-vous, monsieur?... Tout a une fin en ce monde, et il faut croire que le temps des moulins à vent était passé, comme celui des coches sur le Rhône et des jaquettes à grandes fleurs.

LA CHÈVRE DE M. SEGUIN

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres. Il les perdait toutes de la même façon : un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait : « C'est fini ; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une. »

Cependant, il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième ; seulement cette fois il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habituat mieux à demeurer chez lui.

Ah ! qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin. Qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une

houppelande! et puis docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle; un amour de petite chèvre...

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi.

« Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi! »

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne :

« Comme on doit être bien là-haut! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos!... Les chèvres, il leur faut du large. »

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit; son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte et faisant : *Mé!*... tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois :

« Ecoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous. Laissez-moi aller dans la montagne.

— Ah! mon Dieu!... Elle aussi! » cria M. Seguin stupéfait.

Et du coup, il laissa tomber son écuelle... Puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre :

« Comment, Blanquette, tu veux me quitter? »

Blanquette répondit :

« Oui, monsieur Seguin.

— Est-ce que l'herbe te manque ici?

— Oh non! monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court; veux-tu que j'allonge la corde?

— Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut? Qu'est-ce que tu veux?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne... Que feras-tu quand il viendra?...

— Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien la vieille Renaude qui était ici l'an dernier? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit... puis le matin le loup l'a mangée.

— Pécaïre! pauvre Renaude!... Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine! dit M. Seguin... mais qu'est-ce qu'on leur a donc fait à mes chèvres? Encore une que le loup va me manger... Eh bien, non... je te sauverai malgré toi, coquine, et, de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours. »

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné que la petite s'en alla...

Quand elle arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvriraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Plus de corde. Plus de pieu... rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe! jusque par-dessus les cornes... Et quelle herbe! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes... C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc!... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de suc capiteux!

Là chèvre blanche, à moitié ivre, se vautrait là-dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis, tout à coup, elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buissières, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien la Blanquette!

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient, au passage, de poussière et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil... Une fois, s'avancant au bord d'un plateau, une feuille de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

« Que c'est petit! dit-elle; comment ai-je pu tenir là-dedans? »

Pauvrette! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde...

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin! Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque.

Tout à coup, le vent fraîchit. La montagne devint violette; c'était le soir... « Déjà! » dit la petite chèvre; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée; elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste... Un gerfaut qui rentrait la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... Puis ce fut un long hurlement dans la montagne :

« Hou! hou! »

Elle pensa au loup; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé... Au même moment, une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

« Hou! hou!... » faisait le loup.

« Reviens! reviens!... » criait la trompe.

Blanquette eut envie de rentrer; mais, se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pourrait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester...

La trompe ne sonnait plus...

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes toutes droites, avec des yeux qui reluisaient... C'était le loup.

Enorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là, regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas; seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment : « Ha! ha! petite chèvre de M. Seguin! » et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était... non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude...

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah! la brave chevrette! Comme elle y allait de bon cœur! Plus de dix fois, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe, puis elle retournait au combat la bouche pleine... Cela dura toute la nuit. De temps en temps, la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait : « Oh! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube!... »

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanchette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de

dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie. « Enfin! » dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang...

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.



LE SOUS-PRÉFET AUX CHAMPS

M. le sous-préfet est en tournée. Cocher devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte majestueusement au concours régional de la Combe-aux-Fées. Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit claque, sa culotte collante à bandes d'argent et son épée de gala à poignée de nacre... Sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement.

M. le sous-préfet regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré; il songe au fameux discours qu'il va falloir prononcer tout à l'heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées... « Messieurs et chers administrés... » Mais il a beau tortiller la soie blonde de ses favoris et répéter vingt fois de suite : « Messieurs et chers administrés... » la suite du discours ne vient pas.

La suite du discours ne vient pas... Il fait si chaud dans cette calèche!... A perte de vue la route de la Combe-aux-Fées poudroie sous le soleil du Midi... L'air est embrasé... et, sur les ormeaux du bord du chemin, tout couverts de poussière blanche, des milliers de ci-

gales se répondent d'un arbre à l'autre... Tout à coup, M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied d'un coteau, il vient d'apercevoir un petit bois de chênes verts qui semble lui faire signe.

Le petit bois de chênes verts semble lui faire signe : « Venez donc par ici, monsieur le sous-préfet, pour composer votre discours, vous serez bien mieux sous mes arbres... » M. le sous-préfet est séduit; il saute à bas de la calèche et dit à ses gens de l'attendre, qu'il va composer son discours dans le petit bois de chênes verts.

Dans le petit bois de chênes verts, il y a des oiseaux, des violettes et des sources sous l'herbe fine... Quand ils ont aperçu M. le sous-préfet avec sa belle culotte et sa serviette en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter; les sources n'ont plus osé faire de bruit, et les violettes se sont cachées dans le gazon... Tout ce petit monde-là n'a jamais vu de sous-préfet et se demande à voix basse quel est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

A voix basse, sous la feuillée, on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent... Pendant ce temps-là, M. le sous-préfet, ravi du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe et s'assied dans la mousse au pied d'un jeune chêne; puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette en chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier ministre. « C'est un artiste! dit la fauvette. — Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste, puisqu'il a une culotte en argent; c'est plutôt un prince. »

« C'est plutôt un prince, dit le bouvreuil. — Ni un artiste, ni un prince, interrompt un vieux rossignol qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-

préfecture... Je sais ce que c'est, c'est un sous-préfet! — Comme il est chauve! » remarque une alouette à grande huppe. Les violettes demandent : « Est-ce que c'est méchant? »

« Est-ce que c'est méchant? » demandent les violettes. Le vieux rossignol répond : « Pas du tout! » Et sur cette assurance, les oiseaux se remettent à chanter, les sources à courir, les violettes à embaumer, comme si le monsieur n'était pas là... Impassible au milieu de tout ce joli tapage, M. le sous-préfet invoque dans son cœur la muse des comices agricoles, et, le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie : « Messieurs et chers administrés... Messieurs et chers administrés », dit le sous-préfet de sa voix de cérémonie... Un éclat de rire l'interrompt; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivoet qui le regarde en riant, perché sur son claque. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours; mais le pivoet l'interrompt encore et lui crie de loin : « A quoi bon? — Comment! à quoi bon? » dit le sous-préfet qui devient tout rouge; et, chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle : « Messieurs et chers administrés... »

« Messieurs et chers administrés », a repris le sous-préfet de plus belle; mais alors voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement : « Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon? » Et les sources lui font sous la mousse une musique divine, et, dans les branches, au-dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs, et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.

Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de con-

tinuer son discours... M. le sous-préfet, grisé de parfums, ivre de musique, essaye vainement de résister au charme nouveau qui l'envahit. Il s'accoude sur l'herbe, dégrafe son bel habit, balbutie encore deux ou trois fois : « Messieurs et chers administrés... messieurs et chers admi... messieurs et chers... » Puis il envoie les administrés au diable, et la muse des comices agricoles n'a plus qu'à se voiler la face.

Voile-toi la face, ô muse des comices agricoles!... Lorsque, au bout d'une heure, les gens de la sous-préfecture, inquiets de leur maître, sont entrés dans le petit bois, ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d'horreur... M. le sous-préfet était couché dans l'herbe. Il avait mis son habit bas, et, tout en mâchonnant des violettes, M. le sous-préfet faisait des vers.

CHEZ LE MÉDECIN

.....
Elle descendit de voiture devant un hôtel de la place Vendôme, prit son fils, un enfant de dix ans, par la main, et marchant vite, le voile baissé, richement vêtue de couleurs sombres, se dirigea vers la suisse. Le nom qu'elle demanda, nom des plus connus dans la science, fut prononcé avec un accent de tristesse profonde.

« Le docteur Bouchereau?... Au premier, porte en face... Si vous n'avez pas de numéro, c'est inutile de monter... »

Elle ne répondit pas, s'élança dans l'escalier, traînant l'enfant après elle, comme si elle avait peur qu'on les rappelât. Au premier, on lui dit la même chose : Si Madame ne s'était pas fait inscrire la veille...

« J'attendrai... » dit-elle.

Le domestique, sans insister, leur fit traverser une première antichambre où des gens étaient assis sur des coffres à bois, une autre encombrée encore, puis ouvrit avec solennité la porte du grand salon qu'il referma sitôt la mère et l'enfant entrés, de

l'air de dire : « Vous avez voulu attendre... attendez. »

C'était une vaste pièce très haute d'étage comme tous les premiers de la place Vendôme, somptueusement décorée avec peintures au plafond, boiseries et panneaux. Là-dedans s'espaçait et détonnait un meuble en velours grenat, provincial de forme. L'absence de tout objet d'art révélait le médecin modeste, travailleur, chez qui la vogue est arrivée à l'improviste, et qui n'a fait aucun frais pour l'attendre ni la recevoir. Et quelle vogue ! Comme Paris seul peut la donner quand il s'en mêle, — s'étendant à tous les mondes, du haut en bas de la société, débordant en province, à l'étranger, dans l'Europe entière ; et cela depuis dix ans, sans se ralentir, sans diminuer, avec l'approbation unanime des confrères avouant que pour cette fois le succès est allé à un vrai savant, non au charlatanisme déguisé. Ce qui vaut à Bouchereau cette renommée, cette affluence extraordinaires, c'est moins sa poigne merveilleuse d'opérateur, ses admirables leçons d'anatomie, sa connaissance de l'être humain, que la lumière, la divination qui le guide, plus claire, plus solide que l'acier des outils, cet œil génial des grands penseurs et des poètes, qui fait de la magie avec la science, voit au fond et au-delà. On le consulte comme la pythonisse, d'une foi aveugle, sans raisonnement. Quand il dit : « Ce n'est rien... » les boiteux marchent et les moribonds s'en vont guéris ; de là cette popularité pressante, étouffante, tyrannique, qui ne laisse pas à l'homme le loisir de vivre, de respirer. Chef de service dans un grand hôpital, il fait chaque matin sa tournée très longue, très minutieuse, suivi d'une jeunesse attentive qui regarde le maître comme un dieu, l'escorte, lui tend ses outils, car Bouchereau n'a jamais de trousse. En sortant, quelques visites. Puis il revient

vite à son cabinet, et souvent sans se donner le temps de manger, commence ses consultations qui se prolongent très tard dans la soirée.

Ce jour-là, quoiqu'il ne fût guère plus de midi, le salon était déjà plein de figures sombres, inquiètes, alignées tout autour sur les sièges, ou groupées près du guéridon, chacun préoccupé de soi-même, enfermé dans son mal, absorbé par l'anxiété de ce que prononcera le devin. Parmi ces détresses égoïstes, la mère et son petit compagnon formaient un groupe touchant; lui frêle, pâle, avec une petite figure éteinte de traits et de teint, où il n'y avait qu'un œil de vivant, — elle, immobile, comme figée dans une effroyable inquiétude.

Vraie suspension de vie que ces séances à la porte du grand médecin, un hypnotisme rompu seulement par quelque soupir, une toux, une jupe qu'on ramène, une plainte étouffée, ou le carillon de la sonnette annonçant à chaque instant un nouveau malade. Parfois celui-ci, en ouvrant la porte et voyant tout rempli, la referme bien vite avec effroi, puis après un colloque, un court débat, rentre enfin résigné à attendre. C'est que chez Bouchereau, les tours de faveur n'existent pas, l'égalité reste dans les yeux rougis de larmes, les fronts inquiets, les transes et les tristesses qui hantent un salon de grand consultant à Paris.

Parmi les derniers venus, un paysan blond, tanné, large de face et de carrure, accompagne un petit être rachitique qui s'appuie à lui d'un côté et de l'autre sur une béquille. Le père prend des précautions attendrissantes, incline sous sa blouse neuve son dos voûté par le labour, délie ses gros doigts pour asseoir l'enfant : « Es-tu bien ? cale-toi... Attends, que je te mette ce coussin dessous... » Il parle à haute voix, sans se gêner, dérange tout le monde pour avoir des chaises,

un tabouret. L'enfant intimidé, affiné par la souffrance, reste silencieux, le corps déjeté, tenant ses béquilles entre ses jambes. Enfin installés, le paysan se met à rire, les larmes aux yeux : « Hein ! nous y sommés... C'est un fameux, va !... Il te guérira bien. » Puis il promène un sourire sur toute l'assemblée, un sourire qui se heurte à la dure froideur des visages. Seule la dame en noir, accompagnée aussi d'un enfant, le regarde avec bonté ; et quoiqu'elle ait l'air un peu fier, il lui parle, lui conte son histoire, qu'il s'appelle Raizou, maraîcher à Valenton, que sa femme est presque toujours malade, et que malheureusement leurs enfants tiennent plus d'elle que de lui, si vaillant, si fort. Les trois aînés sont morts d'une maladie qu'ils avaient dans les os... Le dernier faisait mine de bien s'élever, mais depuis quelques mois, ça le tenait dans la hanche comme les autres. Alors on a jeté un matelas sur les bancs de la carriole, et ils sont venus voir Bouchereau.

Il dit tout cela d'un ton posé, avec le lambinage des gens de la campagne, et pendant que sa voisine l'écoute attendrie, les deux petits infirmes s'examinent curieusement, rapprochés par la maladie qui leur donne à tous deux, au petit en blouse et cache-nez de laine, comme à l'enfant couvert de fourrures fines, une ressemblance mélancolique... Mais un frisson court dans la salle, du rouge monte aux pâleurs, toutes les têtes tournées vers une haute porte derrière laquelle s'entend un bruit de pas, de sièges remués. Il est là, il vient d'arriver. Les pas se rapprochent. Dans l'entrebâillure de la porte ouverte brusquement, paraît un homme de taille moyenne, trapu, carré d'épaules, le front dénudé, les traits durs. D'un regard qui se croise avec tant d'autres regards anxieux, il a fait le tour du salon, scruté ces douleurs anciennes ou récentes. Quel-

qu'un passe, le battant se referme. « Il ne doit pas être commode, » dit Raizou à demi-voix, et pour se rassurer il regarde tout ce monde qui passera avant lui à la consultation. Une vraie foule et de longues heures d'attente marquées par le timbre traînard, retentissant, de la vieille pendule provinciale surmontée d'une Polymnie et les rares apparitions du docteur. A chaque fois une place est gagnée; il y a un mouvement, un peu de vie dans le salon, puis tout redevient morne et immobile.

Depuis qu'elle est entrée, la mère n'a pas dit un mot, pas levé son voile, et il se dégage de son silence, peut-être de sa mentale prière, quelque chose de si imposant que le paysan n'ose plus lui adresser la parole, reste muet aussi, pousse de gros soupirs. A un moment, on le voit tirer de sa poche, d'une foule de poches, une petite bouteille, un gobelet, un biscuit dans du papier qu'il développe lentement, précieusement, pour faire une « trempette » à son garçon. L'enfant mouille ses lèvres, puis repousse le verre et le biscuit : « Non... non... je n'ai pas faim... » Et devant cette pauvre figure tirée, si lasse, Raizou pense à ses trois aînés qui n'avaient jamais faim non plus. Ses yeux se gonflent, ses joues tremblent à cette idée, et tout à coup : « Bouge pas, m'ami... Je vas voir si la carriole est en bas. » Voilà bien des fois qu'il descend pour s'assurer que la carriole stationne toujours au ras du trottoir, sur la place; et quand il remonte, souriant, épanoui, il s'imagine qu'on ne voit pas ses yeux rougis, ses joues violettes à force d'être essuyées, tamponnées à gros coups de poing pour rentrer les larmes.

Les heures passent, lentes et tristes. Dans le salon qui s'assombrit les figures paraissent plus pâles, plus nerveuses, se tournent suppliantes vers l'impassible

Bouchereau faisant son apparition régulière. L'homme de Valenton se désole en songeant qu'ils rentreront en pleine nuit, que sa femme sera inquiète, que le petit aura froid. Son chagrin est si vif, s'exprime tout haut avec une naïveté si touchante que, lorsque après cinq mortelles heures la mère et son enfant voient venir leur tour de passer, ils cèdent leur place au brave Raison. « Oh ! merci, madame... » Son effusion n'a pas le temps d'être gênante, car la porte vient de s'ouvrir. Vite il prend son fils, le soulève, lui donne sa béquille, si troublé, si ému, qu'il ne voit pas ce que la dame glisse dans la main du pauvre estropié : « Pour vous... pour vous... »

Oh ! que la mère et l'enfant la trouvent longue cette dernière attente, augmentée de la nuit qui vient, de l'appréhension qui les glace ! Enfin leur tour arrive ; ils entrent dans un cabinet très vaste, tout en longueur, éclairé par une large et haute fenêtre qui ouvre sur la place et garde encore du jour, malgré l'heure avancée. La table de Bouchereau est là devant, très simple, un bureau de médecin de campagne ou de receveur de l'enregistrement. Il s'y assied, le dos tourné à la lumière qui frappe les nouveaux venus, cette femme dont le voile relevé montre un visage énergique et jeune, au teint éclatant, aux yeux fatigués de veilles douloureuses, le petit baissant la tête comme si le jour en face le blessait.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » dit Bouchereau l'attirant à lui avec un accent de bonté, un geste paternel, car sous la dureté de son visage se cache une sensibilité exquise que quarante ans de métier n'ont pas émoussée encore. La mère avant de répondre fait signe à l'enfant de s'éloigner, puis d'une belle voix grave, à l'accent étranger, raconte que son fils a perdu l'œil droit, l'an dernier, par accident. Maintenant des troubles surviennent au

côté gauche, des brumes, des éblouissements, une altération sensible de la vue. Pour éviter la cécité complète, on conseille l'extraction de l'œil mort. Est-elle possible? L'enfant est-il en état de la supporter?

Bouchereau écoute avec attention, penché au bord de son fauteuil, ses deux petits yeux vifs de Tourangeau fixés sur cette bouche dédaigneuse, aux lèvres rouges, d'un sang pur, que le fard n'a jamais touchées. Puis, quand la mère a fini : « L'énucléation qu'on vous conseille, madame, se fait journellement et sans danger, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles... Une fois, une seule en vingt ans, j'ai eu dans mon service à Lariboisière un pauvre diable qui n'a pas pu la supporter... Il est vrai que c'était un vieillard, un triste ramasseur de chiffons, alcoolisé, mal nourri... Ici le cas n'est pas le même... Votre fils n'a pas l'air fort; mais il vient d'une belle et solide maman qui lui a mis dans les veines... Nous allons voir ça, du reste... »

Il appelle l'enfant, le prend entre ses jambes, et pour le distraire, l'occuper pendant son examen, lui demande avec un bon sourire :

« Comment t'appelles-tu?

— Léopold, monsieur.

— Léopold qui? »

Le petit regarde sa mère sans répondre.

« Eh bien, Léopold, il faut quitter ta veste, ton gilet... Que j'inspecte, que j'écoute partout. »

L'enfant se défait longuement, maladroitement, aidé de sa mère dont les mains tremblent, et du bon père Bouchereau plus habile qu'eux deux! Oh! le pauvre petit corps grêle, rachitique, aux épaules rentrées vers l'étroite poitrine comme des ailes d'oiseau repliées avant le vol, — et d'une chair si blême que le scapulaire, les médailles s'y détachent, dans le jour triste,

ainsi que sur le plâtre d'un *ex-voto*. La mère baisse la tête, presque honteuse de son œuvre, tandis que le médecin ausculte, percute, s'interrompant pour faire quelques questions.

« Le père est âgé, n'est-ce pas ?

— Mais non, monsieur... Trente-cinq ans à peine.

— Souvent malade ?

— Non, presque jamais.

— C'est bien... rhabille-toi, mon petit homme. »

Il s'enfonce dans son grand fauteuil, tout pensif, tandis que l'enfant, après avoir remis son velours bleu et ses fourrures, va reprendre sa place tout au fond sans qu'on le lui dise. Depuis un an, il est tellement habitué à ces mystères, à ces chuchotements autour de son mal, qu'il ne s'en inquiète même plus, n'essaye pas de comprendre, s'abandonne. Mais la mère, quelle angoisse, quel regard au médecin !

« Eh bien ?

— Madame, dit Bouchereau tout bas, scandant chaque mot, votre enfant est en effet menacé de perdre la vue. Et pourtant... si c'était mon fils je ne l'opérerais pas... Sans bien m'expliquer encore cette petite nature, j'y constate d'étranges désordres, un ébranlement de tout l'être, surtout le sang le plus vicié, le plus épuisé, le plus pauvre...

— Du sang de roi ! » gronde Frédérique, brusquement levée dans un état de révolte. Elle vient de se rappeler, de voir tout à coup dans son petit cercueil chargé de roses la pâle figure de son premier-né. Bouchereau, debout aussi, subitement éclairé par ces trois mots, reconnaît la reine d'Illyrie, qu'il n'a jamais vue, puisqu'elle ne va nulle part, mais dont les portraits sont partout.

« Oh ! madame... Si j'avais su...

— Ne vous excusez pas, dit Frédérique déjà plus calme, je suis venue ici pour entendre la vérité, cette vérité que nous n'avons jamais, nous autres, même en exil... Ah! monsieur Bouchereau, que les reines sont malheureuses. Dire qu'ils sont là tous à me persécuter pour que je fasse opérer mon enfant! Ils savent pourtant bien qu'il y va de sa vie... Mais la raison d'Etat!... Dans un mois, quinze jours, peut-être plus tôt, les Diètes d'Illyrie vont envoyer vers nous... On veut avoir un roi à leur montrer... Tel qu'il est là, passe encore; mais aveugle! Personne n'en voudrait... Alors, au risque de le tuer, l'opération!... Règne ou meurs... Et j'allais me faire complice de ce crime... Pauvre petit Zara!... Qu'importe qu'il règne, mon Dieu!... Qu'il vive, qu'il vive!... »

Cinq heures. Le soir tombe. Dans la rue de Rivoli encombrée par le retour du Bois, l'heure des dîners, les voitures vont au pas, suivant la grille des Tuileries qui semble, frappée par le couchant, hâtif, s'étendre sur les passants en longues barres. Tout le côté de l'Arc de Triomphe est encore inondé d'une rouge lumière boréale, l'autre déjà d'un violet de deuil épaissi d'ombre vers les bords. C'est par là que roule la lourde voiture aux armes d'Illyrie. Au tournant de la rue de Castiglione, la reine retrouve soudain le balcon de l'hôtel des Pyramides et les illusions de son arrivée à Paris, chantantes et planantes comme la musique des cuivres qui sonnaient ce jour-là dans les masses de feuillage. Que de déceptions depuis, que de combats! Maintenant c'est fini, fini. La race est éteinte... Un froid de mort qui tombe aux épaules tandis que le landau avance vers l'ombre, toujours vers l'ombre. Aussi ne voit-elle pas le regard tendre, craintif, implorant, que l'enfant tourne de son côté.

« Maman, si je ne suis plus roi, est-ce que vous m'aimez tout de même ?

— O mon chéri!... »

Elle serre passionnément la petite main tendue vers les siennes... Allons, le sacrifice est fait. Réchauffée, réconfortée par cette étreinte, Frédérique n'est plus que mère, rien que mère.

LES TROIS CORBEAUX

C'est le soir d'un jour de bataille. Du choc des deux armées, la nature est encore agitée tout autour. L'haléine enflammée des canons flotte sur la campagne en lourds nuages roux. L'air est plein de remous, comme une mer après l'orage. On y sent trembler les terribles commotions de la journée; et la terre couverte de neige, troublée dans son repos d'hiver, se creuse, se ravine sous des marques de roues, des piétinements désespérés, des chutes d'hommes et de chevaux.

Labour sinistre! Dans les sillons de neige, la bataille a semé des morts. Les capotes grises ont des plis, des enroulements d'agonie. Des bras se lèvent, des fossés sont comblés, et des pieds s'allongent raides et droits en poussant la terre devant eux.

Le visage découvert, pâle sous le ciel de plomb, un jeune soldat est couché. Ses mains sont noires de poudre, sa tunique percée de balles. Il était au plus fort de la bataille, en plein feu, et ses compagnons l'ont cru mort en le voyant tomber. Il vit pourtant, et il appelle avec tout ce qui lui reste de force; mais rien ne lui répond que des plaintes et des râles...

A la fin, engourdi de froid et de souffrance, fatigué comme il est du sifflement de la mitraille, des éclairs des canons, de toutes les évolutions de la mêlée sanglante, il se sent tenté, envahi par le grand repos tranquille et lourd de la terre sur laquelle il s'étend, et tout prêt à s'abandonner pour le sommeil ou pour la mort.

Mais voici qu'à l'horizon immense, qui tient tout entier dans ses yeux entrouverts, trois points noirs apparaissent du côté du nord et grossissent dans le ciel, à mesure qu'ils s'approchent. Ce sont des ailes, des ailes sombres qui se hâtent...

Bientôt elles s'arrêtent au-dessus de sa tête, et trois corbeaux immobiles restent là suspendus dans l'air blanc, avec ce déploiement, cette tranquillité des bêtes de proie dont l'œil guette... Dans l'atmosphère encore vibrante et confuse de la bataille, le battement presque imperceptible de ces grandes ailes à l'arrêt fait penser à trois drapeaux de combat portant chacun un corbeau noir qui plane.

« Est-ce qu'ils viennent pour moi? » se demande le blessé avec terreur, et tout son pauvre corps tressaille en voyant les trois corbeaux descendre de la nue et se percher sur un petit tertre, à quelques pas de lui.

Ce sont de beaux oiseaux, ma foi! gras, lustrés, bien nourris. Pas une plume ne manque à leurs ailes. Pourtant ces oiseaux-là vivent au milieu de la bataille. Ils ne vivent même que par elle; mais ils y assistent de très loin, de très haut, hors de la portée des balles, et ne descendent jamais que quand les régiments sont à terre, et que blessés et morts se confondent dans un sinistre nivellement.

En vérité, ceux-ci ont l'air de corbeaux d'importance. Ils se saluent du bec, paradent l'un devant l'autre en marquant leurs griffes pointues dans la

neige rougie; puis, quand ils ont bien fait les beaux, ils se mettent à croasser tout bas, tout bas, sans quitter de l'œil le blessé.

« Cousins, dit un des oiseaux noirs, je vous ai fait venir pour ce petit soldat de France qui est couché là devant vous. C'était un fier petit soldat, tout animé d'un singulier courage, mais sans prudence ni réflexion. Voyez sa capote trouée et comptez ce qu'il a fallu de balles pour le jeter par terre.

« Cousins, c'est une belle proie, et, si vous voulez, nous nous la partagerons; mais il faut attendre un peu avant d'aller à lui. Quoique ses armes soient brisées, tel qu'il est, nu-tête, les mains inertes, il serait encore à craindre, s'il se ranimait... »

Celui qui parle est le plus gros de tous; et les deux autres, tout en l'écoutant, se tiennent loin de son bec féroce et crochu. Il reprend : « Hourrah! nous allons nous le partager. »

Tu entends ce qu'ils disent, petit soldat?... Est-ce que vraiment ton cœur ne bat plus?

Mais parle, parle donc; et crie-leur bien fort que, malgré tout le sang que tu as perdu, il t'en reste encore dans les veines...

On dirait vraiment qu'il est mort, et, quand leur conférence finie, les trois oiseaux, à l'œil torve, au bec vorace, s'approchent de lui, les ailes tombantes, son corps n'a pas même frémi.

Pauvre petit soldat de France! Ils vont te dépecer tout entier et s'acharner après toi. Ils emporteront jusqu'aux boutons de ta tunique; car ces oiseaux de pillage ramassent tout ce qui brille, même dans le sang.

Doucement, les trois corbeaux s'approchent, et le plus effronté se hasarde à le piquer au doigt. Cette fois, le

petit soldat se réveille et tressaille tout entier. « Il n'est pas mort... Il n'est pas mort... » se disent les bêtes peureuses, et elles regagnent leur tertre en sautant.

Oh! non, le petit soldat de France n'est pas mort. Voyez-le redresser sa tête, où l'indignation fait remonter un peu de vie. Son œil s'anime, sa narine se gonfle. Il lui semble que l'air est moins lourd et qu'il respire mieux.

Un rayon de soleil d'hiver, rose et pâle, se traîne sur la terre saccagée; et, pendant qu'il admire ce triste couchant, qui prend pour lui des lueurs d'aurore, voilà que sous sa main étendue, la neige fondant à la chaleur laisse passer une pointe verte, un petit brin de blé en herbe.

O miracle de vie! Le blessé se sent renaître. Appuyé de ses deux mains à la terre de la patrie, il essaye de se redresser. De loin, les trois corbeaux le guettent, prêts à partir; et lorsqu'ils le voient debout, cherchant autour de lui, d'un geste qui tremble encore, ses armes abandonnées, ils s'enlèvent ensemble et remontent vers le nord déjà plein de nuit.

On entend dans le ciel des chocs d'ailes terribles et des claquements de bec. C'est un vol pressé, tumultueux, où il y a de la peur et de la colère. On dirait des bandits qui ont manqué leur coup et qui se battent entre eux en fuyant.

SALVETTE ET BERNADOU

C'est la veille de Noël, dans une grosse ville de Bavière. Par les rues blanches de neige, dans la confusion du brouillard, le bruit des voitures et des cloches, la foule se presse joyeuse, aux rôtisseries en plein vent, aux baraques, aux étalages. Frôlant avec un bruissement léger les boutiques enrubannées et fleuries, des branches de houx vert, des sapins entiers chargés de pendeloques passent portés à bras dominant toutes les têtes, comme une ombre de forêts de Thuringe, un souvenir de nature dans la vie factice de l'hiver. Le jour tombe. Là-bas, derrière les jardins de la Résidence, on voit encore une lueur de soleil couchant, toute rouge à travers la brume; il y a par la ville une telle gaieté, tant de préparatifs de fête que chaque lumière qui s'allume aux vitres semble pendre à un arbre de Noël. C'est qu'aujourd'hui n'est pas un Noël ordinaire! Nous sommes en l'an de grâce mil huit cent soixantedix, et la naissance du Christ n'est qu'un prétexte de plus pour boire à l'illustre Von der Thann et célébrer le triomphe des guerriers bavares. Noël! Noël. Les

juifs de la ville basse eux-mêmes sont en liesse. Voilà le vieil Augustus Cahn qui tourne en courant le coin de la *Grappe bleue*. Jamais ses yeux de furet n'ont relui comme ce soir. Jamais sa petite quouette en broussaille n'a frétille si allégrement. Dans sa manche usée aux cordes des besaces est passé un honnête petit panier, plein jusqu'aux bords, couvert d'une serviette bise, avec le goulot d'une bouteille et une branche de houx qui dépassent. C'est que l'hôpital militaire ferme à cinq heures et qu'il y a deux Français qui l'attendent là-haut dans cette grande maison noire aux fenêtres grillées et étroites, où Noël n'a, pour éclairer sa veillée, que les pâles lumières qui gardent le chevet des mourants...

Ces deux Français s'appellent Salvette et Bernadou. Ce sont deux chasseurs à pied, deux Provençaux du même village, enrôlés au même bataillon et blessés par le même obus. Seulement Salvette avait la vie plus dure, et déjà il commence à se lever, à faire quelques pas de son lit à la fenêtre. Bernadou, lui, ne veut pas guérir. Dans les rideaux blafards de son lit d'hospice, sa figure, paraît plus maigre, plus languissante de jour en jour; et, quand il parle du pays, du retour, c'est avec ce sourire triste des malades, où il y a bien plus de résignation que d'espérance. Aujourd'hui cependant il s'est animé un peu, en pensant à cette belle fête de Noël, qui, dans nos campagnes de Provence, ressemble à un grand feu de joie allumé au milieu de l'hiver, en se rappelant les sorties des messes de minuit, l'église parée et lumineuse, les rues des villages toutes noires, pleines de monde, puis la longue veillée autour de la table, les trois flambeaux traditionnels, l'aïoli, les es-

cargots et la jolie cérémonie du *cacho fio* (bûche de Noël) que le grand-père promène autour de la maison et arrose avec du vin cuit.

« Ah! mon pauvre Salvette, quel triste Noël nous allons faire cette année!... Si seulement on avait eu de quoi se payer un petit pain blanc et une fiole de vin claret! Ça m'aurait fait plaisir, avant de passer l'arme à gauche, d'arroser encore une fois le *cacho fio* avec toi... »

Et, en parlant de pain blanc et de vin claret, le malade a ses yeux qui brillent. Mais comment faire? Ils n'ont plus rien, les malheureux, ni argent, ni montre. Salvette garde bien encore dans la doublure de sa veste un bon de poste de quarante francs. Seulement c'est pour le jour où ils seront libres, et la première halte qu'on fera dans une auberge de France. Cet argent-là est sacré. Pas moyen d'y toucher... Pourtant ce pauvre Bernadou est si malade! Qui sait s'il pourra jamais se remettre en route pour retourner là-bas? Et puisque voilà un beau Noël qu'on peut encore fêter ensemble, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux en profiter?...

Alors, sans rien dire à son *pays*, Salvette a décousu sa tunique pour prendre le bon de poste, et, quand le vieux Cahn est venu, comme tous les matins, faire sa tournée dans les salles, après de longs débats, des discussions à voix basse, il lui a glissé dans la main ce carré de papier raide et jauni, sentant la poudre et taché de sang. Depuis ce moment, Salvette a pris un air de mystère. Il se frotte les mains et rit tout seul en regardant Bernadou. Et maintenant que le jour tombe, il est là à guetter, le front collé aux vitres, jusqu'à ce qu'il ait vu dans le brouillard de la place déserte le vieil Augustus Cahn tout essoufflé, qui arrive, un petit panier au bras.

Ce minuit solennel, qui sonne à tous les clochers de la ville, tombe lugubrement dans la nuit blanche des malades. La salle d'hospice est silencieuse, éclairée seulement par les veilleuses suspendues au plafond. De grandes ombres errantes flottent sur les lits, les murs nus, avec un balancement perpétuel qui semble la respiration oppressée de tous les gens étendus là. Par moment, il y a des rêves qui parlent haut, des cauchemars qui gémissent, pendant que de la rue montent un murmure vague, des pas, des voix, confondus dans la nuit sonore et froide comme sous un porche de cathédrale. On sent la hâte recueillie, le mystère d'une fête religieuse traversant l'heure du sommeil et mettant dans la ville éteinte la lueur sourde des lanternes et l'embrasement des vitraux d'église.

« Est-ce que tu dors, Barnadou?... »

Tout doucement, sur la petite table, près du lit de son ami, Salvette a posé une bouteille de vin de Lunel, un pain rond, un joli pain de Noël où la branche de houx est plantée toute droite. Le blessé ouvre ses yeux cernés de fièvre. A la lumière indécise des veilleuses et sous le reflet blanc des grands toits où la lune s'éblouit dans la neige, ce Noël improvisé lui semble fantastique. « Allons, réveille-toi, pays... Il ne sera pas dit que deux Provençaux auront laissé passer le réveillon sans l'arroser d'un coup de clairette... » Et Salvette le redresse avec des soins de mère. Il emplit les gobelets, coupe le pain; et l'on trinque, et l'on parle de la Provence. Peu à peu, Bernadou s'anime, s'attendrit. Le vin blanc, les souvenirs... Avec cette enfance que les malades retrouvent au fond de leur faiblesse, il demande à Salvette de lui chanter un Noël provençal. Le camarade ne demande pas mieux : « Voyons, lequel

veux-tu? Celui de l'Hôte? ou les Trois Rois? ou Saint Joseph m'a dit?

— Non, j'aime mieux les *Bergers*. C'est celui que nous chantions toujours à la maison... »

Va pour les *Bergers*! A demi-voix, la tête dans les rideaux, Salvette commence à fredonner. Tout à coup, au dernier couplet, quand les pâtres ont déposé sur la crèche leur offrande d'œufs frais et de fromageons et que, les congédiant d'un air affable

*Joseph leur dit: Allons! soyez bien sages,
Tournez-vous-en et faites bon voyage,*

*Bergers,
Prenez votre congé.*

voilà le pauvre Bernadou qui glisse et retombe lourdement sur l'oreiller. Son camarade, pensant qu'il s'endort, l'appelle, le secoue. Mais le blessé reste immobile, et la petite branche de houx, en travers sur le drap rigide, semble déjà la palme verte que l'on met au chevet des morts.

Salvette a compris. Alors tout pleurant, il reprend à pleine voix, dans le silence du dortoir, le joyeux refrain de Provence :

*Bergers,
Prenez votre congé.*

LES ETOILES

... Du temps que je gardais les bêtes sur le Luberon, je restais des semaines entières sans voir âme qui vive, seul dans le pâturage avec mon chien Labri et mes ouailles. De temps en temps, l'ermite du Mont-de-l'Ure passait par là pour chercher des simples, ou bien j'apercevais la face noire de quelque charbonnier du Piémont; mais c'étaient des gens naïfs, silencieux à force de solitude, ayant perdu le goût de parler et ne sachant rien de ce qui se disait en bas dans les villages et les villes. Aussi, tous les quinze jours, lorsque j'entendais, sur le chemin qui monte, les sonnaillles du mulet de notre ferme m'apportant les provisions de quinzaine, et que je voyais apparaître peu à peu au-dessus de la côte la tête éveillée du petit *miarro* (garçon de ferme), ou la coiffe rousse de la vieille tante Norade, j'étais vraiment bien heureux. Je me faisais raconter les nouvelles du pays d'en bas, les baptêmes, les mariages; mais ce qui m'intéressait surtout, c'était de savoir ce que devenait la fille de mes maîtres, notre demoiselle Stéphanette, la plus jolie qu'il y eût à dix

lieues à la ronde. Sans avoir l'air d'y prendre trop d'intérêt, je m'informais si elle allait beaucoup aux fêtes, aux veillées; et, à ceux qui me demanderont ce que ces choses-là pouvaient me faire, à moi, pauvre berger de la montagne, je répondrai que j'avais vingt ans et que cette Stéphanette était ce que j'avais vu de plus beau dans ma vie.

Or, un dimanche que j'attendais les vivres de quinzaine, il se trouva qu'ils n'arrivèrent que très tard. Le matin je me disais : « C'est la faute de la grand-messe »; puis, vers midi, il vint un gros orage, et je pensai que la mule n'avait pas pu se mettre en route à cause du mauvais état des chemins. Enfin, sur les trois heures, le ciel étant lavé, la montagne luisante d'eau et de soleil, j'entendis parmi l'égouttement des feuilles et le débordement des ruisseaux gonflés les sonnailles de la mule, aussi gaies, aussi alertes qu'un grand carillon de cloches un jour de Pâques. Mais ce n'était pas le petit *miarro*, ni la vieille Norade qui la conduisait. C'était... devinez qui?... notre demoiselle, mes enfants! notre demoiselle en personne, assise droite entre les sacs d'osier, toute rose de l'air des montagnes et du rafraîchissement de l'orage.

Le petit était malade, tante Norade en vacances chez ses enfants. La belle Stéphanette m'apprit tout ça, en descendant de sa mule, et aussi qu'elle arrivait tard parce qu'elle s'était perdue en route; mais, à la voir si bien endimanchée, avec son ruban à fleurs, sa jupe brillante et ses dentelles, elle avait plutôt l'air de s'être attardée à quelque danse que d'avoir cherché son chemin dans les buissons. O la mignonne créature! Mes yeux ne pouvaient pas se lasser de la regarder. Il est vrai que je ne l'avais jamais vue de si près. Quelquefois l'hiver, quand les troupeaux étaient

descendus dans la plaine et que je rentrais le soir à la ferme pour souper, elle traversait la salle vivement, sans guère parler aux serviteurs, toujours parée et un peu fière... Et maintenant je l'avais là devant moi, rien que pour moi.

Quand elle eut tiré les provisions du panier, Stéphanette se mit à regarder curieusement autour d'elle. Relevant un peu sa belle jupe du dimanche qui aurait pu s'abîmer, elle entra dans le *parc*, voulut voir le coin où je couchais, la crèche de paille avec la peau de mouton, ma grande cape accrochée au mur, ma crosse, mon fusil à pierre. Tout cela l'amusait. « Alors c'est ici que tu vis, mon pauvre berger? Comme tu dois t'ennuyer d'être toujours seul? Qu'est-ce que tu fais? A quoi penses-tu?... » J'avais envie de répondre : « A vous, maîtresse », et je n'aurais pas menti; mais mon trouble était si grand que je ne pouvais pas seulement trouver une parole. Je crois bien qu'elle s'en apercevait, et que la méchante prenait plaisir à redoubler mon embarras avec ses malices. En me parlant, elle avait l'air de la fée Estérelle, avec le joli rire de sa tête renversée et sa hâte de s'en aller qui faisait de sa visite une apparition.

« Adieu, berger.

— Salut, maîtresse. »

Et la voilà partie, emportant ses corbeilles vides.

Lorsqu'elle disparut dans le sentier en pente, il me semblait que les cailloux, roulant sous les sabots de la mule, me tombaient un à un sur le cœur. Je les entendis longtemps, longtemps; et jusqu'à la fin du jour, je restai comme ensommeillé, n'osant bouger, de peur de faire en aller mon rêve. Vers le soir, comme le fond des vallées commençait à devenir bleu et que les bêtes se serraient en bêlant l'une contre l'autre pour rentrer au

parc, j'entendis qu'on m'appelait dans la descente, et je vis paraître notre demoiselle, non plus rieuse ainsi que tout à l'heure, mais tremblante de froid, de peur et de mouillure. Il paraît qu'au bas de la côte, elle avait trouvé la Sorgues grossie par la pluie d'orage, et qu'en voulant passer à toute force, elle avait risqué de se noyer. Le terrible, c'est qu'à cette heure de nuit il ne fallait pas songer à retourner à la ferme, car le chemin par la traverse, notre demoiselle n'aurait jamais su s'y retrouver toute seule, et moi je ne pouvais pas quitter le troupeau. Cette idée de passer la nuit sur la montagne la tourmentait beaucoup, surtout à cause de l'inquiétude des siens. Moi, je la rassurais de mon mieux : « En juillet, les nuits sont courtes, maîtresse : ce n'est qu'un mauvais moment. » Et j'allumai vite un grand feu pour sécher ses pieds et sa robe toute trempée de l'eau de la Sorgues. Ensuite j'apportai devant elle du lait, des fromageons ; mais la pauvre petite ne songeait ni à se chauffer, ni à manger, et de voir les grosses larmes qui montaient dans ses yeux, j'avais envie de pleurer, moi aussi.

Cependant la nuit était venue tout à fait. Il ne restait plus sur la crête des montagnes qu'une poussière de soleil, une vapeur de lumière du côté du couchant. Je voulus que notre demoiselle entrât se reposer dans le *parc*. Ayant étendu sur la paille fraîche une belle peau toute neuve, je lui souhaitai la bonne nuit, et j'allai m'asseoir dehors devant la porte, bien fier de songer que dans un coin du *parc*, tout près du troupeau curieux qui la regardait dormir, la fille de mes maîtres, — comme une brebis plus précieuse et plus blanche que toutes les autres, — reposait, confiée à ma garde. Jamais le ciel ne m'avait paru si profond, les étoiles si brillantes... Tout à coup, la claire-voie du

parc s'ouvrit et la belle Stéphanette parut. Elle ne pouvait pas dormir. Les bêtes faisaient crier la paille en remuant ou bêlaient dans leurs rêves. Elle aimait mieux venir près du feu. Voyant cela, je lui jetai ma peau de bique sur les épaules, j'activai la flamme, et nous restâmes assis l'un près de l'autre sans parler. Si vous avez jamais passé la nuit à la belle étoile, vous savez qu'à l'heure où nous dormons, un monde mystérieux s'éveille dans la solitude et le silence. Alors les sources chantent bien plus clair, les étangs allument de petites flammes. Tous les esprits de la montagne vont et viennent librement; et il y a dans l'air des frôlements, des bruits imperceptibles, comme si l'on entendait les branches grandir, l'herbe pousser. Le jour, c'est la vie des êtres; mais la nuit, c'est la vie des choses. Quand on n'en a pas l'habitude, ça fait peur... Aussi notre demoiselle était toute frissonnante et se serrait contre moi au moindre bruit. Une fois, un cri long, mélancolique, parti de l'étang qui luisait plus bas, monta vers nous en ondulant. Au même instant une belle étoile filante glissa par-dessus nos têtes dans la même direction, comme si cette plainte que nous venions d'entendre portait une lumière avec elle.

« Qu'est-ce que c'est? » me demanda Stéphanette à voix basse.

« Une âme qui entre au paradis, maîtresse; » et je fis le signe de la croix. Elle se signa aussi et resta un moment la tête en l'air, très recueillie. Puis elle me dit : « C'est donc vrai, berger, que vous êtes sorciers, vous autres? »

— Nullement, notre demoiselle. Mais ici nous vivons plus près des étoiles, et nous savons ce qui s'y passe mieux que les gens de la plaine. »

Elle regardait toujours en haut, la tête appuyée dans

la main, entourée de la peau de mouton comme un petit pâtre céleste : « Qu'il y en a ! Que c'est beau ! Jamais je n'en avais tant vu... Est-ce que tu sais leur nom, berger ? »

— Mais oui, maîtresse... Tenez ! juste au-dessus de nous, voilà le *chemin de Saint-Jacques* (la voie lactée). Il va de France droit sur l'Espagne. C'est saint Jacques de Galice qui l'a tracé pour montrer sa route au brave Charlemagne lorsqu'il faisait la guerre aux Sarrasins¹. Plus loin, vous avez le *char des âmes* (la grande Ourse) avec ses quatre essieux resplendissants. Les trois étoiles qui vont devant sont les trois *bêtes*, et cette toute petite contre la troisième, c'est le *charretier*. Voyez-vous tout autour cette pluie d'étoiles qui tombent ? Ce sont les âmes dont le bon Dieu ne veut pas chez lui... Un peu plus bas, voici le *râteau* ou les *trois rois* (Orion). C'est ce qui nous sert d'horloge, à nous autres. Rien qu'en les regardant, je sais maintenant qu'il est minuit passé. Un peu plus bas, toujours vers le Midi, brille *Jean de Milan*, le flambeau des astres (Sirius). Sur cette étoile-là, voici ce que les bergers racontent.

« Il paraît qu'une nuit *Jean de Milan*, avec les *trois rois* et la *Poucinière* (la Pléiade) furent invités à la noce d'une étoile de leurs amies. La *Poucinière*, plus pressée, partit, dit-on, la première, et prit le chemin haut. Regardez-la, là-haut, tout au fond du ciel. Les *trois rois* coupèrent plus bas et la rattrapèrent ; mais ce paresseux de *Jean de Milan*, qui avait dormi trop tard, resta tout à fait derrière, et, furieux, pour les arrêter, leur jeta son bâton. C'est pourquoi les *trois rois* s'appellent aussi *le bâton de Jean de Milan*... Mais

1. Tous ces détails d'astronomie populaire sont traduits de l'*Almanach provençal*, qui se publie à Avignon.

la plus belle de toutes les étoiles, maîtresse, c'est la nôtre, c'est l'*Etoile du berger*, qui nous éclaire à l'aube quand nous sortons le troupeau et aussi le soir quand nous le rentrons. Nous la nommons encore *Maguelonne*, la belle *Maguelonne*, qui court après *Pierre de Provence* (Saturne) et se marie avec lui tous les sept ans.

— Comment! berger il y a donc des mariages d'étoiles?...

— Mais oui, maîtresse... »

Et comme j'essayais de lui expliquer ce que c'était que ces mariages, je sentis quelque chose de frais et de fin peser légèrement sur mon épaule. C'était sa tête alourdie de sommeil qui s'appuyait contre moi avec un joli froissement de rubans, de dentelles et de cheveux ondulés. Elle resta ainsi sans bouger jusqu'au moment où les astres du ciel pâlirent, effacés par le jour qui montait. Moi je la regardais dormir, un peu troublé au fond de mon être, mais saintement protégé par cette claire nuit qui ne m'a jamais donné que de belles pensées. Autour de nous, les étoiles continuaient leur marche silencieuse, dociles comme un grand troupeau, et par moment je me figurais qu'une de ces étoiles, la plus fine, la plus brillante, ayant perdu sa route, était venue se poser sur mon épaule pour dormir.

LES SAUTERELLES

La nuit de mon arrivée dans cette ferme d'Algérie, je ne pus pas dormir. Le pays nouveau, l'agitation du voyage, les aboiements des chacals, puis une chaleur énervante, oppressante, un étouffement complet, comme si les mailles de la moustiquaire n'avaient pas laissé passer un souffle d'air... Quand j'ouvris ma fenêtre au petit jour, une brume d'été lourde, lentement remuée, frangée aux bords de noir et de rose, flottait dans l'air, comme un nuage de poudre sur un champ de bataille. Pas une feuille ne bougeait, et, dans ces beaux jardins que j'avais sous les yeux, les vignes espacées sur les pentes au grand soleil qui fait les vins sucrés, les fruits d'Europe abrités dans un coin d'ombre, les petits orangers, les mandariniers en longues files microscopiques, tout gardait le même aspect morne, cette immobilité des feuilles attendant l'orage. Les bananiers eux-mêmes, ces grands roseaux vert tendre, toujours agités par quelque souffle qui emmêle leur fine chevelure si légère, se dressaient silencieux et droits, en panaches réguliers.

Je restai un moment à regarder cette plantation merveilleuse, où tous les arbres du monde se trouvaient réunis, donnant chacun dans leur saison leurs fleurs et leurs fruits dépaysés. Entre les champs de blé et les massifs de chênes-lièges, un cours d'eau luisait, rafraîchissant à voir par cette matinée étouffante; et, tout en admirant le luxe et l'ordre de ces choses, cette belle ferme avec ses arcades mauresques, ses terrasses toutes blanches d'aube, les écuries et les hangars groupés autour, je songeais qu'il y a vingt ans, quand ces braves gens étaient venus s'installer dans ce vallon du Sahel, ils n'avaient trouvé qu'une méchante baraque de cantonnier, une terre inculte hérissée de palmiers nains et de lentisques. Tout à créer, tout à construire. A chaque instant des révoltes d'Arabes. Il fallait laisser la charrue pour faire le coup de feu. Ensuite les maladies, les ophtalmies, les fièvres, les récoltes manquées, les tâtonnements de l'inexpérience, la lutte avec l'administration. Que d'efforts! Que de fatigues! Quelle surveillance incessante!

Encore maintenant, malgré les mauvais temps finis et la fortune si chèrement gagnée, tous deux, l'homme et la femme, étaient les premiers levés à la ferme. A cette heure matinale, je les entendais aller et venir dans les grandes cuisines du rez-de-chaussée, surveillant le café des travailleurs. Bientôt une cloche sonna, et, au bout d'un moment, les ouvriers défilèrent sur la route. Des vigneron de Bourgogne, des laboureurs kabyles en guenilles, coiffés d'une chechia rouge; des terrassiers mahonais, les jambes nues, des Maltais, des Lucquois, tout un peuple disparate, difficile à conduire. A chacun d'eux, le fermier, debout devant sa porte, distribuait sa tâche de la journée, d'une voix brève, un peu rude. Quand il eut fini, le brave homme

leva la tête, scruta le ciel d'un air inquiet; puis, m'apercevant à la fenêtre :

« Mauvais temps pour la culture, me dit-il... voilà le siroco »

En effet, à mesure que le soleil se levait, des bouffées d'air, brûlantes, suffocantes, nous arrivaient du sud comme de la porte d'un four ouverte et refermée. On ne savait où se mettre, que devenir. Toute la matinée se passa ainsi. Nous prîmes du café sur les nattes de la galerie, sans avoir le courage de parler ni de bouger. Les chiens allongés, cherchant la fraîcheur des dalles, s'étendaient dans des poses accablées. Le déjeuner nous remit un peu, un déjeuner plantureux et singulier, où il y avait des carpes, des truites, du sanglier, du hérisson, le beurre de Staouëli, les vins de Crescia, des goyaves, des bananes, tout un dépaysement de mets qui ressemblait bien à la nature si complexe dont nous étions entourés... On allait se lever de table. Tout à coup, à la porte-fenêtre fermée pour nous garantir de la chaleur du jardin en fournaise, de grands cris retentirent : « Les criquets! les criquets! »

Mon hôte devint tout pâle comme un homme à qui on annonce un désastre, et nous sortîmes précipitamment. Pendant dix minutes, ce fut dans l'habitation, si calme tout à l'heure, un bruit de pas précipités, de voix indistinctes, perdues dans l'agitation d'un réveil. De l'ombre des vestibules où ils s'étaient endormis, les serviteurs s'élancèrent dehors en faisant résonner avec des bâtons, des fourches, des fléaux, tous les ustensiles de métal qui leur tombaient sous la main, des chaudrons de cuivre, des bassines, des casseroles. Les bergers soufflaient dans leurs trompes de pâturage. D'autres avaient des conques marines,

des cors de chasse. Cela faisait un vacarme effrayant, discordant, que dominaient d'une note suraiguë les « You! you you! » des femmes arabes accourues d'un douar voisin. Souvent, paraît-il, il suffit d'un grand bruit, d'un frémissement sonore de l'air, pour éloigner les sauterelles, les empêcher de descendre.

Mais où étaient-elles donc, ces terribles bêtes? Dans le ciel vibrant de chaleur, je ne voyais rien qu'un nuage venant de l'horizon, cuivré, compact, comme un nuage de grêle, avec le bruit d'un vent d'orage dans les mille rameaux d'une forêt. C'étaient les sauterelles. Soutenues entre elles par leurs ailes sèches étendues, elles volaient en masse, et, malgré nos cris, nos efforts, le nuage s'avancait toujours, projetant dans la plaine une ombre immense. Bientôt il arriva au-dessus de nos têtes : sur les bords on vit pendant une seconde un effrangement, une déchirure. Comme les premiers grains d'une giboulée, quelques-unes se détachèrent, distinctes, roussâtres; ensuite la nuée creva, et cette grêle d'insectes tomba drue et bruyante. A perte de vue les champs étaient couverts de criquets, de criquets énormes, gros comme le doigt.

Alors le massacre commença. Hideux murmure d'écrasement, de paille broyée. Avec les herses, les pioches, les charrues, on remuait ce sol mouvant, et plus on en tuait, plus il y en avait. Elles grouillaient par couches, leurs hautes pattes enchevêtrées; celles du dessus faisant des bonds de détresse, sautant au nez des chevaux attelés pour cet étrange labour.

Les chiens de la ferme, ceux du douar, lancés à travers champs, se ruaient sur elles, les broyaient avec fureur. A ce moment, deux compagnies de turcos, clairons en tête, arrivèrent au secours des malheureux colons et la tuerie changea

Au lieu d'écraser les sauterelles, les soldats les flambaient en répandant de longues tracées de poudre.

Fatigué de tuer, écœuré par l'odeur infecte, je rentrais. A l'intérieur de la ferme, il y en avait presque autant que dehors. Elles étaient entrées par les ouvertures des portes, des fenêtres, la baie des cheminées. Au bord des boiseries, dans les rideaux déjà tout mangés, elles se traînaient, tombaient, volaient, grimpaient aux murs blancs avec une ombre gigantesque qui doublait leur laideur. Et toujours cette odeur épouvantable. A dîner, il fallut se passer d'eau. Les citernes, les bassins, les puits, les viviers, tout était infecté. Le soir dans ma chambre, où l'on en avait pourtant tué des quantités, j'entendis encore des grouillements sous les meubles, et ce craquement d'élytres semblable au pétilllement des gousses qui éclatent à la grande chaleur. Cette nuit-là non plus je ne pus pas dormir. D'ailleurs, autour de la ferme, tout restait éveillé. Des flammes couraient au ras du sol d'un bout à l'autre de la plaine. Les turcos en tuaient toujours.

Le lendemain, quand j'ouvris ma fenêtre comme la veille, les sauterelles étaient parties; mais quelle ruine elles avaient laissée derrière elles! Plus une fleur, plus un brin d'herbe; tout était noir, rongé, calciné. Les bananiers, les abricotiers, les pêchers, les mandariniers se reconnaissaient seulement à l'allure de leurs branches dépouillées, sans le charme, le flottant de la feuille qui est la vie de l'arbre. On nettoyait les pièces d'eau, les citernes. Partout des laboureurs creusaient la terre pour tuer les œufs laissés par les insectes. Chaque motte était retournée, brisée soigneusement. Et le cœur se serrait de voir les mille racines blanches, pleines de sève, qui apparaissaient dans ces écroulements de terre fertile...

LES DOUANIERS

Il y a quelques années, l'inspecteur général des douanes de la Corse m'emmena dans une de ses tournées le long de la côte. Sans qu'il y parût, c'était un grand voyage; quarante jours de mer, à peu près le temps qu'il faut pour aller à la Havane, et cela dans une vieille barque à demi pontée, où l'on n'avait, pour s'abriter du vent, des lames, de la pluie, qu'un petit rouf goudronné, à peine assez large pour tenir une table et deux couchettes. Aussi il fallait voir nos matelots par les gros temps. Les figures ruisselaient, les vareuses trempées fumaient comme du linge à l'étuve, et, en plein hiver, les malheureux passaient ainsi des journées entières, même des nuits, accroupis sur leurs bancs mouillés, à grelotter dans cette humidité malsaine; car on ne pouvait pas allumer de feu à bord, et la rive était souvent difficile à atteindre... Eh bien, pas un de ces hommes ne se plaignait. Par les temps les plus rudes, je leur ai toujours vu la même placidité, la même bonne humeur. Et pourtant, quelle triste vie que celle de ces matelots douaniers!

Presque tous mariés, ayant femme et enfants à terre, ils restent des mois dehors, à louvoyer sur ces côtes si dangereuses. Pour se nourrir, ils n'ont guère que du pain moisi et des oignons sauvages. Jamais de vin, jamais de viande, parce que la viande et le vin coûtent cher et qu'ils ne gagnent que cinq cents francs par an ! Cinq cents francs par an ! vous pensez si la hutte doit être noire là-bas à la *marine*, et si les enfants doivent aller pieds nus !... N'importe ! Tous ces gens-là paraissent contents ! Il y avait à l'arrière, devant le rouf, un grand baquet plein d'eau de pluie où l'équipage venait boire, et je me rappelle que, la dernière gorgée finie, chacun de ces pauvres diables secouait son gobelet avec un « Ah !... » de satisfaction, une expression de bien-être à la fois comique et attendrissante.

Le plus gai, le plus satisfait de tous était un petit Bonifacien hâlé et trapu qu'on appelait Palombo. Celui-là ne faisait que chanter, même dans les plus gros temps. Quand la lame devenait lourde, quand le ciel assombri et bas se remplissait de grésil, et qu'on était là, tous, le nez en l'air, la main sur l'écoute, à guetter le coup de vent qui allait venir, alors, dans le grand silence et l'anxiété du bord, la voix tranquille de Palombo commençait :

*Non, monseigneur,
C'est trop d'honneur :
Lisette est sa...age,
Reste au villa...age...*

Et la rafale avait beau souffler, faire gémir les agrès, secouer et inonder la barque, la chanson du douanier allait son train, balancée comme une mouette à la pointe des vagues. Quelquefois le vent accompagnait

trop fort, on n'entendait plus les paroles; mais, entre chaque coup de mer, dans le ruissellement de l'eau qui s'égouttait, le petit refrain revenait toujours :

*Lisette est sa...age,
Reste au villa...age...*

Un jour pourtant qu'il ventait et pleuvait très fort, je ne l'entendis pas. C'était si extraordinaire, que je sortis la tête du rouf : « Eh! Palombo, on ne chante donc plus! » Palombo ne répondit pas. Il était immobile, couché sous son banc. Je m'approchai de lui. Ses dents claquaient; tout son corps tremblait de fièvre. « Il a une *pountoura* », me dirent ses camarades tristement. Ce qu'ils appellent *pountoura*, c'est un point de côté, une pleurésie. Ce grand ciel plombé, cette barque ruisselante, ce pauvre fiévreux roulé dans un vieux manteau de caoutchouc qui luisait sous la pluie comme une peau de phoque, je n'ai jamais rien vu de plus lugubre. Bientôt le froid, le vent, la secousse des vagues aggravèrent son mal. Le délire le prit; il fallut aborder.

Après beaucoup de temps et d'efforts, nous entrâmes vers le soir dans un petit port aride et silencieux qu'animait seulement le vol circulaire de quelques *gouaillles*. Tout autour de la plage montaient de hautes roches escarpées, des maquis inextricables d'arbustes verts, d'un vert sombre, sans saison. En bas, au bord de l'eau, une petite maison blanche à volets gris : c'était le poste de la douane. Au milieu de ce désert, cette bâtisse de l'Etat, numérotée comme une casquette d'uniforme, avait quelque chose de sinistre. C'est là qu'on descendit le malheureux Palombo. Triste asile pour un malade. Nous trouvâmes le douanier en train

de manger au coin du feu avec sa femme et ses enfants. Tout ce monde-là vous avait des mines hâves, jaunes, des yeux agrandis, cerclés de fièvre. La mère, jeune encore, un nourrisson sur les bras, grelottait en nous parlant. « C'est un poste terrible, me dit tout bas l'inspecteur. Nous sommes obligés de renouveler nos douaniers tous les deux ans. La fièvre de marais les mange. »

Il s'agissait cependant de se procurer un médecin. Il n'y en avait pas avant Sartène, c'est-à-dire à six ou huit lieues de là. Comment faire? Nos matelots n'en pouvaient plus; c'était trop loin pour envoyer un des enfants. Alors la femme, se penchant dehors, appela : « Cecco!... Cecco! » et nous vîmes entrer un grand gars bien découplé, vrai type de braconnier ou de *banditto*, avec son bonnet de laine brune et son *pelone* en poils de chèvre. En débarquant, je l'avais déjà remarqué, assis devant la porte, sa pipe rouge aux dents, un fusil entre les jambes; mais, je ne sais pourquoi il s'était enfui à notre approche. Peut-être croyait-il que nous avions des gendarmes avec nous. « C'est mon cousin, dit la douanière; pas de danger que celui-là se perde dans le maquis. » Puis elle lui parla tout bas, en montrant le malade. L'homme s'inclina sans répondre, sortit, siffla son chien, et le voilà parti, le fusil sur l'épaule, sautant de roche en roche avec ses longues jambes.

Pendant ce temps-là les enfants, que la présence de l'inspecteur semblait terrifier, finissaient vite leur dîner de châtaignes et de *brucio* (fromage blanc). Et toujours de l'eau, rien que de l'eau sur la table! Pourtant, c'eût été bien bon un coup de vin, pour ces petits. Ah! misère!... Enfin, la mère monta les coucher; le père, allumant son falot, alla inspecter la côte, et

nous restâmes au coin du feu à veiller notre malade qui s'agitait sur son grabat, comme s'il était encore en pleine mer, secoué par les lames. Pour calmer un peu sa *pountoura*, nous faisions chauffer des galets, des briques qu'on lui posait sur le côté. Une ou deux fois, quand je m'approchai de son lit, le malheureux me reconnut, me tendit péniblement la main, une grosse main râpeuse et brûlante comme une de ces briques sorties du feu...

Triste veillée! Au-dehors, le mauvais temps avait repris avec la tombée du jour, et c'était un fracas, un roulement, un jaillissement d'écume, la bataille des roches et de l'eau. De temps en temps, le coup de vent du large parvenait à se glisser dans la baie et enveloppait notre maison. On le sentait à la montée subite de la flamme, qui éclairait tout à coup les visages mornes des matelots groupés autour de la cheminée et regardant le feu avec cette placidité d'expression que donne l'habitude des grandes étendues et des horizons pareils. Parfois aussi, Palombo se plaignait doucement. Alors, tous les yeux se tournaient vers le coin obscur où le pauvre camarade était en train de mourir, loin des siens, sans secours; les poitrines se gonflaient, et l'on entendait de gros soupirs. C'est tout ce qu'arrachait à ces ouvriers de la mer, patients et doux, le sentiment de leur propre infortune. Pas de révoltes, pas de grèves. Un soupir, et rien de plus!... Si, pourtant, je me trompe. En passant devant moi pour jeter une hourrée au feu, un d'eux me dit tout bas d'une voix navrée : « Voyez-vous, monsieur... On a quelquefois beaucoup *du* tourment dans notre métier!... »

LE PHOTOGRAPHE

Comme ils avaient l'air d'un tout petit ménage et que leur mobilier tenait dans une charrette à bras, on leur a fait payer le loyer d'avance. Un loyer d'essuyeurs de plâtre, car ils habitent le cinquième d'une maison toute neuve, sur un de ces grands boulevards inachevés, pleins d'écriteaux, de gravats, de terrains vides entourés de planches. Il y a une odeur de peinture fraîche dans ces trois petites pièces très éclairées d'une lumière droite, qui rend plus saisissante la nudité des murs.

Voici d'abord l'atelier avec son vitrage grand comme une cloche à melon, sa cheminée à la prussienne sombre et froide, et un petit feu de coke tout préparé qu'on n'allumera que s'il vient du monde. Les photographies de la famille sont accrochées au mur : le père, la mère, les trois enfants, assis, debout, enlacés, séparés, dans toutes les poses possibles ; puis quelques monuments, des vues de campagne mangées de soleil. Cela date du temps où ils étaient riches, où le père faisait de la photographie pour s'amuser. Maintenant

la ruine est arrivée, et n'ayant pas d'autre métier sous la main, il essaye de s'en faire un avec son passe-temps du dimanche.

L'appareil, que les enfants entourent d'une admiration craintive, occupe la place d'honneur au milieu de l'atelier, et, dans ses cuivres flambants neufs, ses gros verres bombés et clairs, semble avoir absorbé tout le luxe, toute la splendeur du pauvre petit logis. Les autres meubles sont vieux, cassés, vermoulus, et si rares!

La mère a une méchante robe de soie noire, fripée, un bout de dentelle sur la tête, la tenue d'un comptoir où les chalands ne viennent guère. Le père, lui, par exemple, s'est payé une belle toque à l'artiste, une veste en velours, pour impressionner le bourgeois. Sous cette défroque reluisante, avec son grand front lunaire, plein d'illusions, ses yeux étonnés et bonasses, il a l'air aussi neuf que son appareil. Et comme il s'agite, le pauvre homme! Et comme il se prend au sérieux! Il faut l'entendre dire aux enfants : « N'entrez pas dans la chambre noire. » La chambre noire! on croirait l'ancre d'une pythonisse... Au fond, le malheureux est très troublé. Le loyer payé, le bois, le charbon, il ne reste plus un sou en caisse. Et, si les clients ne montent pas, si la vitrine d'exposition qui est en bas au coin de la porte n'accroche personne au passage, qu'est-ce que les petits mangeront ce soir?... Enfin, à la garde de Dieu! L'installation est terminée. Il n'y a plus rien à préparer, à faire reluire. A présent, tout dépend du passant.

Minutes d'attente et d'angoisse! Le père, la mère, les enfants, tout le monde est sur le balcon, à guetter. Parmi tant de gens qui circulent, il se trouvera bien un amateur, que diable! Mais non. La foule va, vient,

se croise le long du trottoir. Personne ne s'arrête. Si pourtant; voilà un monsieur qui s'approche de la vitrine. Il regarde les portraits l'un après l'autre; il a l'air content, il va monter. Les enfants enthousiasmés parlent déjà d'allumer le poêle. « Attendons encore, » dit la mère prudemment. Et comme elle a bien fait! Le monsieur continue sa route en flânant. Une heure, deux heures.

Le jour devient moins clair. Il y a de gros nuages qui passent. Pourtant, à cette hauteur, on pourrait faire encore d'excellentes épreuves. A quoi bon, puisque personne ne vient? A chaque instant, ce sont des émotions, des fausses joies, des pas qu'on entend dans l'escalier, qui arrivent tout près de la porte, puis, s'éloignent brusquement. Une fois même on a sonné. C'est quelqu'un qui demandait l'ancien locataire. Les figures s'allongent, les yeux s'emplissent de larmes. « Ce n'est pas possible, dit le père... Il faut qu'on ait décroché notre cadre... va donc voir, petit. » Au bout d'un moment, l'enfant remonte, consterné. Le cadre est toujours à sa place, mais c'est comme s'il n'y était pas : personne n'y fait attention.

D'ailleurs, il pleut... En effet, sur le vitrage de l'atelier, la pluie commence à tomber avec un petit bruit narquois. Le boulevard est noir de parapluies. On rentre, on ferme la fenêtre. Les enfants ont froid, mais on n'ose pas allumer le poêle qui contient sa dernière bouchée de charbon. Consternation générale. Le père marche à grands pas, les poings crispés. Pour qu'on ne la voie pas pleurer, la mère se cache dans la chambre... Soudain un des enfants, qui a profité d'une éclaircie pour passer sur le balcon, tape vivement aux carreaux : « Papa, papa... Il y a quelqu'un en bas à l'étalage. » Il ne s'est pas trompé. C'est une

dame, une dame très bien, ma foi ! Elle regarde un moment les photographies, hésite, lève la tête... Ah ! si toutes les paires d'yeux braqués de là-haut sur elle avaient un brin d'aimant, comme elle grimperait l'escalier quatre à quatre... Enfin la dame se décide. Elle entre, elle monte. La voilà. Vite l'allumette sous le feu, les petits dans la pièce à côté. Et pendant que le père rajuste sa toque, la mère se précipite pour ouvrir, émue, souriante, avec le froufrou modeste de sa vieille robe de soie.

« Oui, madame, c'est bien ici... » On s'empresse, on la fait asseoir. C'est une personne du Midi, un peu bavarde, mais bien complaisante et pas avare du tout de son profil. La première épreuve est manquée. Eh bien ! on la recommencera, té ! pardi !... Et sans la moindre mauvaise humeur, la dame du Midi remet son coude sur la table et son menton dans sa main. Pendant que le photographe dispose les plis de la jupe, les rubans du bonnet, on entend des rires étouffés, des poussées contre la petite porte vitrée. Ce sont les enfants qui se bousculent pour regarder leur père passant sa tête sous le drap vert de l'appareil et restant là sans bouger comme une bête de l'Apocalypse avec un gros œil transparent. Oh ! quand ils seront grands, ils se feront tous photographes. Enfin voici une bonne épreuve que l'opérateur apporte en triomphe, toute ruisselante. Dans ce blanc et ce noir la dame se reconnaît, commande douze cartes, les paye d'avance et sort enchantée...

Elle est partie, la porte est fermée. Vive la joie ! Les enfants délivrés dansent en rond autour de l'appareil. Le père, très ému de sa première opération, s'essuie le front majestueusement ; puis, comme la journée touche à sa fin, la mère descend bien vite chercher le

dîner, un bon petit dîner d'extra en l'honneur de la crémaillère, et aussi, — car il faut de l'ordre, — un grand registre à dos vert sur lequel on écrit en belle ronde le jour de la livraison, le nom de la dame du Midi et le chiffre de l'encaisse : douze francs ! Il est vrai de dire que, grâce au pâté, au saint-honoré avec lesquels on a fêté la crémaillère, grâce encore à quelques petites provisions de chauffage, de sucre, de bougies, le chiffre des dépenses est juste égal à celui des recettes. Mais bah ! si l'on a fait douze francs aujourd'hui, un jour de pluie, d'installation, jugez un peu ce qu'on fera demain. Et la soirée se passe en projets. C'est incroyable ce qu'il peut tenir de projets dans un petit appartement de trois pièces, au cinquième, sur le devant ! .

Le lendemain, un temps superbe, et personne. Pas un client de tout le jour. Qu'est-ce que vous voulez ? C'est le commerce, cela ! D'ailleurs il reste un peu de pâté, et les enfants ne se couchent pas le ventre vide. Le surlendemain, rien encore. Les stations sur le balcon recommencent de plus belle, mais sans succès. La dame du Midi revient chercher sa douzaine, et c'est tout. Ce soir-là, pour avoir du pain, on a été obligé d'engager un des matelas...

Deux jours, trois jours se passent ainsi. Maintenant c'est la vraie détresse. Le malheureux photographe a vendu sa toque de velours, sa vareuse ; il ne lui reste plus qu'à vendre son appareil et à entrer garçon de magasin quelque part. La mère se désole, les enfants découragés ne vont même plus regarder sur le balcon. Tout à coup, un samedi matin, au moment où ils s'y attendent le moins, voilà qu'on sonne. C'est une noce, toute une noce, qui a monté les cinq étages pour se faire photographier. Le marié, la mariée, la demoiselle

et le garçon d'honneur, braves gens n'ayant mis qu'une paire de gants dans leur vie et tenant à en éterniser le souvenir. Ce jour-là on fait trente-six francs, le lendemain le double. C'est fini, la photographie est installée... Et voilà un des mille drames du petit commerce parisien.

LA FUITE

(Une marche de nuit.)

Il y avait seulement huit jours que le petit Jack, séparé subitement de sa mère, était au collège, mais il croyait bien y être depuis trois grands siècles et ne s'habituaît pas à cette séparation. Il s'ensuivit qu'un après-midi, étant en promenade avec ses camarades, le hasard ayant fait qu'on s'était arrêté à l'entrée du Bois de Boulogne, près de l'hôtel de ses parents, il n'y put tenir et s'échappa.

« Embrasser maman seulement, pour me donner du courage, pensait-il, je reviendrai tout de suite... »

Mais, à son grand étonnement, l'hôtel était fermé, les persiennes closes, un grand écriteau : *à louer*, sur la porte, et Jack reste là, éperdu, prêt à pleurer. « Madame d'Argenton est à la campagne », dit une voix près de lui. C'était le facteur qui passait vite en remuant des lettres dans sa boîte.

« A la campagne ! Où ça, monsieur le facteur ? » demanda Jack.

— A Etiolles. »

Jack oublia le collège, oublia tout.

« Maman partie! partie! Pourquoi? Je veux la voir, j'irai à Etiolles. »

Au lieu de retourner vers ses camarades, il prit une rue qu'il ne connaissait pas, et, enhardi par la fièvre de son entreprise, s'arrêta devant le premier homme qu'il vit immobile, l'air désœuvré, sur le seuil de sa boutique, — une boutique de charbonnier, — et une figure d'homme toute noire, mais illuminée d'un large sourire pour l'enfant qui le regardait, sa casquette à la main.

« C'est bien loin Etiolles, monsieur?

— Etiolles? Hé! pas tout près, c'est du côté de Bercy, au-dessus de Villeneuve-Saint-Georges. Ces petites jambes-là ne vous y porteront pas, mais le chemin de fer pourrait vous y conduire bien vite...

— Merci, monsieur, je vous remercie, » dit Jack.

Et il s'éloigna vivement, craignant les questions.

.....
Bercy!

Il se rappelait être allé à Etiolles, il n'y avait pas longtemps. Le chemin n'était pas difficile, on n'avait qu'à gagner la Seine et à la suivre en remontant toujours. C'était loin, par exemple, oh! bien loin : il n'avait pas d'argent pour prendre le chemin de fer, mais le désir de voir ses parents lui donnait des forces. Il n'était pas très rassuré.

A chaque instant une transe nouvelle le forçait à hâter le pas. Le regard inquisiteur des sergents de ville le terrifiait; et, dans les mille cris de Paris, il croyait toujours entendre ce mot mille fois répété : « Arrêtez-le... arrêtez-le... » pour échapper à ces obsessions, il descendit au long de la berge et se mit à courir de toutes ses forces sur le pavé étroit et net qui borde l'eau.

Le jour finissait. Le fleuve, très lourd, très haut et jaune de toutes les pluies tombées, se heurtait pesamment aux arches des ponts où luisaient de gros anneaux de fer. Le vent soufflait, promenant les derniers rayons du couchant. Tout s'animait de la hâte où meurent nos journées de Paris, si pressées et si pleines. Les femmes sortaient des lavoirs, chargées de paquets de linge mouillé, toutes plaquées de ces teintes sombres que l'eau éclabousse sur les maigres étoffes rapidement pénétrées. Des pêcheurs à la ligne remontaient avec des gaules, des paniers frôlant des chevaux qu'on ramenait de l'abreuvoir. Les tireurs de sable attendaient à la porte de ces petits bureaux où l'on solde leur paye; et toute une population riveraine, des mariniers, des débardeurs avec leurs dos voûtés, leurs capuchons de laine, circulait sur le bord, mêlée à une autre race louche et terrible, rôdeurs de rivière, pilleurs d'épaves. De temps en temps, parmi ces hommes, quelqu'un se retournait pour voir passer cette petite tunique de collégien qui se hâtait si fort et paraissait si menue dans le paysage grandiose des bords de la Seine.

A chaque pas, la physionomie de la berge changeait. Ici, elle était noire et de longues planches flexibles la reliaient à d'énormes bateaux de charbon. Plus loin, on glissait sur des pelures de fruits; un goût frais de verger se mêlait à l'odeur de la vase, et, sous les grandes bâches entrouvertes, de nombreuses barques amarrées, des amoncellements de pommes gardaient le vif, l'éclat de leurs couleurs campagnardes.

Tout à coup on avait l'impression d'un port de mer; c'était un encombrement de marchandises de toutes sortes, de bateaux à vapeur aux tuyaux courts, vides de fumée : cela sentait bon le goudron, la houille, le

voyage. Ensuite, l'espace se resserrant, un bouquet de grands arbres baignait dans l'eau de vieilles racines, et l'on pouvait se croire à vingt lieues de Paris ou à trois siècles en arrière.

.....
Sans que l'enfant s'en aperçût, le chemin de halage montant sensiblement et s'agrandissant à mesure, il se trouva sur un large quai de plain-pied avec la berge dont quelques bornes seules le séparaient. Là, le gaz éclairait des camions rentrant sous de grands portails où les fûts roulaient avec bruit; et, de ces énormes portes cochères, de ces entrepôts, de ces caves, de ces milliers de tonneaux alignés sur le quai, une odeur de lie de vin montait, mêlée au goût moisi et fade du bois humide.

C'était Bercy. Mais en même temps c'était la nuit. Jack ne s'en aperçut pas tout de suite.

Le tumulte du quai plein de lumière, la Seine, large à cet endroit comme une rade et renvoyant aux deux rives leurs reflets décuplés, lui faisaient illusion sur l'heure déjà nocturne; et puis, sa petite imagination que surexcitait la fièvre de la course, était dominée par la crainte de ne pouvoir franchir les portes. Il se figurait tous les postes déjà informés de sa fuite. Cette pensée seule le préoccupait.

Mais, une fois la barrière franchie sans la moindre difficulté, sans qu'aucun douanier eût seulement remarqué cette petite tunique fugitive; quand, laissant la Seine à sa droite, il se fut engagé dans une longue rue où clignotaient des réverbères de plus en plus rares, alors l'ombre et le froid de la nuit, descendant sur ses épaules, pénétrèrent jusqu'à son cœur avec le tremblement d'un frisson. Tant qu'il s'était senti dans la ville, il avait eu un grand effroi, l'effroi d'être reconnu,

repris; maintenant il avait peur encore, mais sa peur était d'autre nature, un malaise irraisonné, accru du grand silence et de la solitude.

Pourtant l'endroit où il se trouvait n'était pas encore la campagne. La rue se bordait de maisons des deux côtés; mais, à mesure que l'enfant avançait, ces bâtisses s'espaciaient de plus en plus, ayant entre elles de longues palissades en planches, de grands chantiers de matériaux, des hangars penchés, tout en toit. En s'écartant, les maisons diminuaient de hauteur. Quelques usines aux toitures basses dressaient encore leurs longues cheminées vers le ciel couleur d'ardoise; puis, seule entre deux galetas, une immense bâtisse de six étages s'élevait, criblée de fenêtres d'un côté, sombre et fermée sur les trois autres, perdue au milieu de terrains vagues, sinistre et bête.....

Quoiqu'il fût à peine huit heures, cette longue voie, qui se perdait là-bas au fond, dans le noir, était silencieuse et déserte à peu près. Les rares passants marchaient sans bruit sur la terre détrempée, couverte de flaques d'eau; l'on abordait sans les voir des ombres muettes, glissant le long des palissades, allant à des besognes mystérieuses, et, comme pour faire l'espace plus grand, le silence plus effrayant encore, de temps en temps, dans les cours des usines désertes, des chiens aboyaient longuement.

Jack était ému. Chaque pas qu'il faisait l'éloignait de Paris, de son bruit, de ses lumières, l'enfonçait plus profondément dans la nuit et le silence. En ce moment, il arrivait à la dernière mesure, une échoppe de marchand de vins encore éclairée et barrant le chemin d'une longue bande lumineuse qui semblait à l'enfant la limite du monde habité.

Après venait l'inconnu, l'ombre.

Il hésita longtemps avant de s'y lancer :

« Si j'entrais là pour demander ma route », se disait-il, en regardant dans la boutique.

Malheureusement il n'avait pas un sou dans sa poche... Le patron ronflait, assis à son comptoir. Autour d'une petite table boiteuse, deux hommes buvaient accoudés et causant à voix basse. Au bruit que fit l'enfant en poussant la porte entrebaillée, ils levèrent la tête et regardèrent.

« Qu'est-ce qu'il veut encore celui-là ? » dit une voix éraillée.

Un des hommes se levait ; mais Jack se sauva épouvanté, franchit d'un bond la lueur du bouge, en entendant derrière lui un flot d'injures et le claquement de la porte refermée. Précipité maintenant à corps perdu dans cette ombre sinistre devenue un refuge, il courait de toutes ses forces et ne s'arrêta que longtemps après en pleine campagne.

Au loin, de droite à gauche, s'étendaient des champs qui semblaient de partout toucher la ligne de l'horizon.

Quelques maisons de maraîchers, basses et neuves, petits cubes blancs disséminés dans cette nuit d'encre, rompaient seules la monotonie de la vue. Là-bas, Paris faisait son train de grande ville, encore perceptible à cette distance, et animait tout un point du ciel du rouge reflet d'un feu de forge. De tous ses environs, Paris est reconnaissable à cette montée de lumière, enveloppé comme certains astres de l'atmosphère éblouissante de son mouvement.

L'enfant restait là, immobile, atterré.

C'était la première fois qu'il se trouvait si tard dehors et tout seul. En outre, il n'avait rien mangé ni bu depuis le matin, et souffrait d'une grande soif, d'une soif ardente. A présent, il commençait à com-

prendre dans quelle terrible aventure il s'était lancé. Peut-être se trompait-il et marchait-il à l'envers de ce beau pays d'Etiolles si désiré et si lointain. En admettant même qu'il fût dans la bonne direction, quelle force il lui faudrait pour aller jusqu'au bout!

L'idée lui vint alors de se coucher dans un des fossés creusés de chaque côté de la route et d'y dormir en attendant le jour; mais, comme il s'approchait, devant lui, tout près de lui, il entendit respirer longuement, lourdement. Un homme était allongé là, appuyant sa tête sur un tas de pierres, formant une masse confuse parmi la blancheur des cailloux.

Jack s'arrêta, pétrifié, les jambes rompues, tremblantes, incapables d'un pas en arrière ou en avant.

.....
Une lumière et des voix, venant sur la route, le tirèrent subitement de sa torpeur. Un officier rentrant bien vite à son fort, un de ces petits forts détachés en avant de Paris, marchait à côté de son ordonnance, venue au-devant de lui avec un falot, à cause de la nuit très noire.

« Bonsoir, messieurs », dit l'enfant d'une voix douce toute grelottante d'émotion.

Le soldat qui portait la lanterne la leva dans la direction de cette voix.

« Voilà une mauvaise heure pour voyager, mon garçon, dit l'officier... Est-ce que tu vas loin? »

— Oh! non, monsieur, pas bien loin, ici tout près, répondit Jack qui ne se souciait pas de raconter sa grande escapade.

— Eh bien, nous pouvons faire un bout de chemin ensemble... Je vais jusqu'à Charenton. »

Quel bonheur pour l'enfant de s'en aller pendant une heure encore en compagnie de ces deux braves

soldats, de régler son petit pas sur le leur, de marcher dans la lueur du bien heureux falot qui refoulait les ténèbres autour de lui de chaque côté, les faisant paraître plus épaisses et plus effrayantes. Il y gagnait encore de se savoir dans le bon chemin, car les noms de pays qu'il entendait prononcer étaient bien ceux qu'il connaissait. •

« Nous voilà chez nous, nous autres, dit tout à coup l'officier en s'arrêtant... Allons, bonsoir, mon enfant... Une autre fois je t'engage à ne plus te hasarder tout seul à cette heure sur les routes. La banlieue de Paris n'est pas sûre. »

Et les deux soldats, avec leur falot, s'enfoncèrent dans une petite ruelle, laissant Jack, seul encore une fois, à l'entrée de la longue rue de Charenton.

Il retrouvait là les réverbères de Bercy, les cabarets borgnes d'où sortaient des chants avinés, des disputes brutales que la lourdeur du sommeil épaississait encore. Neuf heures sonnaient là-haut, à une église derrière laquelle s'étagaient des maisons, des jardins sur une côte. Ensuite il se trouva au bord d'un quai, traversa un pont qui lui semblait jeté sur un abîme, tellement la nuit était noire. Il aurait voulu s'arrêter, s'appuyer un moment au parapet; mais les chants de tout à l'heure, dispersés maintenant dans les rues, se rapprochaient, et, chassé par une terreur nouvelle, le pauvre petit se mit à courir, à rejoindre la pleine campagne où du moins la peur prenait des aspects de rêve.

Ici, ce n'était plus la banlieue parisienne aux champs entrecoupés d'usines. Il longeait des fermes, des étables d'où sortaient des froissements de paille, une odeur chaude de laine et de fumier. Ensuite la route s'élargissait, retrouvait ses fossés interminables, ses tas de pierres symétriquement alignées et ses bornes

basses qui mesurent les distances aux pas fatigués des voyageurs.

Ce silence glissant dans l'espace, cette mort de tout mouvement fait à l'enfant l'illusion d'un immense sommeil épandu, et il craint d'entendre auprès de lui le ronflement lassé qui l'a si fort effrayé là-bas sur le tas de pierres. Même le léger bruit de sa marche le trouble; parfois, il se retourne vivement... La lueur de Paris éclaire toujours l'horizon. Au loin on entend un grincement de roues, un tintement de grelots. L'enfant se dit : « Attendons; » mais rien ne passe, et cette charrette invisible dont les roues semblent marcher péniblement, s'enfonce en un endroit lointain de l'horizon, revient, se tait, se réveille dans les caprices tournants de quelque route difficile et ne se décide jamais à paraître.

Jack continue sa course... Quel est cet homme qui l'attend debout au détour du chemin?... Un homme, deux, trois... Ce sont des arbres, de longs peupliers qui frémissent de toutes leurs feuilles sans courber seulement leur faite; puis des ormes, de vieux ormes de France aux troncs capricieux, feuillus, immenses, tourmentés, et Jack marche entouré de nature, pris dans ce grand mystère des nuits de printemps où l'on croit entendre l'herbe pousser, les bourgeons s'entrouvrir, la terre se fendre pour les éclosions. Tous ces bruits confus l'épouvantent.

« Si je chantais pour me donner du cœur! »

Au milieu de l'ombre, ce fut une chanson de nuit qui lui revint, un air de Touraine avec lequel sa mère l'endormait autrefois dans sa petite chambre, quand la lumière était éteinte :

*Mes souliers sont rouges
Ma mie, ma mignonne.*

Cela grelottait dans l'air et faisait pitié à entendre. Cette peur d'enfant, fredonnant au milieu de la grande route noire et se servant de sa chanson pour se guider comme un fil tremblant et sonore... Tout à coup, la chanson s'arrêta net.

Quelque chose de terrible s'approchait, un moutonnement plus noir que l'espace, comme si les ténèbres des fonds s'avançaient sur l'enfant pour l'engloutir.

Avant de voir, de distinguer, il entendit.

C'étaient d'abord des cris, des cris humains mal articulés qui ressemblaient à des sanglots ou à des hurlements, puis des coups sourds mêlés au tumulte d'une grosse averse, d'une pluie d'orage en train de venir vers lui, portée par cette nuée lugubre. Soudain un beuglement horrible retentit. Des bœufs, ce sont des bœufs, tout un troupeau serré entre les deux fossés, et qui enveloppe le petit Jack, le frôle, le bouscule. Il sent le souffle humide des naseaux, le coup de fouet des queues vigoureuses, la chaleur des larges croupes, toute une odeur d'étable tumultueusement remuée. Le troupeau passe comme une trombe, sous la garde de deux chiens trapus et de deux énormes garçons moitié pâtres, moitié bouchers, qui courent à la suite du bétail indiscipliné et farouche, en le poussant de leurs coups de trique et de leurs hurlements.

Derrière eux, l'enfant reste stupide de terreur. Il n'ose plus faire un pas. Ceux-là sont passés, mais il peut en venir d'autres. Où aller? que devenir?... Prendre à travers champs?.. Mais il se perdrait, et puis il fait si noir. Il pleure, il tombe à genoux, il voudrait mourir là. Le roulement d'une voiture, deux lanternes allumées, qu'il voit venir de loin sur la route comme deux regards amis, le raniment subitement. Enhardi par la crainte il appelle :

« Monsieur... monsieur... »

La voiture s'est arrêtée, et de la capote sort une bonne grosse casquette à oreillons qui se penche pour chercher à qui peut appartenir ce cri timide qui se lève de si bas, du ras du sol.

« Je suis bien fatigué, dit Jack en tremblant, voulez-vous me permettre de monter un peu dans votre voiture? »

La grosse casquette hésite à répondre. Mais du fond de la capote une voix de femme vient au secours de l'enfant :

« Oh! le pauvre petit!... fais-le monter. »

— Où allez-vous? » demande la casquette.

L'enfant cherche une minute; comme tous les fugitifs qui craignent une poursuite, il cache soigneusement le but de son voyage.

« A Villeneuve-Saint-Georges, répond-il.

— Eh bien, montez. »

Le voilà dans la voiture, entortillé d'une bonne couverture de voyage, entre un gros monsieur et une forte dame qui regardent curieusement ce petit collégien ramassé sur la route. Où donc va-t-il si tard, bon Dieu, et tout seul? Jack aurait bien envie de dire la vérité. Il y a dans le voisinage des braves gens une communication confiante. Mais non! Il a trop peur d'avoir fait quelque chose de très mal. Alors il raconte une histoire... Sa mère, très malade à la campagne, chez des amis... On l'a prévenu dans la soirée, et il est parti tout de suite, à pied, parce qu'il n'avait pas la patience d'attendre le train du lendemain.

« Je comprends ça », dit la dame, qui a l'air d'une bonne et naïve personne.

Et la casquette à oreillons comprend ça, elle aussi, seulement elle fait des observations pleines de sagesse

sur l'imprudence qu'il y a pour un enfant de cet âge à courir les routes à une pareille heure. Les dangers sont de toutes sortes, et la casquette un peu doctorale, — elle est si commode et si chaude, — prend plaisir à les énumérer à son jeune ami; après quoi elle lui demande à quel endroit de Villeneuve habitent les connaissances de sa mère.

« Tout au bout du pays, répond Jack vivement. La dernière maison à droite. »

C'est bien heureux qu'il fasse nuit et que sa rougeur s'abrite sous la capote du cabriolet. Malheureusement, il n'en a pas fini avec les interrogations. Le mari et la femme sont très bavards et curieux comme tous ces bavards avec lesquels on ne peut rester cinq minutes sans connaître toutes leurs affaires. Ce sont des marchands de drap de la rue des Bourdonnais qui, chaque samedi, s'en vont à la campagne évaporer, dans une jolie petite maison à eux, l'air alourdi, la poussière de leur commerce, un bon commerce qui leur permettra bientôt de se retirer tout à fait dans leur petit coin vert de Soisy-sous-Etiolles.

« Est-ce que c'est loin d'Etiolles, ce pays-là? demande Jack en tressaillant.

— Oh! non... ça se touche », répond la grosse casquette, qui allonge un coup de fouet amical à sa bête. Quelle fatalité!

Ainsi, sans son mensonge, en avouant tout simplement qu'il se rendait à Etiolles, il n'aurait eu qu'à continuer sa route dans cette bonne voiture qui roulait si également au milieu d'un sillon de lumière mobile et tranquillissante. Il n'aurait eu qu'à se laisser bercer par tout ce bien-être, à étendre ses petites jambes engourdis, à s'endormir dans le châte de la dame qui lui demandait à chaque instant s'il était bien, s'il avait

chaud. Puis la casquette à oreillons avait débouché un flacon de quelque chose de raide et lui en avait fait boire une goutte pour le regaillardir.

Ah ! s'il avait trouvé le courage de leur dire : « Ce n'est pas vrai... j'ai menti... Je n'ai rien à faire à Villeneuve-Saint-Georges... Je vais plus loin, là-bas, où vous allez. » Mais c'était s'exposer au mépris, à la méfiance de ces gens si bons, si ouverts, et il aimait encore mieux retomber dans toute l'horreur dont leur pitié l'avait tiré. Pourtant, quand il leur entendit dire qu'on arrivait à Villeneuve, l'enfant ne put retenir un sanglot.

« Ne pleurez pas, mon ami, lui disait la dame. Votre mère n'est peut-être pas aussi malade que vous croyez, et vous voir lui fera du bien. »

A la dernière maison de Villeneuve, la voiture s'arrêta.

« C'est là ! » dit Jack tout ému.

La femme l'embrassa, le mari lui serra la main en l'aidant à descendre.

« Ah ! vous êtes bien heureux d'être rendu... Nous en avons encore pour quatre bonnes lieues. »

Et lui aussi les avait à faire, ces quatre bonnes lieues-là !

C'était terrible.

Il s'approcha d'une grille comme s'il voulait sonner.

« Allons, bonsoir ! » lui crièrent ses amis.

Il répondit : « bonsoir » d'une voix étranglée par les larmes ; et la voiture, laissant la direction de Lyon, prit sur la droite un chemin bordé d'arbres, dessinant avec ses lanternes un grand circuit lumineux dans le noir de la plaine.

Alors il lui vint la folle pensée qu'il pourrait peut-être rejoindre cette lueur protectrice, s'y maintenir, la suivre en courant. Il s'élança derrière elle avec une

sorte de rage; mais ses jambes que le repos avait rendues plus faibles, comme la lumière avait fait ses yeux plus aveugles aux voiles accumulés de l'ombre, refusaient tout service.

Au bout de quelques pas il fut obligé de s'arrêter, essaya de courir encore, et finit par tomber épuisé avec une crise, un flot de larmes, pendant que la voiture hospitalière continuait paisiblement sa route, sans se douter qu'elle laissait derrière elle un si profond et si complet désespoir.

Le voilà couché au bord du chemin. Il fait froid, la terre est humide. N'importe! La fatigue est plus forte que tout. Autour de lui, il sent l'immensité des champs. Le vent a cette haleine longue dont il parcourt les grands espaces, terre ou mer, et peu à peu tous les souffles de la plaine, frôlements d'herbes, craquements de feuilles, confondus dans un immense roulis de soupirs et de sons, enveloppent l'enfant, le bercent, l'apaisent et l'endorment profondément.

Un bruit épouvantable le réveille en sursaut. Qu'est-ce encore que cela? Les yeux à peine ouverts, sur un talus à quelques mètres de lui, Jack voit passer quelque chose de monstrueux, de terrible, une bête hurlante, sifflante, avec deux énormes yeux bombés et sanglants, et de longs anneaux noirs qui se déroulent en faisant jaillir des étincelles. Le monstre fuit dans la nuit comme la traîne d'une immense comète dont le rayon fendrait l'air avec un vacarme effroyable. Aux endroits où il passe, la nuit s'ouvre, se déchire, on aperçoit un poteau, un bouquet d'arbres; l'ombre se referme à mesure, et ce n'est que lorsque l'apparition est déjà loin, lorsqu'on ne voit plus rien d'elle qu'une petite flamme verte, que l'enfant a reconnu le passage d'un train express de nuit.

Quelle heure est-il? Où est-il? Combien de temps a-t-il dormi? Il n'en sait rien; mais ce sommeil lui a fait du mal. Il s'est réveillé tout transi, les membres raides, le cœur horriblement serré. Oh! le moment terrible où le rêve, envolé au réveil, revient à la mémoire si poignant et si réel.

.....
Il se lève; mais sur la route que le vent de la nuit a séchée et durcie, son pas résonne si fort qu'il le croit double, augmenté d'un autre pas qui le suit...

Et la course folle recommence.

Jack va devant lui dans l'ombre, dans le silence. Il traverse un village endormi, passe sous un clocher carré qui lui jette sur la tête ses grosses notes vibrantes et lourdes. Deux heures sonnent. Un autre village, trois heures sonnent. Il va, il va. La tête lui tourne, ses pieds le brûlent. Il marche toujours.

.....
De temps en temps il croise des voitures couvertes de grandes bâches, équipages somnambules où tout dort, les chevaux, le conducteur.

L'enfant demande épuisé :

« Suis-je bien loin d'Etiolles? »

C'est un grognement qui lui répond.

Mais voici que bientôt un autre voyageur va se mettre en route avec lui par la campagne, un voyageur dont le départ sonne dans le chant des coqs et les grelots légers des grenouilles au bord du fleuve. C'est le jour, le jour qui rôde sous les nuées, indécis encore du chemin qu'il prendra. L'enfant le devine autour de lui et partage avec toute la nature cette attente anxieuse du jour nouveau.

Tout à coup, droit devant lui, dans la direction de ce pays d'Etiolles où on lui a dit qu'était sa mère, juste-

ment sur ce côté de l'horizon, le ciel s'écarte, se déchire. C'est d'abord une ligne lumineuse, une pâleur étalée tout au bord de la nuit sans le moindre rayonnement. Cette ligne s'agrandit à mesure, avec le battement d'une lueur, ce mouvement de la flamme incertaine qui cherche l'air pour s'aider à monter. Jack marche vers cette lumière; il marche dans une sorte de délire qui décuple ses forces. Quelque chose l'avertit que sa mère est là-bas, là-bas aussi la fin de cette épouvantable nuit.

Maintenant tout le fond du ciel est ouvert. On dirait un grand œil clair, baigné de larmes, qui regarde venir l'enfant avec douceur et attendrissement. « J'y vais, j'y vais », est-il tenté de répondre à cet appel lumineux et béni. La route, qui commence à blanchir, ne l'effraye plus. D'ailleurs c'est une belle route sans fossé ni pavé et sur laquelle il semble que des voitures de riches doivent rouler luxueusement. De chaque côté, baignées dans la rosée et le rayon de l'aube, de somptueuses propriétés étalent leurs larges perrons, leurs pelouses déjà fleuries, leurs allées tournantes, où l'ombre se réfugie en glissant sur le sable.

Entre les maisons blanches et les murs d'espaliers, des champs de vignes, des pentes vertes descendent jusqu'à une rivière qu'on voit sortir de la nuit, elle aussi, toute moirée de bleu sombre, de vert tendre et de rose. Et toujours la lumière du ciel qui s'agrandit, qui se rapproche.

Oh! dépêche-toi de luire, aurore maternelle; verse un peu de chaleur et d'espoir, et de force à l'enfant exténué qui se hâte en te tendant les bras.

« Suis-je bien loin d'Etiolles? » demanda Jack à des terrassiers qui passent, le sac en bandoulière, par groupes muets encore endormis.

Non, il n'est pas loin d'Etiolles; il n'a qu'à suivre la forêt, tout « drouet ».

Elle s'éveille en ce moment, la forêt. Tout le grand rideau vert tendu au bord du chemin frissonne. Ce sont des pépiements, des roucoulements, des gazouillements qui se répondent des églantiers de la haie aux chênes centenaires. Les branches se frôlent, s'abaissent sous des coups d'aile précipités, et, pendant que ce qui reste d'ombre en l'air s'évapore, que les oiseaux de nuit au vol silencieux et lourd regagnent leurs abris mystérieux, une alouette monte de la plaine, fine, les ailes tendues, s'élève par vibrations sonores, traçant ce premier sillon invisible où se rejoignent dans les beaux jours d'été le grand calme du ciel et tous les bruits actifs de la terre.

L'enfant ne marche plus, il se traîne. Une vieille en haillons, à la figure méchante, passe, menant une chèvre. Il demande encore une fois :

« Suis-je encore loin d'Etiolles? »

La vieille le regarde d'un air féroce et lui montre un petit chemin caillouteux qui monte, étroit et raide, à la lisière de la forêt. Malgré sa lassitude, il continue sans s'arrêter. Déjà le soleil est presque chaud; l'aube de tout à l'heure est devenue un foyer d'éblouissants rayons. Jack comprend qu'il approche. Il va, courbé, chancelant, heurté aux pierres qui roulent sous ses pieds; mais il va.

Enfin, en haut, il voit un clocher qui s'élève au-dessus de toits groupés dans une masse de verdure. Allons, encore un effort. Il faut arriver jusque-là. Mais les forces lui manquent.

Il s'affaisse, se relève, retombe encore, et, à travers ses paupières qui battent, il entrevoit tout près de lui

une petite maison chargée de vignes, de glycines en fleurs, de rosiers montants qui la recouvrent jusqu'au faite de son pigeonnier et de sa tourelle toute rose de briques neuves...

Oh! la jolie maison, tranquille, baignée de lumière blonde. Tout en est encore fermé; pourtant on ne dort pas, car voici une voix de femme, fraîche et joyeuse, qui se met à chanter :

Mes souliers sont rouges.

Ma mie, ma mignonne.

Cette voix, cette chanson... Jack croit rêver. Mais les deux battants d'une persienne claquent sur le mur, et une femme apparaît, toute blanche, dans un négligé matinal, avec les cheveux en torsade et le regard étonné du réveil :

Mes souliers sont rouges,

Salut, mes amours.

« Maman... maman... » appelle Jack d'une voix faible. La femme s'arrête, interdite, regarde, cherche une minute, éblouie par le soleil levant; puis, tout à coup, elle aperçoit ce petit être hâve, boueux, déchiré, expirant. Elle pousse un grand cri : « Jack!... »

En un instant, elle est près de lui, et, de toute la chaleur de son cœur de mère, elle réchauffe l'enfant à demi mort, glacé des terreurs, des angoisses de tout le froid et l'ombre de sa terrible nuit.

LA DERNIÈRE CLASSE

(Récit d'un petit Alsacien.)

Ce matin-là, j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand-peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair!

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, cela me tentait bien plus que la règle des participes; mais j'eus la force de résister et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandanture; et je passais sans m'arrêter. « Qu'est-ce qu'il y a encore? »

Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria : « Ne te dépêche pas

tant, petit; tu y arriveras toujours assez tôt à ton école! » Je crus qu'il se moquait de moi et j'entraî tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux comprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables : « Un peu de silence! »

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu; mais, justement ce jour-là, tout était tranquille comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez si j'étais rouge et si j'avais peur!

Eh bien, non. M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement : « Va vite à ta place, mon petit Frantz, nous allons commencer sans toi. »

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hanser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste; et Hanser avait apporté un vieil abécédaire, mangé aux bords, qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et, de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit : « Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. » Ces quelques paroles me bouleversèrent. Voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français!...

Et moi qui savais à peine écrire! Je n'apprendrais donc jamais! Il faudrait donc en rester là!... Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar! Mes livres, que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte, me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel : l'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme!

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait...

J'en étais là de mes réflexions quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que

n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute ! mais je m'embrouillai aux premiers mots et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

« Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni... Voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : Bah ! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. Et puis tu vois ce qui arrive... Ah ! ç'a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire : Comment ! vous prétendiez être Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue !... Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire.

« Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même n'ai-je rien à me reprocher ? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler ? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé ? »

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide : qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison¹ !... Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je compre-

1. « S'il tient sa langue, — il tient la clé qui de ses chaînes le délivre. »
F. MISTRAL.

nais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile! Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui non plus n'avait jamais mis tant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller, le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : *France, Alsace, France, Alsace*. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe, pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits, qui s'appliquaient à tracer leurs *bâtons*, avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français. Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :

« Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi? »

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez! depuis quarante ans, il était là, à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage, les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses et d'entendre sa

sœur qui allait et venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ! car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours. Tout de même, il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent BA BE BI BO BU. Là-bas, au fond de la salle, le vieux Hanser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelaït les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait lui aussi ; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai de cette dernière classe...

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'*Angélus*. Au même moment, les trompettes des Prussiens, qui revenaient de l'exercice, éclatèrent sous nos fenêtres. M. Hamel se leva tout pâle dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

« Mes amis, dit-il, mes amis, je... je... »

Mais quelque chose l'étouffait, il ne pouvait pas achever sa phrase. Alors, il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

« VIVE LA FRANCE ! »

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe :

« C'est fini... allez-vous-en. »

L'ENFANT ESPION

Il s'appelait Stenne, le petit Stenne.

C'était un enfant de Paris, malingre et pâle, qui pouvait avoir dix ans, peut-être quinze; avec ces mouche-rons-là, on ne sait jamais. Sa mère était morte; son père, ancien soldat de marine, gardait un square dans le quartier du Temple. Les babies, les bonnes, les vieilles dames à pliants, les mères pauvres, tout le Paris trotte-menu qui vient se mettre à l'abri des voitures dans ces parterres bordés de trottoirs, connaissaient le père Stenne et l'adoraient. On savait que, sous cette rude moustache, effroi des chiens et des traîneurs de bancs, se cachait un bon sourire attendri, presque maternel, et que, pour voir ce sourire, on n'avait qu'à dire au bonhomme :

« Comment va votre petit garçon?... »

Il l'aimait tant son garçon, le père Stenne! Il était si heureux, le soir, après la classe, quand le petit venait le prendre et qu'ils faisaient tous deux le tour des allées, s'arrêtant à chaque banc pour saluer les habitués, répondre à leurs bonnes manières.

Avec le siège malheureusement tout changea. Le square du père Stenne fut fermé, on y mit du pétrole, et le pauvre homme, obligé à une surveillance incessante, passait sa vie dans les massifs déserts et bouleversés, seul, sans fumer, n'ayant plus son garçon que le soir, bien tard, à la maison. Aussi il fallait voir sa moustache, quand il parlait des Prussiens... Le petit Stenne, lui, ne se plaignait pas trop de cette nouvelle vie. Plus d'école! plus de mutuelle! Des vacances tout le temps et la rue comme un champ de foire...

L'enfant restait dehors jusqu'au soir, à courir. Il accompagnait les bataillons du quartier qui allaient au rempart, choisissant de préférence ceux qui avaient une bonne musique; et là-dessus le petit Stenne était très ferré. Il vous disait fort bien que celle du 96^e ne valait pas grand-chose, mais qu'au 55^e ils en avaient une excellente. D'autres fois, il regardait les mobiles faire l'exercice; puis il y avait les queues...

Son panier sous le bras, il se mêlait à ces longues files qui se formaient dans l'ombre des matins d'hiver sans gaz, à la grille des bouchers, des boulangers. Là, les pieds dans l'eau, on faisait des connaissances. Mais le plus amusant de tout, c'était encore les parties de bouchon, ce fameux jeu de *galoche* que les mobiles bretons avaient mis à la mode pendant le siège. Quand le petit Stenne n'était pas au rempart ni aux boulangeries, vous étiez sûr de le trouver à la *galoche* de la place du Château-d'Eau. Lui ne jouait pas, bien entendu; il faut trop d'argent. Il se contentait de regarder les joueurs avec des yeux!

Un surtout, un grand en cotte bleue, qui ne misait que des pièces de cent sous, excitait son admiration. Quand il courait, celui-là, on entendait les écus sonner au fond de sa cotte...

Un jour, en ramassant une pièce qui avait roulé jusque sous les pieds du petit Stenne, le grand lui dit à voix basse : « Ça te fait loucher, hein?... Eh bien, si tu veux, je te dirai où on en trouve. »

La partie finie, il l'emmena dans un coin de la place et lui proposa de venir avec lui vendre des journaux aux Prussiens : on avait trente francs par voyage. D'abord Stenne refusa, très indigné; et du coup, il resta trois jours sans retourner à la partie. Trois jours terribles. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus. La nuit, il voyait des tas de galoches dressées au pied de son lit, et des pièces de cent sous qui filaient à plat, toutes luisantes. La tentation était trop forte. Le quatrième jour, il retourna au Château-d'Eau, revit le grand, se laissa séduire...

Ils partirent par un matin de neige, un sac de toile sur l'épaule, des journaux cachés sous leurs blouses. Quand ils arrivèrent à la porte de Flandres, il faisait à peine jour. Le grand prit Stenne par la main, et, s'approchant du factionnaire, — un brave sédentaire qui avait le nez rouge et l'air bon, — il lui dit d'une voix de pauvre :

« Laissez-nous passer, mon bon monsieur... Notre mère est malade, papa est mort. Nous allons voir avec mon petit frère à ramasser des pommes de terre dans le champ. »

Il pleurait. Stenne, tout honteux, baissait la tête. Le factionnaire les regarda un moment, jeta un coup d'œil sur la route déserte et blanche.

« Passez vite, » leur dit-il en s'écartant; et les voilà sur le chemin d'Aubervilliers. C'est le grand qui riait!

Confusément, comme dans un rêve, le petit Stenne voyait des usines transformées en casernes, des barricades désertes, garnies de chiffons mouillés, de longues

cheminées qui trouaient le brouillard et montaient dans le ciel, vides, ébréchées. De loin en loin, une sentinelle, des officiers encapuchonnés qui regardaient là-bas avec des lorgnettes, et de petites tentes toutes trempées de neige fondue devant des feux qui mouraient. Le grand connaissait les chemins, prenait à travers champs pour éviter les postes. Pourtant ils arrivèrent, sans pouvoir y échapper, à une grand-garde de francs-tireurs. Les francs-tireurs étaient là avec leurs petits cabans, accroupis au fond d'une fosse pleine d'eau, tout le long du chemin de fer de Soissons. Cette fois le grand eut beau recommencer son histoire, on ne voulut pas les laisser passer. Alors, pendant qu'il se lamentait, de la maison du garde-barrière, sortit sur la voie un vieux sergent, tout blanc, tout ridé, qui ressemblait au père Stenne.

« Allons ! mioches, ne pleurons plus ! dit-il aux enfants, on vous y laissera aller, à vos pommes de terre ; mais avant, entrez vous chauffer un peu... Il a l'air gelé ce gamin-là ! »

Hélas ! Ce n'était pas de froid qu'il tremblait le petit Stenne, c'était de peur, c'était de honte... Dans le poste, ils trouvèrent quelques soldats blottis autour d'un feu maigre, un vrai feu de veuve, à la flamme duquel ils faisaient dégeler du biscuit au bout de leurs baïonnettes. On se serra pour faire place aux enfants. On leur donna la goutte, un peu de café. Pendant qu'ils buvaient, un officier vint sur la porte, appela le sergent, lui parla tout bas et s'en alla bien vite.

« Garçons ! dit le sergent en rentrant radieux... *y aura du tabac* cette nuit... On a surpris le mot des Prussiens... Je crois que cette fois nous allons le leur reprendre, ce Bourget ! »

Il y eut une explosion de bravos et de rires. On dansait, on chantait, on astiquait les sabres-baïonnettes; et, profitant de ce tumulte, les enfants disparurent.

Passé la tranchée, il n'y avait plus que la plaine, et au fond un long mur blanc troué de meurtrières. C'est vers ce mur qu'ils se dirigèrent, s'arrêtant à chaque pas pour faire semblant de ramasser des pommes de terre.

« Rentrons... N'y allons pas, » disait tout le temps le petit Stenne.

L'autre levait les épaules et avançait toujours. Soudain ils entendirent le trictrac d'un fusil qu'on armait.

« Couche-toi! » fit le grand, en se jetant par terre.

Une fois couché, il siffla. Un autre sifflet répondit sur la neige. Ils s'avancèrent en rampant... Devant le mur, au ras du sol, parurent deux moustaches jaunes sous un béret crasseux. Le grand sauta dans la tranchée, à côté du Prussien :

« C'est mon frère, » dit-il en montrant son compagnon.

Il était si petit, ce Stenne, qu'en le voyant le Prussien se mit à rire et fut obligé de le prendre dans ses bras pour le hisser jusqu'à la brèche.

De l'autre côté du mur, c'étaient de grands remblais de terre, des arbres couchés, des trous noirs dans la neige, et dans chaque trou le même béret crasseux, les mêmes moustaches qui riaient en voyant passer les enfants.

Dans un coin, une maison de jardinier casematée de troncs d'arbres. Le bas était plein de soldats qui jouaient aux cartes, faisaient la soupe sur un grand feu clair. Cela sentait bon les choux, le lard; quelle différence avec le bivouac des francs-tireurs! En haut, les officiers. On les entendait jouer du piano, débou-

cher du vin de Champagne. Quand les deux Parisiens entrèrent, un hurrah de joie les accueillit. Ils donnèrent leurs journaux; puis on leur versa à boire et on les fit causer. Tous ces officiers avaient l'air fier et méchant; mais le grand les amusait avec sa verve faubourienne.

Le petit Stenne aurait bien voulu parler, lui aussi, prouver qu'il n'était pas une bête; mais quelque chose le gênait. En face de lui se tenait à part un Prussien plus âgé, plus sérieux que les autres, qui lisait, ou plutôt faisait semblant, car ses yeux ne le quittaient pas. Il y avait dans ce regard de la tendresse et des reproches, comme si cet homme avait eu au pays un enfant du même âge que Stenne, et qu'il se fût dit :

« J'aimerais mieux mourir que de voir mon fils faire un métier pareil... »

A partir de ce moment, Stenne sentit comme une main qui se posait sur son cœur et l'empêchait de battre.

Pour échapper à cette angoisse, il se mit à boire. Bientôt tout tourna autour de lui. Il entendait vaguement, au milieu de gros rires, son camarade qui se moquait des gardes nationaux, de leur façon de faire l'exercice, imitait une prise d'armes au Marais, une alerte de nuit sur les remparts. Ensuite le grand baissa la voix, les officiers se rapprochèrent et les figures devinrent graves. Le misérable était en train de les prévenir de l'attaque des francs-tireurs...

Pour le coup, le petit Stenne se leva furieux, dégrisé :

« Pas cela, grand... Je ne veux pas ! »

Mais l'autre ne fit que rire et continua. Avant qu'il eût fini, tous les officiers étaient debout. Un d'eux montra la porte aux enfants :

« Filez ! » leur dit-il.

Et ils se mirent à causer entre eux, très vite, en allemand. Le grand sortit, fier comme un doge, en faisant sonner son argent. Stenne le suivit, la tête basse; et lorsqu'il passa près du Prussien dont le regard l'avait tant gêné, il entendit une voix triste qui disait : « *Bas chôli, ça... Bas chôli!* »

Les larmes lui en vinrent aux yeux.

Une fois dans la plaine, les enfants se mirent à courir et rentrèrent rapidement. Leur sac était plein de pommes de terre que leur avaient données les Prussiens; avec cela ils passèrent sans encombre à la tranchée des francs-tireurs. On s'y préparait pour l'attaque de la nuit. Des troupes arrivaient silencieuses, se masquant derrière les murs. Le vieux sergent était là, occupé à placer ses hommes, l'air si heureux! Quand les enfants passèrent, il les reconnut et leur envoya un bon sourire...

Oh! que ce sourire fit mal au petit Stenne! un moment il eut envie de crier :

« N'allez pas là-bas... nous vous avons trahis. »

Mais l'autre lui avait dit : « Si tu parles, nous serons fusillés, » et la peur le retint...

A la Courneuve, ils entrèrent dans une maison abandonnée pour partager l'argent. La vérité m'oblige à dire que le partage fut fait honnêtement, et que d'entendre sonner ces beaux écus sous sa blouse, de penser aux parties de *galoche* qu'il avait là en perspective, le petit Stenne ne trouvait plus son crime aussi affreux.

Mais, lorsqu'il fut seul, le malheureux enfant! Lorsque après les portes le grand l'eut quitté, alors ses poches commencèrent à devenir bien lourdes, et la main qui lui serrait le cœur le serra plus fort que jamais. Paris ne lui semblait plus le même. Les gens qui passaient le regardaient sévèrement, comme s'ils avaient

su d'où il venait. Le mot « espion », il l'entendait dans le bruit des roues, dans le battement des tambours qui s'exerçaient le long du canal. Enfin il arriva chez lui, et, tout heureux de voir que son père n'était pas encore rentré, il monta vite dans leur chambre cacher sous son oreiller ces écus qui lui pesaient tant.

Jamais le père Stenne n'avait été si bon, si joyeux qu'en rentrant ce soir-là. On venait de recevoir des nouvelles de province : les affaires du pays allaient mieux. Tout en mangeant, l'ancien soldat regardait son fusil pendu à la muraille, et il disait à l'enfant avec son bon rire : « Hein, garçon, comme tu irais aux Prussiens, si tu étais grand ! »

Vers huit heures, on entendit le canon.

« C'est Aubervilliers... On se bat au Bourget, » fit le bonhomme, qui connaissait tous ses forts. Le petit Stenne devint pâle, et, prétextant une grande fatigue, il alla se coucher, mais il ne dormit pas. Le canon tonnait toujours. Il se représentait les francs-tireurs arrivant de nuit pour surprendre les Prussiens et tombant eux-mêmes dans une embuscade. Il se rappelait le sergent qui lui avait souri, le voyait étendu là-bas dans la neige, et combien d'autres avec lui !... Le prix de tout ce sang se cachait là sous son oreiller, et c'était lui, le fils de M. Stenne, d'un soldat... Les larmes l'étouffaient. Dans la pièce à côté, il entendait son père marcher, ouvrir la fenêtre. En bas, sur la place, le rappel sonnait, un bataillon de mobiles se numérotait pour partir. Décidément, c'était une vraie bataille. Le malheureux ne put retenir un sanglot.

« Qu'as-tu donc ? » dit le père Stenne en entrant.

L'enfant n'y tint plus, sauta de son lit et vint se jeter aux pieds de son père. Au mouvement qu'il fit, les écus roulèrent par terre.

« Qu'est-ce que cela? Tu as volé? » dit le vieux en tremblant.

Alors, tout d'une haleine, le petit Stenne raconta qu'il était allé chez les Prussiens et ce qu'il y avait fait. A mesure qu'il parlait, il se sentait le cœur plus libre, cela le soulageait de s'accuser... Le père Stenne écoutait avec une figure terrible. Quand ce fut fini, il cacha sa tête dans ses mains et pleura.

« Père, père... » voulut dire l'enfant.

Le vieux le repoussa sans répondre et ramassa l'argent.

« C'est tout? » demanda-t-il.

Le petit Stenne fit signe que c'était tout. Le vieux décrocha son fusil, sa cartouchière, et mettant l'argent dans sa poche :

« C'est bon, dit-il, je vais le leur rendre. »

Et, sans ajouter un mot, sans seulement retourner la tête, il descendit se mêler aux mobiles qui partaient dans la nuit. On ne l'a jamais revu depuis.

LE PORTE-DRAPEAU

Le régiment était en bataille sur un talus du chemin de fer et servait de cible à toute l'armée prussienne massée en face, sous le bois. On se fusillait à quatre-vingts mètres. Les officiers criaient : « Couchez-vous ! » mais personne ne voulait obéir, et le fier régiment restait debout, groupé autour de son drapeau. Dans ce grand horizon de soleil couchant, de blés en épis, de pâturages, cette masse d'hommes, tourmentée, enveloppée d'une fumée confuse, avait l'air d'un troupeau surpris en rase campagne, dans le premier tourbillon d'un orage formidable.

C'est qu'il en pleuvait du fer sur ce talus ! On n'entendait que le crépitement de la fusillade, le bruit sourd des gamelles roulant dans le fossé, et les balles qui vibraient longuement d'un bout à l'autre du champ de bataille comme les cordes tendues d'un instrument sinistre et retentissant. De temps en temps le drapeau qui se dressait au-dessus des têtes, agité au vent de la mitraille, semblait dans la fumée ; alors une voix s'élevait grave et fière, dominant la fusillade, les râles, les

jurons des blessés : « Au drapeau, mes enfants, au drapeau!... » Aussitôt un officier s'élançait, vague comme une ombre, dans ce brouillard rouge, et l'héroïque enseigne, redevenue vivante, planait encore au-dessus de la bataille.

Vingt-deux fois elle tomba!... Vingt-deux fois sa hampe encore tiède, échappée à une main mourante, fut saisie, redressée, et, lorsqu'au soleil couché, ce qui restait du régiment, — à peine une poignée d'hommes, — battit lentement en retraite, le drapeau n'était plus qu'une guenille aux mains du sergent Hornus, le vingt-troisième porte-drapeau de la journée.

Ce sergent Hornus était une vieille bête à trois brisques, qui savait à peine signer son nom et avait mis vingt ans à gagner ses galons de sous-officier. Toutes les misères se voyaient dans ce front bas et buté, ce dos voûté par le sac, cette allure inconsciente de troupiér dans le rang. Avec cela il était un peu bègue; mais, pour être porte-drapeau, on n'a pas besoin d'éloquence. Le soir même de la bataille, son colonel lui dit :

« Tu as le drapeau, mon brave; eh bien, garde-le. » Et, sur sa pauvre capote de campagne, déjà toute passée, la cantinière faufila tout de suite un liséré d'or de sous-lieutenant.

Ce fut le seul orgueil de cette vie d'humilité. Du coup, la taille du vieux troupiér se redressa. Ce pauvre être, habitué à marcher courbé, les yeux à terre, eut désormais une figure fière, le regard toujours levé, pour voir flotter ce lambeau d'étoffe, et le maintenir bien droit, bien haut, au-dessus de la mort, de la trahison, de la déroute.

Vous n'avez jamais vu d'homme si heureux qu'Hornus les jours de bataille, lorsqu'il tenait sa hampe à

deux mains, bien affermie dans son étui de cuir. Il ne parlait pas, il ne bougeait pas, il tenait quelque chose de sacré. Toute sa vie, toute sa force étaient dans ses doigts crispés autour de ce beau haillon doré sur lequel se ruaient les balles, et dans ses yeux pleins de défi qui regardaient les Prussiens bien en face, d'un air de dire : « Essayez donc de venir me le prendre ! »

Personne ne l'essaya, pas même la mort. Après Borny, après Gravelotte, les batailles les plus meurtrières, le drapeau s'en allait de partout, haché, troué, transparent de blessures ; mais c'était toujours le vieil Hornus qui le portait.

Puis septembre arriva. L'armée sous Metz, le blocus et cette longue halte dans la boue, où les canons se rouillaient, où les premières troupes du monde, démoralisées par l'inaction, le manque de vivres, de nouvelles, mouraient de fièvre et d'ennui au pied de leurs faisceaux. Ni chefs, ni soldats, personne ne croyait plus ; seul, Hornus avait encore confiance. Sa loque tricolore lui tenait lieu de tout, et, tant qu'il la sentait là, il lui semblait que rien n'était perdu. Malheureusement, comme on ne se battait plus, le colonel gardait le drapeau chez lui, dans un des faubourgs de Metz, et le brave Hornus était à peu près comme une mère qui a son enfant en nourrice. Il y pensait sans cesse. Alors, quand l'ennui le tenait trop fort, il s'en allait à Metz tout d'une course, et rien que de l'avoir vu toujours à la même place, bien tranquille contre le mur, il s'en revenait plein de courage, de patience, rapportant, sous sa tente trempée, des rêves de bataille, de marche en avant, avec les trois couleurs toutes grandes déployées, flottant là-bas, sur les tranchées prussiennes.

Un ordre du jour du maréchal Bazaine fit crouler ces

1. The first part of the document is a list of names and titles, including "The Hon. Mr. Justice" and "The Hon. Mr. Justice".

I have been thinking of you a great deal lately, and wondering how you are getting on. I hope you are well and happy. I am still the same old me, but I am getting on. I am still a great deal of trouble, but I am getting on. I am still a great deal of trouble, but I am getting on.

11/11/2020

1. The first of these is the fact that the system is not a simple one. It is a complex system, and the behavior of the system is not predictable. The system is a complex system, and the behavior of the system is not predictable.

1875

1. The first of these is the fact that the
2. The second is the fact that the
3. The third is the fact that the

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

...

1. The first part of the text discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions, including sales, purchases, and expenses. It emphasizes that proper record-keeping is essential for determining the correct amount of tax liability.

2. The second part of the text describes the various methods used to calculate the tax liability, including the use of tax tables and the application of various deductions and credits. It also discusses the importance of understanding the tax laws and regulations that apply to the taxpayer's situation.

3. The third part of the text discusses the various ways in which a taxpayer can pay their tax liability, including by check, credit card, or direct payment to the IRS. It also discusses the importance of paying taxes on time to avoid penalties and interest.

4. The fourth part of the text discusses the various ways in which a taxpayer can claim a refund, including by filing a tax return and claiming the refund. It also discusses the importance of understanding the various rules and regulations that apply to claiming a refund.

5. The fifth part of the text discusses the various ways in which a taxpayer can avoid or minimize their tax liability, including by using various tax planning strategies. It also discusses the importance of understanding the various rules and regulations that apply to these strategies.

6. The sixth part of the text discusses the various ways in which a taxpayer can appeal a tax assessment, including by filing a protest or a lawsuit. It also discusses the importance of understanding the various rules and regulations that apply to these processes.

7. The seventh part of the text discusses the various ways in which a taxpayer can obtain professional assistance, including by hiring a tax professional or a tax preparer. It also discusses the importance of understanding the various rules and regulations that apply to these services.

8. The eighth part of the text discusses the various ways in which a taxpayer can stay up-to-date on the latest tax laws and regulations, including by reading tax news and consulting with a tax professional. It also discusses the importance of understanding the various rules and regulations that apply to these services.

9. The ninth part of the text discusses the various ways in which a taxpayer can ensure that they are complying with all applicable tax laws and regulations, including by keeping accurate records and filing tax returns on time. It also discusses the importance of understanding the various rules and regulations that apply to these services.

10. The tenth part of the text discusses the various ways in which a taxpayer can ensure that they are maximizing their tax savings, including by using various tax planning strategies. It also discusses the importance of understanding the various rules and regulations that apply to these services.

... ..

... ..

... ..

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

...

1875

[illegible]

[Handwritten musical notation]

[Faint handwritten notes at the bottom of the page]

1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions, both incoming and outgoing, to ensure transparency and accountability. It emphasizes the need for regular audits and the use of standardized accounting practices.

3. 2. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 84

[illegible][illegible]

1. 凡屬本會之職員，其選舉權及罷免權，均須由本會會員行使之。

cet attirail glorieux jeté par terre, souillé de pluie et de boue. Un officier d'administration les prenait un à un, et, à l'appel de son régiment, chaque porte-enseigne s'avavançait pour chercher un reçu. Raides, impassibles, deux officiers prussiens surveillaient le chargement.

Et vous vous en alliez ainsi, ô saintes loques glorieuses, déployant vos déchirures, balayant le pavé tristement comme des oiseaux aux ailes cassées! Vous vous en alliez avec la honte des belles choses souillées, et chacune de vous emportait un peu de la France. Le soleil des longues marches restait entre vos plis passés. Dans les marques des balles vous gardiez le souvenir des morts inconnus, tombés au hasard sous l'étendard visé...

« Hornus, c'est à toi... On t'appelle... va chercher ton reçu... »

Il s'agissait bien de reçu!

Le drapeau était là, devant lui. C'était bien le sien, le plus beau, le plus mutilé de tous... Et en le revoyant il croyait être encore là-haut sur le talus. Il entendait chanter les balles, les gamelles fracassées et la voix du colonel : « Au drapeau, mes enfants!... » Puis ses vingt-deux camarades par terre, et lui vingt-troisième se précipitant à son tour pour relever, soutenir le pauvre drapeau qui chancelait faute de bras. Ah! ce jour-là, il avait juré de le défendre, de le garder jusqu'à la mort. Et maintenant...

De penser à cela, tout le sang de son cœur lui sauta à la tête. Ivre, éperdu, il s'élança sur l'officier prussien, lui arracha son enseigne bien-aimée qu'il saisit à pleines mains; puis il essaya de l'élever encore, bien haut, bien droit, en criant : « Au dra... »; mais sa voix s'arrêta au fond de sa gorge. Il sentit la hampe trem-

bler, glisser entre ses mains. Dans cet air las, cet air de mort qui pèse si lourdement sur les villes rendues, les drapeaux ne pouvaient plus flotter, rien de fier ne pouvait plus vivre... Et le vieil Hornus tomba foudroyé.

LES MÈRES

(Souvenirs du siège.)

Ce matin-là, j'étais allé au mont Valérien voir notre ami le peintre B..., lieutenant aux mobiles de la Seine. Justement le brave garçon se trouvait de garde. Pas moyen de bouger. Il fallut rester à se promener de long en large comme des matelots de quart, devant la poterne du fort, en causant de Paris, de la guerre et de nos chers absents... Tout à coup, mon lieutenant, qui, sous sa tunique de mobile, est toujours resté le féroce rapin d'autrefois, s'interrompt, tombe en arrêt, et, me prenant le bras :

« Ah! le beau Daumier, » me dit-il tout bas, et, du coin de son petit œil gris allumé subitement comme l'œil d'un chien de chasse, il me montrait les deux vénérables silhouettes qui venaient de faire leur apparition sur le plateau du mont Valérien.

Un beau Daumier, en effet. L'homme en longue redingote marron, avec un collet de velours verdâtre qui semblait fait de vieille mousse des bois, maigre, petit, rougeaud, les yeux ronds. Pour l'achever, un cabas en tapisserie à fleurs d'où sortait le goulot d'une

bouteille, et sous l'autre bras une boîte de conserves, l'éternelle boîte en fer-blanc que les Parisiens ne pourront plus voir sans penser à leurs cinq mois de blocus... De la femme, on n'apercevait d'abord qu'un chapeau-cabriolet gigantesque et un vieux châle qui la serrait étroitement du haut en bas comme pour bien dessiner sa misère; puis, entre les ruches fanées de la capote, quelques cheveux grisonnants et pauvres.

En arrivant sur le plateau, l'homme s'arrêta pour prendre haleine et s'essuyer le front. Il ne fait pourtant pas chaud là-haut, dans les brumes de fin novembre; mais ils étaient venus si vite...

La femme ne s'arrêta pas, elle. Marchant droit à la poferne, elle nous regarda une minute en hésitant, comme si elle voulait nous parler, mais intimidée sans doute par les galons de l'officier, elle aima mieux s'adresser à la sentinelle, et je l'entendis qui demandait timidement à voir son fils, un mobile de Paris, de la sixième du troisième.

« Restez là, dit l'homme de garde, je vais le faire appeler. »

Toute joyeuse, avec un soupir de soulagement, elle retourna vers son mari; et tous deux allèrent s'asseoir à l'écart sur le bord d'un talus.

Ils attendirent là bien longtemps. Ce mont Valérien est si grand, si compliqué de cours, de glacis, de bastions, de casernes, de casemates! Allez donc chercher un mobile de la sixième dans cette ville inextricable, suspendue entre terre et ciel, et flottant en spirale au milieu des nuages, comme l'île de Laputa. Sans compter qu'à cette heure-là, le fort est plein de tambours, de trompettes, de soldats qui courent, de bidons qui sonnent. C'est la garde qu'on relève, les corvées, la distri-

bution, un espion tout sanglant que des francs-tireurs ramènent à coups de crosse, des paysans de Nanterre qui viennent se plaindre au général, une estafette arrivant au galop, l'homme transi, la bête ruisselante, des cacolets revenant des avant-postes avec les blessés qui se balancent aux flancs des mules et geignent doucement comme des agneaux malades, des matelots halant une pièce neuve au son du fifre et des « hissa ho ! », le troupeau du fort qu'un berger en pantalon rouge pousse devant lui, la gaule à la main, le chassepot en bandoulière; tout cela va, vient, s'entrecroise dans les cours, s'engouffre sous la poterne comme sous la porte basse d'un caravansérail d'Orient.

« Pourvu qu'ils n'oublient pas mon garçon ! » disaient pendant ce temps les yeux de la pauvre mère; et, toutes les cinq minutes, elle se levait, s'approchait de l'entrée discrètement, jetait un regard furtif dans l'avant-cour, en se garant contre la muraille; mais elle n'osait plus rien demander de peur de rendre son enfant ridicule. L'homme, encore plus timide qu'elle, ne bougeait pas de son coin; et, chaque fois qu'elle venait s'asseoir le cœur gros, l'air découragé, on voyait qu'il la grondait de son impatience et qu'il lui donnait force explications sur les nécessités du service.

J'ai toujours été très curieux de ces petites scènes silencieuses et intimes qu'on devine encore plus qu'on ne les voit, de ces pantomimes de la rue qui vous coudoient quand vous marchez et d'un geste vous révèlent toute une existence; mais ici ce qui me captivait surtout, c'était la gaucherie, la naïveté de mes personnages, et j'éprouvais une véritable émotion à suivre, à travers leur mimique, toutes les péripéties d'un drame familial...

Et, lesté comme un perdreau, elle trotte, elle se dépêche. L'homme a peine à lui tenir pied.

« Comme tu vas vite ! »

Mais elle ne l'écoute pas. Là-haut, dans les vapeurs de l'horizon, le mont Valérien lui fait signe :

« Arrivez vite... il est ici. »

Et maintenant qu'ils sont arrivés, c'est une nouvelle angoisse.

Si on ne le trouvait pas ! S'il allait ne pas venir !...

Soudain je la vis tressaillir, frapper sur le bras du vieux et se redresser d'un bond... De loin, sous la voûte de la poterne, elle avait reconnu son pas.

C'était lui !

Quand il parut, la façade du fort en fut tout illuminée.

Un grand beau garçon, ma foi ! bien planté, sac au dos, fusil au poing... Il les aborda, le visage ouvert, d'une voix mâle et joyeuse :

« Bonjour, maman. »

Et, tout de suite, sac, couverture, chassepot, tout disparut dans le grand chapeau-cabriolet. Ensuite le père eut son tour, mais ce ne fut pas long. Le cabriolet voulait tout pour lui. Il était insatiable.

« Comment vas-tu?... Es-tu bien couvert?... Où en es-tu de ton linge?... »

Et, sous les ruches de la capote, je sentais les longs regards d'amour dont elle l'enveloppait des pieds à la tête, dans une pluie de baisers, de larmes, de petits rires ; un arriéré de trois mois de tendresse maternelle qu'elle lui payait tout en une fois. Le père était très ému, lui aussi, mais il ne voulait pas en avoir l'air. Il comprenait que nous le regardions et clignait de l'œil de notre côté comme pour nous dire :

« Excusez-la... c'est une femme. »

Je voyais la mère se disant un beau matin :

« Il m'ennuie, ce M. Trochu avec ses consignes. Il y a trois mois que je n'ai pas vu mon enfant... Je veux aller l'embrasser. »

Le père, timide, emprunté dans la vie, effaré à l'idée des démarches à faire pour se procurer un permis, a d'abord essayé de la raisonner :

« Mais tu n'y penses pas. Ce mont Valérien est au diable... Comment feras-tu pour y aller, sans voiture? D'ailleurs, c'est une citadelle! les femmes ne peuvent pas entrer.

— Moi, j'entrerai, » dit la mère.

Et comme il fait tout ce qu'elle veut, l'homme s'est mis en route, il est allé au secteur, à la mairie, à l'état-major, chez le commissaire, suant de peur, gelant de froid, se cognant partout, se trompant de porte, faisant deux heures de queue à un bureau, et puis ce n'était pas celui-là. Enfin, le soir, il est revenu avec un permis du gouverneur dans sa poche... Le lendemain, on s'est levé de bonne heure, au froid, à la lampe. Le père casse une croûte pour se réchauffer, mais la mère n'a pas faim. Elle aime mieux déjeuner là-bas avec son fils. Et, pour régaler un peu le pauvre mobile, vite, vite on empile dans le cabas le ban et l'arrière-ban des provisions de siège, chocolat, confitures, vin cacheté, tout, jusqu'à la boîte, une boîte de huit francs qu'on gardait précieusement pour les jours de grande disette. Là-dessus les voilà partis. Comme ils arrivaient aux remparts, on venait d'ouvrir les portes. Il a fallu montrer le permis, c'est la mère qui avait peur... Mais non, il paraît qu'on était en règle.

« Laissez passer! » dit l'adjudant de service.

Alors seulement elle respira :

« Il a été bien poli, cet officier. »

Si je l'excusais!

Une sonnerie de clairon vint souffler subitement sur cette belle joie.

« On rappelle... dit l'enfant. Il faut que je m'en aille.

— Comment! tu ne déjeunes pas avec nous?

— Mais non! Je ne peux pas... Je suis de garde pour vingt-quatre heures tout en haut du fort.

— Oh! » fit la pauvre femme.

Et elle ne put en dire davantage.

Ils restèrent un moment à se regarder tous les trois, d'un air consterné. Puis le père, prenant la parole :

« Au moins, emporte la boîte, » dit-il d'une voix déchirante, avec une expression à la fois touchante et comique de gourmandise sacrifiée. Mais voilà que dans le trouble et l'émotion des adieux, on ne la trouvait plus cette maudite boîte; et c'était pitié de voir ces mains fébriles et tremblantes qui cherchaient, qui s'agitaient; d'entendre ces voix entrecoupées de larmes qui demandaient : « la boîte! où est la boîte! » sans honte de mêler un petit détail de ménage à cette grande douleur... La boîte retrouvée, il y eut une dernière et longue étreinte, et l'enfant rentra dans le fort en courant.

Songez qu'ils étaient venus de bien loin pour ce déjeuner, qu'ils s'en faisaient une grande fête, que la mère n'en avait pas dormi de la nuit, et dites-moi si vous savez rien de plus navrant que cette partie manquée, ce coin de paradis entrevu et refermé tout de suite si brutalement.

Ils attendirent encore quelque temps, immobiles à la même place, les yeux toujours cloués sur cette poterne où leur enfant venait de disparaître. Enfin l'homme

se secoua, fit un demi-tour, toussa deux ou trois coups d'un air très brave, et sa voix une fois bien assurée :

« Allons ! la mère, en route ! » dit-il tout haut et fort gaillardement.

Là-dessus, il nous fit un grand salut et prit le bras de sa femme... Je les suivis de l'œil jusqu'au tournant de la route. Le père avait l'air furieux. La mère, elle, paraissait plus calme ; tout de même elle l'avait vu.

LES PAYSANS A PARIS PENDANT LE SIÈGE

A Champrosay, ces gens-là étaient très heureux. J'avais leur basse-cour juste sous mes fenêtres, et, pendant six mois de l'année, leur existence se trouvait un peu mêlée à la mienne. Bien avant le jour, j'entendais l'homme entrer dans l'écurie, attelèr sa charrette et partir pour Corbeil, où il allait vendre ses légumes; puis la femme se levait, habillait les enfants, appelait les poules, trayait la vache, et, toute la matinée, c'était une dégringolade de gros et petits sabots dans l'escalier de bois... L'après-midi, tout se taisait. Le père était aux champs, les enfants à l'école, la mère occupée silencieusement dans la cour à étendre du linge ou à coudre devant sa porte en surveillant le tout petit... De temps en temps quelqu'un passait dans le chemin, et l'on causait en tirant l'aiguille...

Une fois, c'était vers la fin du mois d'août, toujours le mois d'août, j'entendis la femme qui disait à une voisine : « Allons donc, les Prussiens!... Est-ce qu'ils sont en France, seulement?

— Ils sont à Châlons, mère Jean!... » lui criai-je par

ma fenêtre. Cela la fit presque rire. Dans ce petit coin de Seine-et-Oise les paysans ne croyaient pas à l'invasion.

Tous les jours, cependant, on voyait passer des voitures chargées de bagages. Les maisons des bourgeois se fermaient, et, dans ce beau mois où les journées sont si longues, les jardins achevaient de fleurir, déserts et mornes derrière leurs grilles closes... Peu à peu mes voisins commencèrent à s'alarmer. Chaque nouveau départ dans le pays les rendait tristes. Ils se sentaient abandonnés... Puis un matin, roulement de tambour aux quatre coins du village ! Ordre de la mairie. Il fallait aller à Paris, vendre la vache, les fourrages, ne rien laisser pour les Prussiens... L'homme partit pour Paris, et ce fut un triste voyage. Sur le pavé de la grande route, de lourdes voitures de déménagement se suivaient à la file, pêle-mêle avec des troupeaux de porcs et de moutons qui s'effrayaient entre les roues, des bœufs entravés qui mugissaient sur des charrettes ; sur le bord, au long des fossés, de pauvres gens s'en allaient à pied derrière de petites voitures à bras pleines de meubles de l'ancien temps, des bergères fanées, des tables Empire, des miroirs garnis de perse.

Aux portes de Paris, on s'étouffait. Il fallut attendre deux heures... Pendant ce temps, le pauvre homme, pressé contre sa vache, regardait avec effarement les embrasures des canons, les fossés remplis d'eau, les fortifications qui montaient à vue d'œil et les longs peupliers d'Italie abattus et flétris sur le bord de la route... Le soir il s'en revint consterné et raconta à sa femme tout ce qu'il avait vu. La femme eut peur, voulut s'en aller dès le lendemain. Mais d'un lendemain à l'autre, le départ se trouvait toujours retardé... C'était une récolte à faire, une pièce de terre qu'on voulait en-

core labourer... Qui sait si l'on n'aurait pas le temps de rentrer le vin?... Et puis, au fond du cœur, une vague espérance que peut-être les Prussiens ne passeraient pas par leur endroit.

Une nuit ils sont réveillés par une détonation formidable. Le pont de Corbeil venait de sauter. Dans le pays des hommes allaient, frappant de porte en porte :

« Les uhlands! les uhlands! sauvez-vous! »

Vite, vite, on s'est levé, on a attelé la charrette, habillé les enfants à moitié endormis, et l'on s'est sauvé par la traverse avec quelques voisins. Comme ils achevaient de monter la côte, le clocher a sonné trois heures. Ils se sont retournés une dernière fois. L'abreuvoir, la place de l'Eglise, leurs chemins habituels, celui qui descend vers la Seine, celui qui file entre les vignes, tout leur semblait déjà étranger, et, dans le brouillard blanc du matin, le petit village abandonné serrait ses maisons l'une contre l'autre, comme frissonnant d'une attente terrible. Ils sont à Paris maintenant. Deux chambres au quatrième dans une rue triste... L'homme, lui, n'est pas trop malheureux; on lui a trouvé de l'ouvrage; puis il est de la garde nationale, il a le rempart, l'exercice, et s'étourdit le plus qu'il peut pour oublier son grenier vide et ses prés sans semence. La femme, plus sauvage, se désole, s'ennuie, ne sait que devenir. Elle a mis ses deux aînées à l'école, et, dans l'externat sombre, sans jardin, les deux fillettes étouffent en se rappelant leur joli couvent de campagne bourdonnant et gai comme une ruche, et la demi-lieue à travers bois qu'il fallait faire tous les matins pour aller le chercher. La mère souffre de les voir tristes; mais c'est le petit surtout qui l'inquiète.

Là-bas il allait, venait, la suivant partout, dans la cour, dans la maison, sautant la marche du seuil au-

tant de fois qu'elle-même, trempant ses petites mains rougies dans le baquet à lessive, s'asseyant près de la porte quand elle tricotait pour se reposer. Ici quatre étages à monter, l'escalier noir où les pieds bronchent, les maigres feux dans les cheminées étroites, les fenêtres hautes, l'horizon de fumée grise et d'ardoises mouillées... Il y a bien une cour où il pourrait jouer; mais la concierge ne le veut pas. Encore une invention de la ville, ces concierges! Là-bas, au village, on est maître chez soi, et chacun a son petit coin qui se garde de lui-même. A Paris, dans les maisons pauvres, c'est la concierge qui est la vraie propriétaire. Le petit n'ose pas descendre seul, tant il a peur de cette méchante femme qui leur a fait vendre leur chèvre, sous prétexte qu'elle traînait des brins de paille et des épluchures entre les pavés de la cour.

Pour distraire l'enfant qui s'ennuie, la pauvre mère ne sait plus qu'inventer; sitôt le repas fini, elle le couvre comme s'ils allaient aux champs et le promène par la main dans les rues, le long des boulevards. Saisi, heurté, perdu, l'enfant regarde à peine autour de lui. Il n'y a que les chevaux qui l'intéressent; c'est la seule chose qu'il reconnaisse et qui le fasse rire. La mère non plus ne prend plaisir à rien. Elle s'en va lentement, songeant à son bien, à sa maison, et, quand on les voit passer tous les deux, elle avec son air honnête, sa mise propre, ses cheveux lisses, le petit avec sa figure ronde et ses grosses galoches, on devine bien qu'ils sont dépaysés et qu'ils regrettent de tout leur cœur l'air vif et la solitude des routes de village.

LES ÉMOTIONS D'UN PERDREAU ROUGE

Vous savez que les perdreaux vont par bandes et nichent ensemble au creux des sillons pour s'enlever à la moindre alerte, éparpillés dans la volée comme une poignée de grains qu'on sème. Notre compagnie à nous est gaie et nombreuse, établie en plaine sur la lisière d'un grand bois, ayant du butin et de beaux abris de deux côtés. Aussi, depuis que je sais courir, bien emplumé, bien nourri, je me trouvais très heureux de vivre. Pourtant quelque chose m'inquiétait un peu, c'était cette fameuse ouverture de la chasse dont nos mères commençaient à parler tout bas entre elles. Un ancien de notre compagnie me disait toujours à ce propos :

« N'aie pas peur, Rouget, — on m'appelle Rouget, à cause de mon bec et de mes pattes couleur de sorbe, — n'aie pas peur, Rouget. Je te prendrai avec moi le jour de l'ouverture et je suis sûr qu'il ne t'arrivera rien. »

C'est un vieux coq très malin et encore alerte, quoiqu'il ait le *fer à cheval* déjà marqué sur la poitrine et

quelques plumes blanches par-ci par-là. Tout jeune il a reçu un grain de plomb dans l'aile, et comme cela l'a rendu un peu lourd, il y regarde à deux fois avant de s'envoler, prend son temps et se tire d'affaire. Souvent il m'emmenait avec lui jusqu'à l'entrée du bois. Il y a là une singulière petite maison, nichée dans les châtaigniers, muette comme un terrier vide et toujours fermée.

« Regarde bien cette maison, petit, me disait le vieux; quand tu verras de la fumée monter du toit, le seuil et les volets ouverts, ça ira mal pour nous. »

Et moi je me fiais à lui, sachant bien qu'il n'en était pas à sa première ouverture.

En effet, l'autre matin, au petit jour, j'entends qu'on rappelait tout bas dans le sillon :

« Rouget, Rouget! »

C'était mon vieux coq. Il avait des yeux extraordinaires.

« Viens vite, me dit-il, et fais comme moi. »

Je le suivis à moitié endormi, en me coulant entre les mottes de terre, sans voler, sans presque sauter, comme une souris. Nous allions du côté du bois; et je vis en passant qu'il y avait de la fumée à la cheminée de la petite maison, du jour aux fenêtres, et devant la porte grande ouverte des chasseurs tout équipés, entourés de chiens, qui sautaient. Comme nous passions, un des chasseurs cria :

« Faisons la plaine ce matin, nous ferons le bois après déjeuner. »

Alors je compris pourquoi mon vieux compagnon nous emmenait d'abord sous la futaie. Tout de même le cœur me battait en pensant à nos pauvres amis.

Tout à coup, avant d'atteindre la lisière, les chiens se mirent à galoper de notre côté...

« Rase-toi, rase-toi ! » me dit le vieux en se baissant.

En même temps, à dix pas de nous, une caille effarée ouvrit ses ailes et son bec tout grands, s'envola avec un cri de peur. J'entendis un bruit formidable, et nous fûmes entourés par une poussière d'une odeur étrange, toute blanche et toute chaude, bien que le soleil fût à peine levé. J'avais si peur que je ne pouvais plus courir. Heureusement nous entrions dans le bois. Mon camarade se blottit derrière un petit chêne, je vins me mettre près de lui, et nous restâmes là cachés, à regarder entre les feuilles.

Dans les champs, c'était une terrible fusillade. A chaque coup je fermais les yeux tout étourdi; puis, quand je me décidais à les ouvrir, je voyais la plaine grande et nue, les chiens courant, furetant dans les brins d'herbe, dans les javelles, tournant sur eux-mêmes comme des fous. Derrière eux les chasseurs juraient, appelaient; les fusils brillaient au soleil. Un moment, dans un petit nuage de fumée, je crus voir, — quoiqu'il n'y eût aucun arbre alentour, — voler comme des feuilles éparpillées. Mais mon vieux coq me dit que c'étaient des plumes; et, en effet, à cent pas devant nous, un superbe perdreau gris tombait dans le sillon en renversant sa tête sanglante.

Quand le soleil fut très chaud, très haut, la fusillade s'arrêta subitement. Les chasseurs revenaient vers la petite maison où l'on entendait pétiller un grand feu de sarments. Ils causaient entre eux le fusil sur l'épaule, discutaient les coups, pendant que leurs chiens venaient derrière, harassés, la langue pendante...

« Ils vont déjeuner, me dit mon compagnon; faisons comme eux. »

Et nous entrâmes dans un champ de sarrasin qui est

tout près du bois, un grand champ blanc et noir, en fleur et en graine, sentant l'amande. De gros faisans, au plumage mordoré, picotaient là, eux aussi, en baissant leur crête rouge, de peur d'être vus. Ah ! ils étaient moins fiers que d'habitude. Tout en mangeant, ils nous demandèrent des nouvelles, et si l'un des leurs était tombé. Pendant ce temps, le déjeuner des chasseurs, d'abord silencieux, devenait de plus en plus bruyant ; nous entendions choquer les verres et partir les bouchons des bouteilles. Le vieux trouva qu'il était temps de rejoindre notre abri.

A cette heure, on aurait dit que le bois dormait. La petite mare où les chevreuils vont boire n'était troublée par aucun coup de langue. Pas un museau de lapin dans les serpolets de la garenne. On sentait seulement un frémissement mystérieux, comme si chaque feuille, chaque brin d'herbe abritait une vie menacée. Ces gibiers de forêts ont tant de cachettes, les terriers, les fourrés, les fagots, les broussailles, et puis des fossés, ces petits fossés de bois qui gardent l'eau si longtemps après qu'il a plu. J'avoue que j'aurais aimé être au fond d'un de ces trous-là ; mais mon compagnon préférait rester à découvert, avoir du large, voir de loin et sentir l'air ouvert devant lui. Bien nous en prit, car les chasseurs arrivaient sous le bois.

Oh ! ce premier coup de feu en forêt, ce coup de feu qui trouait les feuilles comme une grêle d'avril et marquait les écorces, jamais je ne l'oublierai. Un lapin détalait au travers du chemin en arrachant des touffes d'herbe avec ses griffes tendues. Un écureuil dégringola d'un châtaignier en faisant tomber les châtaignes encore vertes. Il y eut deux ou trois vols lourds de gros faisans et un tumulte dans les branches basses, les feuilles sèches, au vent de ce coup de fusil qui agita,

réveilla, effraya tout ce qui vivait dans le bois. Des mulots se coulaient au fond de leurs trous. Un cerf-volant, sorti du creux de l'arbre contre lequel nous étions blottis, roulait ses gros yeux bêtes, fixes de terreur. Et puis des demoiselles bleues, des bourdons, des papillons, pauvres bestioles s'effarant de tous côtés... Jusqu'à un petit criquet aux ailes éclatantes qui vint se poser tout près de mon bec; mais j'étais trop effrayé moi-même pour profiter de sa peur.

Le vieux, lui, était toujours aussi calme. Très attentif aux aboiements et aux coups de feu, quand ils se rapprochaient il me faisait signe, et nous allions un peu plus loin, hors de la portée des chiens et bien cachés par le feuillage. Une fois pourtant je crus que nous étions perdus. L'allée que nous devions traverser était gardée de chaque bout par un chasseur embusqué. D'un côté, un grand gaillard à favoris noirs qui faisait sonner toute une ferraille à chacun de ses mouvements, couteau de chasse, cartouchière, boîte à poudre, sans compter de hautes guêtres bouclées jusqu'aux genoux et qui le grandissaient encore; à l'autre bout, un petit vieux, appuyé contre un arbre, fumait tranquillement sa pipe, en clignant des yeux comme s'il voulait dormir. Celui-là ne me faisait pas peur; mais c'était ce grand là-bas...

« Tu n'y entends rien, Rouget », me dit mon camarade en riant.

Et, sans crainte, les ailes toutes grandes, il s'envola presque dans les jambes du terrible chasseur à favoris.

Et le fait est que le pauvre homme était si empêtré dans tout son attirail de chasse, si occupé à s'admirer de haut en bas, que, lorsqu'il épaula son fusil, nous étions déjà hors de portée. Ah! si les chasseurs savaient, quand ils se croient seuls à un coin de bois, combien de

petits yeux fixes les guettent des buissons, combien de petits becs pointus se retiennent de rire à leur maladresse!...

Nous allions, nous allions toujours. N'ayant rien de mieux à faire qu'à suivre mon vieux compagnon, mes ailes battaient au vent des siennes pour se replier immobiles aussitôt qu'il se posait. J'ai encore dans les yeux tous les endroits où nous avons passé : la garenne rase de bruyères, pleine de terriers au pied des arbres jaunes, avec ce grand rideau de chênes où il me semblait voir la mort cachée partout, la petite allée verte où ma mère Perdrix avait promené tant de fois sa nichée au soleil de mai, où nous sautions tout en piquant les fourmis rouges qui nous grimpaient aux pattes, où nous rencontrions des petits faisans farauds, lourds comme des poulets, et qui ne voulaient pas jouer avec nous.

Je la vis comme dans un rêve, ma petite allée, au moment où une biche la traversait, haute sur ses pattes menues, les yeux grands ouverts et prête à bondir. Puis la mare où l'on vient en partie par quinze ou trente, tous du même vol, levés de la plaine en une minute, pour boire à l'eau de la source et s'éclabousser de gouttelettes qui roulent sur le lustre des plumes... Il y avait au milieu de cette mare un bouquet d'aulnettes très fourré; c'est dans cet îlot que nous nous réfugiâmes. Il aurait fallu que les chiens eussent un fameux nez pour venir nous chercher là. Nous y étions depuis un moment lorsqu'un chevreuil arriva, se traînant sur trois pattes et laissant une trace rouge sur les mous-ses derrière lui. C'était si triste à voir que je cachai ma tête sous les feuilles, mais j'entendais le blessé boire dans la mare en soufflant, brûlé de fièvre...

Le jour tombait. Les coups de fusil s'éloignaient.

devenaient plus rares. Puis tout s'éteignit... C'était fini. Alors nous revînmes tout doucement vers la plaine, pour avoir des nouvelles de notre compagnie. En passant devant la petite maison du bois, je vis quelque chose d'épouvantable.

Au rebord d'un fossé, les lièvres au poil roux, les petits lapins gris à queue blanche gisaient à côté les uns des autres. C'étaient des petites pattes jointes par la mort, qui avaient l'air de demander grâce, des yeux voilés qui semblaient pleurer; puis des perdrix rouges, des perdreaux gris, qui avaient le *fer à cheval* comme mon camarade, et des jeunes de cette année qui avaient encore comme moi du duvet sous leurs plumes. Savez-vous rien de plus triste qu'un oiseau mort? C'est si vivant des ailes! De les voir repliées et froides, ça fait frémir... Un grand chevreuil, superbe et calme, paraissait endormi, sa petite langue rose dépassant la bouche comme pour lécher encore.

Et les chasseurs étaient là, penchés sur cette tuerie, comptant et tirant vers leurs carniers les pattes sanglantes, les ailes déchirées, sans respect pour toutes ces blessures fraîches. Les chiens, attachés pour la route, fronçaient encore leurs babines, en arrêt, comme s'ils s'apprêtaient à s'élancer de nouveau dans les taillis.

Oh! pendant que le grand soleil se couchait là-bas, et qu'ils s'en allaient tous, harassés, allongeant leurs ombres sur les mottes de terre et les sentiers humides de la rosée du soir, comme je les maudissais, comme je les détestais, hommes et bêtes, toute la bande!... Ni mon compagnon ni moi n'avions le courage de jeter comme à l'ordinaire une petite note d'adieu à ce jour qui finissait.

Sur notre route nous rencontrions de malheureuses petites bêtes, abattues par un plomb de hasard, et res-

tant là abandonnées aux fourmis, des mulots, le museau plein de poussière, des pies, des hirondelles foudroyées dans leur vol, couchées sur le dos et tendant leurs petites pattes raides vers la nuit qui descendait vite comme elle fait en automne, claire, froide et mouillée. Mais le plus navrant de tout, c'était d'entendre, à la lisière du bois, au bord du pré, et là-bas dans l'oseraie de la rivière, des appels anxieux, tristes, disséminés, auxquels rien ne répondait.

LES PETITS PATÉS

Ce matin-là, qui était un dimanche, le pâtissier Surreau, de la rue de Turenne, appela son mitron et lui dit :

« Voilà les petits pâtés de M. Bonnicar... va les porter et reviens vite... Il paraît que les Versaillais sont entrés dans Paris. »

Le petit, qui n'entendait rien à la politique, mit les pâtés tout chauds dans sa tourtière, la tourtière dans une serviette blanche et, le tout d'aplomb sur sa barrette, partit au galop pour l'île Saint-Louis, où logeait M. Bonnicar. La matinée était magnifique, un de ces grands soleils de mai qui emplissent les fruiteries de bottes de lilas et de cerises en bouquets. Malgré la fusillade lointaine et les appels des clairons au coin des rues, tout ce vieux quartier du Marais gardait sa physionomie paisible. Il y avait du dimanche dans l'air, des rondes d'enfants au fond des cours, des grandes filles jouant au volant devant les portes, et cette petite silhouette blanche, qui trottait au milieu de la chaussée déserte dans un bon parfum de pâte chaude, ache-

vait de donner à ce matin de bataille quelque chose de naïf et d'endimanché. Toute l'animation du quartier semblait s'être répandue dans la rue de Rivoli. On traînait des canons, on travaillait aux barricades; des groupes à chaque pas, des gardes nationaux qui s'affairaient.

Mais le petit pâtissier ne perdit pas la tête. Ces enfants-là sont si habitués à marcher parmi les foules et le brouhaha de la rue! C'est aux jours de fête et de train, dans l'encombrement des premiers de l'an, des dimanches gras, qu'ils ont le plus à courir; aussi les révolutions ne les étonnent guère.

Il y avait plaisir vraiment à voir la petite barrette blanche se faufiler au milieu des képis et des baïonnettes, évitant les chocs, balancée gentiment, tantôt très vite, tantôt avec une lenteur forcée où l'on sentait encore la grande envie de courir. Qu'est-ce que cela lui faisait, à lui, la bataille! L'essentiel était d'arriver chez les Bonnicar pour le coup de midi et d'emporter bien vite le petit pourboire qui l'attendait sur la tablette de l'antichambre.

Tout à coup il se fit dans la foule une poussée terrible; et des pupilles de la République défilèrent au pas de course, en chantant. C'étaient des gamins de douze à quinze ans, affublés de chassepots, de ceintures rouges, de grandes bottes, fiers d'être déguisés en soldats. Cette fois, au milieu de la bousculade, le petit pâtissier eut beaucoup de peine à garder son équilibre; mais sa tourtière et lui avaient fait tant de glissades sur la glace, tant de parties de marelle en plein trottoir, que les petits pâtés en furent quittes pour la peur. Malheureusement, cet entrain, ces chants, ces ceintures rouges, l'admiration, la curiosité donnèrent au mitron l'envie de faire un bout de route en si belle compagnie;

et dépassant, sans s'en apercevoir, l'Hôtel de Ville et les ponts de l'île Saint-Louis, il se trouva emporté je ne sais où, dans la poussière et le vent de cette course folle.

Depuis au moins vingt-cinq ans, c'était l'usage, chez les Bonnicar, de manger des petits pâtés le dimanche. A midi très précis, quand toute la famille — petits et grands — était réunie dans le salon, un coup de sonnette vif et gai faisait dire à tout le monde :

« Ah!... voilà le pâtissier. »

Alors avec un grand remuement de chaises, un froufrou d'endimanchement, une expansion d'enfants rieurs devant la table mise, tous s'installaient autour des petits pâtés symétriquement empilés sur le réchaud d'argent.

Ce jour-là la sonnette resta muette. Scandalisé, M. Bonnicar regardait sa pendule, une vieille pendule surmontée d'un héron empaillé, et qui n'avait jamais de la vie avancé ni retardé. Les enfants bâillaient aux vitres, guettant le coin de rue où le mitron tournait d'ordinaire. Les conversations languissaient; et la faim, que midi creuse de ses douze coups répétés, faisait paraître la salle à manger bien grande et bien triste, malgré l'antique argenterie luisante sur la nappe damassée et les serviettes pliées tout autour en petits cornets raides et blancs.

Plusieurs fois déjà la vieille bonne était venue parler à l'oreille de son maître... rôti brûlé... petits pois trop cuits... Mais M. Bonnicar s'entêtait à ne pas se mettre à table sans les petits pâtés; et, furieux contre Sureau, il résolut d'aller voir lui-même ce que signifiait un retard aussi inouï. Comme il sortait, en brandissant sa canne, très en colère, des voisins l'avertirent.

« Prenez garde, monsieur Bonnicar... on dit que les Versaillais sont entrés dans Paris. »

Il ne voulut rien entendre, pas même la fusillade qui s'en venait de Neuilly à fleur d'eau, pas même le canon d'alarme de l'Hôtel de Ville secouant toutes les vitres du quartier.

« Oh ! ce Sureau... ce Sureau !... »

Et dans l'animation de la course, il parlait seul, se voyait déjà là-bas au milieu de la boutique, frappant les dalles avec sa canne, faisant trembler les glaces de la vitrine et les assiettes de babas. La barricade du pont Louis-Philippe coupa sa colère en deux. Il y avait là quelques fédérés à mine féroce, vautrés au soleil sur le sol délavé.

« Où allez-vous, citoyen ? »

Le citoyen s'expliqua ; mais l'histoire des petits pâtés parut suspecte.

Quatre hommes de bonne volonté, qui n'étaient pas fâchés de quitter la barricade, poussèrent devant eux le pauvre homme exaspéré.

Je ne sais pas comment ils firent leur compte, mais une demi-heure après, ils étaient tous raflés par la ligne et s'en allaient rejoindre une longue colonne de prisonniers prête à se mettre en marche pour Versailles. M. Bonnicar protestait de plus en plus, levait sa canne, racontait son histoire pour la centième fois. Par malheur cette invention de petits pâtés paraissait si absurde, au milieu de ce grand bouleversement, que les officiers ne faisaient qu'en rire.

« C'est bon, c'est bon, mon vieux... Vous vous expliquerez à Versailles. »

Et par les Champs-Élysées, encore tout blancs de la fumée des coups de feu, la colonne s'ébranla entre deux files de chasseurs.

Les prisonniers marchaient cinq par cinq, en rangs pressés et compacts. Pour empêcher le convoi de s'éparpiller, on les obligeait à se donner le bras; et le long troupeau humain faisait en piétinant dans la poussière de la route comme le bruit d'une grande pluie d'orage.

Le malheureux Bonnicar croyait rêver. Suant, soufflant, ahuri de peur et de fatigue, il se traînait à la queue de la colonne entre deux vieilles sorcières qui sentaient le pétrole et l'eau-de-vie; et d'entendre ces mots de : « Pâtissier, petits pâtés » qui revenaient toujours dans ses imprécations, on pensait autour de lui qu'il était devenu fou.

Le fait est que le pauvre homme n'avait plus sa tête. Aux montées, aux descentes, quand les rangs du convoi se desserraient un peu, est-ce qu'il ne se figurait pas voir, là-bas, dans la poussière qui remplissait les vides, la veste blanche et la barrette du petit garçon de chez Sureau?

Et cela dix fois dans la route! Ce petit éclair blanc passait devant ses yeux comme pour le narguer, puis disparaissait au milieu de cette houle d'uniformes, de blouses, de haillons.

Enfin, au jour tombant, on arriva dans Versailles.

Là seulement le pauvre troupeau put se disperser, s'allonger sur le sol, reprendre haleine. Assis au bord d'un perron, la tête dans ses mains, aux trois quarts mort de faim, de honte, de fatigue, M. Bonnicar revoyait en esprit cette malheureuse journée, son départ de là-bas, ses convives inquiets, ce couvert mis jusqu'au soir et qui devait l'attendre encore, puis l'humiliation, les injures, les coups de crosse, tout cela pour un pâtissier inexact.

« Monsieur Bonnicar, voilà vos petits pâtés!... » dit tout à coup une voix près de lui; et le bonhomme en

levant la tête fut bien étonné de voir le petit garçon de chez Sureau, qui s'était fait pincer avec les pupilles de la République, découvrir et lui présenter la tourtière cachée sous son tablier blanc. C'est ainsi que, malgré l'émeute et l'emprisonnement, ce dimanche-là comme les autres, M. Bonnicar mangea des petits pâtés.

LE TAMBOURINAIRE

Vainqueur au concours d'Aps, le fameux Valmajour, premier tambourinaire de Provence, venait saluer de ses plus jolis airs le président du conseil des ministres, qui se trouvait dans sa ville natale. Vraiment, il avait belle mine ce Valmajour, planté au milieu du cirque, sa veste de cadis jaune sur l'épaule, autour des reins sa taillole d'un rouge vif tranchant sur l'empois blanc du linge. Il tenait son long et léger tambourin pendu au bras gauche par une courroie, et de la main du même bras portait à ses lèvres un petit fifre, pendant que de sa main droite il tambourinait, l'air crâne, la jambe en avant. Tout petit, ce fifre remplissait l'espace comme un branle de cigales, bien fait pour cette atmosphère limpide, cristalline, où tout vibre, tandis que le tambourin, de sa voix profonde, soutenait le chant et ses fioritures.

Au son de cette musique aigrette et sauvage, mieux qu'à tout ce qu'on lui montrait depuis qu'il était là, le ministre voyait se lever devant lui son enfance de gamin provençal courant les fêtes de campagne, dansant

sous les platanes feuillus des places villageoises, dans la poudre blanche des grands chemins, sur la lavande des côtes brûlées. Une émotion délicieuse lui piquait les yeux; car malgré ses quarante ans passés, la vie politique si desséchante, il gardait encore, par un bénéfice de nature, beaucoup d'imagination.

Et puis ce Valmajour n'était pas un tambourinaire comme les autres, un de ces vulgaires ménétriers qui ramassent des bouts de quadrilles, des refrains de cafés chantants dans les fêtes de pays, encanaillant leur instrument en voulant l'accorder au goût moderne. Fils et petit-fils de tambourinaires, il ne jouait jamais que des airs nationaux, des airs chevrotés par les grand-mères aux veillées; et il en savait, il ne se lassait pas. Après les noëls de Saboly rythmés en menuets, en rigodons, il entonnait la *Marche des rois*, sur laquelle Turenne au grand siècle a conquis et brûlé le Palatinat. Le long des gradins où des fredons couraient tout à l'heure en vols d'abeilles, la foule électrisée marquait la mesure avec les bras, avec la tête, suivait ce rythme superbe qui passait comme un coup de mistral dans le grand silence des arènes, traversé seulement par le sifflement éperdu des hirondelles tournoyant en tous sens, là-haut, dans l'azur verdissant, inquiètes et ravies comme si elles cherchaient à travers l'espace quel invisible oiseau décochait ces notes suraiguës.

Quand Valmajour eut fini, des acclamations folles éclatèrent. Les chapeaux, les mouchoirs étaient en l'air. Le ministre appela le musicien sur l'estrade et lui sauta au cou : « Tu m'as fait pleurer, mon brave ! » Et il montrait ses yeux, de grands yeux bruns dorés, tout embus de larmes. Très fier de se voir au milieu des broderies et des épées de nacre officielles, l'autre

acceptait ces félicitations, ces accolades sans trop d'embarras. C'était un beau garçon, la tête régulière, le front haut, barbiche et moustache d'un noir brillant sur le teint basané, un de ces fiers paysans de la vallée du Rhône qui n'ont rien de l'humilité finaude des villageois du centre. Le ministre regarda le tambourin, sa baguette à bout d'ivoire, s'étonna de la légèreté de l'instrument depuis deux cents ans dans la famille, et dont la caisse de noyer, agrémentée de légères sculptures, polie, amincie, sonore, semblait comme assouplie sous la patine du temps. Il admira surtout le galoubet, la naïve flûte rustique à trois trous des anciens tambourinaires, à laquelle Valmajour était revenu par respect pour la tradition, et dont il avait conquis le maniement à force d'adresse et de patience. Rien de plus touchant que le petit récit qu'il faisait de ses luttes, de sa victoire.

« Ce m'est venu, disait-il en son français bizarre, ce m'est venu de nuit en écoutant santer le rossignou. Je me pensais dans moi-même : Comment, Valmajour, voilà l'oise du bon Dieu que son gosier lui suffit pour toutes les roulades, et ce qu'il fait avec un trou, toi, les trois trous de ton flûtet ne le sauraient point faire? »

Il parlait posément, d'un beau timbre confiant et doux, sans aucun sentiment de ridicule. Puis il ne s'émut pas même en entendant le ministre lui dire brusquement :

« Viens à Paris, garçon, ta fortune est faite.

— Oh ! ma sœur ne voudrait jamais me laisser aller », répondit-il en souriant.

Sa mère était morte. Il vivait avec son père et sa sœur dans un fermage qui portait leur nom, à trois lieues d'Aps, sur le mont de Cordoue. Le ministre jura

d'aller le voir avant de partir. Il parlerait aux parents, il était sûr d'enlever l'affaire.

Valmajour salua, tourna sur ses talons et descendit le large tapis de l'estrade, sa caisse au bras, la tête droite, avec ce léger déhanchement du Provençal, ami du rythme et de la danse. En bas des camarades l'attendaient, lui serraient les mains. Puis un cri retentit : « La farandole ! » clameur immense doublée par l'écho des voûtes, des couloirs, d'où semblaient sortir l'ombre et la fraîcheur qui envahissaient maintenant les arènes et rétrécissaient la zone du soleil. A l'instant le cirque fut plein, mais plein à faire éclater ses barrières, d'une foule villageoise, une mêlée de fichus blancs, de jupes voyantes, de rubans de velours battant aux coiffes de dentelles, de blouses passementées, de vestes de cadis.

Sur un roulement de tambourin, cette cohue s'aligna, se défila en bandes, le jarret tendu, les mains unies. Un trille de galoubet fit onduler tout le cirque, et la farandole menée par un gars de Barbantane, le pays des danseurs fameux, se mit en marche lentement, déroulant ses anneaux, battant ses entrechats presque sur place, remplissant d'un bruit confus, d'un froissement d'étoffes et d'haleines, l'énorme baie du vomitoire où peu à peu elle s'engouffrait. Valmajour suivait d'un pas égal, solennel, repoussait en marchant son gros tambourin du genou, et jouait plus fort à mesure que le compact entassement de l'arène, à demi noyée déjà dans la cendre bleue du crépuscule, se dévidait comme une bobine d'or et de soie.

« Regardez là-haut », dit le ministre tout à coup.

C'était la tête de la danse surgissant entre les arcs de voûte du premier étage, pendant que le tambourinaire et les derniers farandoleurs piétinaient encore dans le

cirque. En route, la ronde s'allongeait de tous ceux que le rythme entraînait de force à sa suite. Qui donc parmi ces Provençaux aurait pu résister au flûtet magique de Valmajour? Porté, lancé par les rebondissements du tambourin, on l'entendait à la fois à tous les étages, passant les grilles et les soupiraux descellés, dominant les exclamations de la foule. Et la farandole montait, montait, arrivait aux galeries supérieures que le soleil bordait encore d'une lumière fauve. L'immense défilé des danseurs bondissants et graves découpait alors sur les hautes baies cintrées du pourtour, dans la chaude vibration de cette fin d'après-midi de juillet, une suite de fines silhouettes, animait sur la pierre antique un de ces bas-reliefs comme il en court, au fronton dégradé des temples.

En bas, sur l'estrade désemplie, — car on partait et la danse prenait plus de grandeur au-dessus des gradins vides, — le ministre demandait à sa femme, en lui jetant un petit châle de dentelles sur les épaules pour le frais du soir :

« Est-ce beau, voyons?... Est-ce beau?...

— Très beau », fit la Parisienne, remuée jusqu'au fond de sa nature artiste.

Et le grand homme d'Aps semblait plus fier de cette approbation que des hommages bruyants dont on l'étourdissait depuis deux heures.

AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN À TARASCON

Ma première visite à Tartarin de Tarascon est restée dans ma vie comme une date inoubliable; il y a douze ou quinze ans de cela, mais je m'en souviens mieux que hier. L'intrépide Tartarin habitait alors, à l'entrée de la ville, la troisième maison à main gauche sur le chemin d'Avignon. Jolie petite villa tarasconnaise avec jardin devant, balcon derrière, des murs très blancs, des persiennes vertes, et, sur le pas de la porte, une nichée de petits Savoyards jouant à la marelle ou dormant au bon soleil, la tête sur leurs boîtes à cirage.

Du dehors, la maison n'avait l'air de rien.

Jamais on ne se serait cru devant la demeure d'un héros. Mais quand on entrait, coquin de sort!...

De la cave au grenier, tout le bâtiment avait l'air héroïque, même le jardin!...

Oh! le jardin de Tartarin! il n'y en avait pas deux comme celui-là en Europe. Pas un arbre du pays, pas une fleur de France; rien que des plantes exotiques, des gommiers, des calebassiers, des cotonniers, des co-

cotiers, des manguiers, des bananiers, des palmiers, un baobab, des nopals, des cactus, des figuiers de Barbarie, à se croire en pleine Afrique centrale, à dix mille lieues de Tarascon. Tout cela, bien entendu, n'était pas de grandeur naturelle; ainsi les cocotiers n'étaient guère plus gros que des betteraves, et le baobab (*arbre géant, arbor gigantea*) tenait à l'aise dans un pot de réséda; mais, c'est égal! pour Tarascon, c'était déjà bien joli, et les personnes de la ville, admises le dimanche à l'honneur de contempler le baobab de Tartarin, s'en retournaient pleines d'admiration.

Pensez quelle émotion je dus éprouver ce jour-là en traversant ce jardin mirifique!... Ce fut bien autre chose quand on m'introduisit dans le cabinet du héros.

Ce cabinet, une des curiosités de la ville, était au fond du jardin, ouvrant de plain-pied sur le baobab par une porte vitrée.

Imaginez-vous une grande salle tapissée de fusils et de sabres, depuis en haut jusqu'en bas; toutes les armes de tous les pays du monde : carabines, rifles, tromblons, couteaux corses, couteaux catalans, couteaux revolvers, couteaux poignards, krish malais, flèches caraïbes, flèches de silex, coups-de-poing, casse-tête, massues hottentotes, lazzos mexicains, est-ce que je sais?

Par là-dessus, un grand soleil féroce qui faisait luire l'acier des glaives et les crosses des armes à feu, comme pour vous donner encore plus la chair de poule... Ce qui rassurait un peu pourtant, c'était le bon air d'ordre et de propreté qui régnait sur toute cette yataganerie. Tout y était rangé, soigné, brossé, étiqueté comme dans une pharmacie; de loin en loin, un petit écriteau bonhomme sur lequel on lisait :

Flèches empoisonnées, n'y touchez pas!

Ou :

Armes chargées, méfiez-vous!

Sans ces écriteaux, je n'aurais jamais osé entrer.

Au milieu d'un cabinet, il y avait un guéridon. Sur le guéridon un flacon de rhum, une blague turque, les voyages du capitaine Cook, les romans de Cooper, de Jules Verne, des récits de chasse, chasse à l'ours, chasse au faucon, chasse à l'éléphant, etc... Enfin, devant le guéridon, un homme était assis, de quarante à quarante-cinq ans, petit, gros, trapu, rougeaud, en bras de chemise, avec des caleçons de flanelle, une forte barbe courte et des yeux flamboyants; d'une main il tenait un livre, de l'autre il brandissait une énorme pipe à couvercle de fer, et, tout en lisant je ne sais quel formidable récit de chasseurs de chevelures, il faisait, en avançant sa lèvre inférieure, une moue terrible, qui donnait à sa brave figure de petit rentier tarasconnais ce même caractère de férocité bonasse qui régnait dans toute la maison.

Cet homme c'était Tartarin, Tartarin de Tarascon, l'intrépide, le grand, l'incomparable Tartarin de Tarascon.

Au temps dont je vous parle, Tartarin de Tarascon n'était pas encore le Tartarin qu'il est aujourd'hui, le grand Tartarin de Tarascon, si populaire dans tout le midi de la France. Pourtant, — même à cette époque, — c'était déjà le roi de Tarascon.

Disons d'où lui venait cette royauté.

Vous saurez d'abord que là-bas tout le monde est chasseur, depuis le grand jusqu'au plus petit. La chasse est la passion des Tarasconnais, et cela depuis

les temps mythologiques où la Tarasque faisait les cent coups dans les marais de la ville et où les Tarasconnais d'alors organisaient des battues contre elle. Il y a beau jour, comme vous voyez.

Donc, tous les dimanches matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement de chiens, de furets, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir... Par malheur, le gibier manque, il manque absolument.

Si bêtes que soient les bêtes, vous pensez bien qu'à la longue elles ont fini par se méfier.

A cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids abandonnés. Pas un merle, pas une caille, pas le moindre lapereau, pas le plus petit cul-blanc.

Elles sont cependant bien tentantes ces jolies colli-nettes tarasconnaises, toutes parfumées de myrte, de lavande, de romarin; et ces beaux raisins muscats gonflés de sucre qui s'échelonnent au bord du Rhône sont diablement appétissants aussi... Oui, mais il y a Tarascon derrière, et, dans le petit monde du poil et de la plume, Tarascon est très mal noté. Les oiseaux de passage eux-mêmes l'ont marqué d'une grande croix sur leurs feuilles de route, et quand les canards sauvages, descendant vers la Camargue en longs triangles, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier bien fort : « Voilà Tarascon!... voilà Tarascon! » et toute la bande fait un crochet.

Bref, en fait de gibier, il ne reste plus dans le pays qu'un vieux coquin de lièvre, échappé comme par miracle aux septembrisades tarasconnaises et qui s'en-tête à vivre là! A Tarascon, ce lièvre est très connu. On lui a donné un nom. Il s'appelle *le Rapide*. On

sait qu'il a son gîte dans la terre de M. Bompard, — ce qui, par parenthèse, a doublé et même triplé, le prix de cette terre, — mais on n'a pas encore pu l'atteindre.

A l'heure qu'il est même, il n'y a plus que deux ou trois enragés qui s'acharnent après lui.

Les autres en ont fait leur deuil, et *le Rapide* est passé depuis longtemps à l'état de superstition locale, bien que le Tarasconnais soit très peu superstitieux de sa nature et qu'il mange les hirondelles en salmis, quand il en trouve.

Ah çà! me direz-vous, puisque le gibier est si rare à Tarascôn, qu'est-ce que les chasseurs tarasconnais font donc tous les dimanches?

Ce qu'ils font?

Eh! mon Dieu, ils s'en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent par petits groupes de cinq ou six, s'allongent tranquillement à l'ombre d'un puits, d'un vieux mur, d'un olivier, tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube, des oignons crus, un *saucisot*, quelques anchois, et commencent un déjeuner interminable, arrosé d'un de ces jolis vins du Rhône qui font rire et qui font chanter.

Après quoi, quand on est bien lesté, on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils et on se met en chasse. C'est-à-dire que chacun de ces messieurs prend sa casquette, la jette en l'air de toutes ses forces, et la tire au vol avec du 5, du 6, ou du 2, — selon les conventions.

Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse, et rentre le soir en triomphateur à Tarascôn, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.

Inutile de vous dire qu'il se fait dans la ville un grand commerce de casquettes de chasse. Il y a même des chapeliers qui vendent des casquettes trouées et déchirées d'avance à l'usage des maladroits; mais on ne connaît guère que Bézuquet, le pharmacien, qui leur en achète. C'est déshonorant!

Comme chasseur de casquettes, Tartarin de Tarascon n'avait pas son pareil. Tous les dimanches matin, il partait avec une casquette neuve; tous les dimanches soir, il revenait avec une loque. Dans la petite maison du baobab, les greniers étaient pleins de ces glorieux trophées. Aussi, tous les Tarasconnais le reconnaissaient-ils pour leur maître, et, comme Tartarin savait à fond le code du chasseur, qu'il avait lu tous les traités, tous les manuels de toutes les chasses possibles, depuis la chasse à la casquette jusqu'à la chasse au tigre birman, ces messieurs en avaient fait leur grand justicier cynégétique et le prenaient pour arbitre dans toutes leurs discussions.

Tous les jours, de trois à quatre, chez l'armurier Costecalde, on voyait un gros homme, grave et la pipe aux dents, assis sur un fauteuil de cuir vert, au milieu de la boutique pleine de chasseurs de casquettes, tous debout et se chamaillant. C'était Tartarin de Tarascon qui rendait la justice, Nemrod doublé de Salomon.

A la passion de la chasse, la forte race tarasconnaise joint une autre passion : celle des romances. Ce qui se consomme de romances dans ce petit pays, c'est à n'y pas croire. Toutes les vieilleries sentimentales qui jaunissent dans les plus vieux cartons, on les retrouve à Tarascon en pleine jeunesse, en plein éclat. Elles y sont toutes, toutes. Chaque famille a la sienne, et dans la

ville cela se sait. On sait, par exemple, que celle du pharmacien Bézuquet, c'est :

Toi, blanche étoile que j'adore;

Celle de l'armurier Costecalde :

Veux-tu venir au pays des cabanes?

Celle du receveur de l'enregistrement :

Si j'étais-t-invisible, personne n'me verrait.
(*Chansonnette comique*).

Et ainsi de suite pour tout Tarascon. Deux ou trois fois par semaine, on se réunit les uns chez les autres et on se *les* chante. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce sont toujours les mêmes, et que, depuis si longtemps qu'ils se les chantent, ces braves Tarasconnais n'ont jamais envie d'en changer. On se les lègue dans les familles, de père en fils, et personne n'y touche; c'est sacré. Jamais même on ne s'en emprunte. Jamais il ne viendrait à l'idée des Costecalde de chanter celle des Bézuquet, ni aux Bézuquet de chanter celle des Costecalde. Et pourtant vous pensez s'ils doivent les connaître depuis quarante ans qu'ils se les chantent. Mais non! chacun garde la sienne, et tout le monde est content!

Pour les romances comme pour les casquettes, le premier de la ville était encore Tartarin. Sa supériorité sur ses concitoyens consistait en ceci : Tartarin de Tarascon n'avait pas la sienne. Il les avait toutes.

Toutes!

Seulement c'était le diable pour les lui faire chanter. Revenu de bonne heure des succès de salon, le héros tarasconnais aimait bien mieux se plonger dans ses livres de chasse ou passer sa soirée au cercle que de faire le joli cœur devant un piano de Nîmes, entre deux bougies de Tarascon. Ces parades musicales lui semblaient au-dessous de lui... Quelquefois cependant, quand il y avait de la musique à la pharmacie Bézuquet, il entraît comme par hasard, et après s'être bien fait prier, consentait à dire le grand duo de *Robert le Diable* avec Mme Bézuquet la mère... Qui n'a pas entendu cela n'a jamais rien entendu... Pour moi, quand je vivrais cent ans, je verrais toute ma vie le grand Tartarin s'approchant du piano d'un pas solennel, s'accoudant, faisant sa moue, et, sous le reflet vert des boccoux de la devanture, essayant de donner à sa bonne face l'expression satanique et farouche de Robert le Diable. A peine avait-il pris position, tout de suite le salon frémissait; on sentait qu'il allait se passer quelque chose de grand... Alors, après un silence, Mme Bézuquet la mère commençait en s'accompagnant :

*Robert, toi que j'aime
Et qui reçus ma foi,
Tu vois mon effroi (bis)
Grâce pour toi-même
Et grâce pour moi.*

A voix basse elle ajoutait : « A vous, Tartarin », et Tartarin de Tarascon, le bras tendu, le poing fermé, la narine frémissante, disait d'une voix formidable, qui roulait, comme un coup de tonnerre, dans les en-

trailles du piano : « Non!... non!... non!... » ce qu'en bon Méridional il prononçait : « Nan!... nan!... nan!... » Sur quoi Mme Bézuquet la mère reprenait encore une fois :

*Grâce pour toi-même
Et grâce pour moi.*

— « Nan!... nan!... nan!... » hurlait Tartarin de plus belle, et la chose en restait là... Ce n'était pas long, comme vous voyez; mais c'était si bien jeté, si bien mimé, si diabolique, qu'un frisson de terreur courait dans la pharmacie, et qu'on lui faisait recommencer ces : « Nan!... nan!... nan!... » quatre et cinq fois de suite.

Là-dessus Tartarin s'épongeait le front, souriait aux dames, clignait de l'œil aux hommes, et, se retirant sur son triomphe, s'en allait dire au cercle d'un petit air négligent : « Je viens de chez les Bézuquet chanter le duo de *Robert le Diable!* »

Et le plus fort, c'est qu'il le croyait!...

C'est à ces différents talents que Tartarin de Tarascon devait sa haute situation dans la ville.

Du reste, c'est une chose positive que ce diable d'homme avait su prendre tout le monde.

A Tarascon, l'armée était pour Tartarin. Le brave commandant Bravida, capitaine d'habillement en retraite, disait de lui : « C'est un lapin! » et vous pensez que le commandant s'y connaissait en lapins après en avoir tant habillé.

La magistrature était pour Tartarin. Deux ou trois

fois, en plein tribunal, le vieux président Ladevèze avait dit, parlant de lui : « C'est un caractère. »

Enfin le peuple était pour Tartarin. Sa carrure, sa démarche, son air, un air de bon cheval de trompette qui ne craignait pas le bruit, cette réputation de héros qui lui venait on ne sait d'où, quelques distributions de gros sous et de taloches aux petits décrotteurs étalés devant sa porte, en avaient fait le lord Seymour de l'endroit, le Roi des halles tarasconnaises. Sur les quais, le dimanche soir, quand Tartarin revenait de la chasse, la casquette au bout du canon, bien sanglé dans sa veste de futaine, les portefaix du Rhône s'inclinaient pleins de respect, et, semontrant du coin de l'œil les biceps gigantesques qui roulaient sur ses bras, ils se disaient tout bas les uns aux autres avec admiration :

« C'est celui-là qui est fort!... Il a DOUBLES MUSCLES! »

DOUBLES MUSCLES!

Il n'y a qu'à Tarascon qu'on entend de ces choses-là!

Et pourtant, en dépit de tout, avec ses nombreux talents, ses doubles muscles, la faveur populaire et l'estime si précieuse du brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, Tartarin n'était pas heureux; cette vie de petite ville lui pesait, l'étouffait. Le grand homme de Tarascon s'ennuyait à Tarascon. Le fait est que, pour une nature héroïque comme la sienne, pour une âme aventureuse et folle qui ne rêvait que batailles, courses dans les pampas, grandes chasses, sables du désert, ouragans et typhons, faire tous les dimanches une battue à la casquette et le reste du temps rendre la justice chez l'armurier Costecalde, ce n'était guère... Pauvre cher grand homme!

A la longue, il y aurait eu de quoi le faire mourir de consommation.

En vain, pour agrandir ses horizons, pour oublier un peu le cercle et la place du marché, en vain s'entourait-il de baobabs et autres végétations africaines; en vain entassait-il armes sur armes, krish malais sur krish malais; en vain se bourrait-il de lectures romanesques, cherchant comme l'immortel Don Quichotte à s'arracher par la vigueur de son rêve aux griffes de l'impitoyable réalité... Hélas! tout ce qu'il faisait pour apaiser sa soif d'aventures ne servait qu'à l'augmenter. La vue de toutes ses armes l'entretenait dans un état perpétuel de colère et d'excitation. Ses rifles, ses flèches, ses lazzos lui criaient : « Bataille! bataille! » Dans les branches de son baobab, le vent des grands voyages soufflait et lui donnait de mauvais conseils. Pour l'achever, Jules Verne et Fenimore Cooper...

Oh! par les lourds après-midi d'été, quand il était seul à lire au milieu de ses glaives, que de fois Tartarin s'est levé en rugissant; que de fois il a jeté son livre et s'est précipité sur le mur pour décrocher une panoplie!

Le pauvre homme oubliant qu'il était chez lui à Tarascon, avec un foulard de tête et des caleçons, mettait ses lectures en action, et, s'exaltant au son de sa propre voix, criait en brandissant une hache ou un tomahawk :

« Qu'ils y viennent maintenant! »

Ils? Qui, ils?

Tartarin ne le savait pas bien lui-même... *Ils!* c'était tout ce qui attaque, tout ce qui combat, tout ce qui mord, tout ce qui griffe, tout ce qui scalpe, tout ce qui hurle, tout ce qui rugit. *Ils!* c'était l'Indien

Sioux dansant autour du poteau de guerre où le malheureux blanc est attaché.

C'était l'ours gris des Montagnes Rocheuses qui se dandine et qui se lèche avec une langue pleine de sang. C'était encore le Touareg du désert, le pirate malais, le bandit des Abruzzes... *Ils*, enfin, c'était *ils*!... c'est-à-dire la guerre, les voyages, l'aventure, la gloire.

Mais, hélas! l'intrépide Tarasconnais avait beau *les* appeler, *les* défier... *ils* ne venaient jamais... Pécaïre! qu'est-ce qu'*ils* seraient venus faire à Tarascon?

Tartarin cependant *les* attendait toujours, — surtout le soir en allant au cercle.

■

Le chevalier du Temple se disposant à faire une sortie contre l'infidèle qui l'assiège, le *tigre* chinois s'équipant pour la bataille, le guerrier comanche entrant sur le sentier de la guerre, tout cela n'est rien auprès de Tartarin de Tarascon s'armant de pied en cap pour aller au cercle, à neuf heures du soir, une heure après les clairons de la retraite...

Branle-bas de combat! comme disent les matelots.

A la main gauche Tartarin prenait un coup-de-poing à pointes de fer, à la main droite une canne à épée; dans la poche gauche, un casse-tête; dans la poche droite, un revolver. Sur la poitrine, entre drap et flanelle, un krish malais. Par exemple, jamais de flèche empoisonnée : ce sont des armes trop déloyales!...

Avant de partir, dans le silence et l'ombre de son cabinet, il s'exerçait un moment, se fendait, tirait au mur, faisait jouer ses muscles; puis il prenait son passe-partout et traversait le jardin, gravement, sans

se presser. — A l'anglaise, messieurs, à l'anglaise! c'est le vrai courage. — Au bout du jardin, il ouvrait la lourde porte de fer. Il l'ouvrait brusquement, violemment, de façon qu'elle allât battre en dehors contre la muraille... S'ils avaient été derrière, vous pensez quelle marmelade! Malheureusement, *ils* n'étaient pas derrière!

La porte ouverte, Tartarin sortait, jetait vite un coup d'œil de droite et de gauche, fermait la porte à double tour et vivement. Puis en route.

Sur le chemin d'Avignon, pas un chat. Portes closes, fenêtres éteintes. Tout était noir. De loin en loin un réverbère, clignotant dans le brouillard du Rhône.

Superbe et calme, Tartarin de Tarascon s'en allait ainsi dans la nuit, faisant sonner ses talons en mesure, et du bout ferré de sa canne arrachant des étincelles aux pavés... Boulevards, grandes rues ou ruelles, il avait soin de tenir toujours le milieu de la chaussée, excellente mesure de précaution qui vous permet de voir venir le danger, et surtout d'éviter ce qui, le soir, dans les rues de Tarascon, tombe quelquefois des fenêtres. A lui voir tant de prudence, n'allez pas croire au moins que Tartarin eût peur... Non! seulement il se tenait sur ses gardes.

La meilleure preuve que Tartarin n'avait pas peur, c'est qu'au lieu d'aller au cercle par le cours, il y allait par la ville, c'est-à-dire par le plus long, par le plus noir, par un tas de vilaines petites rues au bout desquelles on voit le Rhône luire sinistrement. Le pauvre homme espérait toujours qu'au détour d'un de ces coupe-gorges *ils* allaient s'élancer de l'ombre et lui tomber sur le dos. *Ils* auraient été bien reçus, je vous en réponds. Mais, hélas! par une dérision du destin,

jamais, au grand jamais, Tartarin de Tarascon n'eut la chance de faire une mauvaise rencontre. Pas même un chien, pas même un ivrogne. Rien!

Parfois cependant une fausse alerte. Un bruit de pas, des voix étouffées... « Attention! » se disait Tartarin, et il restait planté sur place, scrutant l'ombre, prenant le vent, appuyant son oreille contre terre à la mode indienne... Les pas approchaient. Les voix devenaient distinctes... Plus de doute! *Ils* arrivaient... *Ils* étaient là. Déjà, Tartarin, l'œil en feu, la poitrine hale-tante, se ramassait comme un jaguar, et se préparait à bondir en poussant son cri de guerre... quand tout à coup, du sein de l'ombre, il entendait de bonnes voix tarasconnaises l'appeler bien tranquillement :

« Té! vé!... c'est Tartarin... Et adieu, Tartarin! »

Malédiction! c'était le pharmacien Bézuquet avec sa famille qui venait de chanter *la sienne* chez les Costecalde. — « Bonsoir! bonsoir! » grommelait Tartarin, furieux de sa méprise; et, farouche, la canne haute, il s'enfonçait dans la nuit.

Arrivé dans la rue du Cercle, l'intrépide Tarasconnais attendait encore un moment en se promenant de long en large devant la porte avant d'entrer. — A la fin, las de *les* attendre et certain qu'*ils* ne se montreraient pas, il jetait un dernier regard de défi dans l'ombre, et murmurait avec colère : « Rien!... rien!... jamais rien! »

Là-dessus, le brave homme entraît faire son bezigue avec le commandant.

Avec cette rage d'aventures, ce besoin d'émotions fortes, cette folie de voyages, de courses, de diable au vert, comment diantre se trouvait-il que Tartarin de Tarascon n'eût jamais quitté Tarascon?

Car c'est un fait, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, l'intrépide Tarasconnais n'avait pas une fois couché hors de sa ville. Il n'avait pas même fait ce fameux voyage à Marseille, que tout bon Provençal se paye à sa majorité. C'est au plus s'il connaissait Beaucaire, et cependant Beaucaire n'est pas bien loin de Tarascon, puisqu'il n'y a que le pont à traverser. Malheureusement, ce diable de pont a été si souvent emporté par les coups de vent, il est si long, si frêle, et le Rhône a tant de largeur en cet endroit que, ma foi! vous comprenez... Tartarin de Tarascon préférait la terre ferme.

C'est qu'il faut bien vous l'avouer, il y avait dans notre héros deux natures très distinctes. « Je sens deux hommes en moi », a dit je ne sais quel Père de l'Eglise. Il l'eût dit vrai de Tartarin. Le grand Tarasconnais — nos lecteurs ont pu s'en apercevoir — portait en lui l'âme de Don Quichotte, les mêmes élans chevaleresques, le même idéal héroïque, la même folie du romanesque et du grandiose; mais malheureusement il n'avait pas le corps du célèbre hidalgo, ce corps osseux et maigre, ce prétexte de corps sur lequel la vie matérielle avait si peu de prise, capable de passer vingt nuits sans déboucler sa cuirasse et quarante-huit heures avec une poignée de riz... Le corps de Tartarin, au contraire, était un brave homme de corps, très gras, très lourd, très sensuel, très douillet, très geigneux, plein d'appétits bourgeois et d'exigences domestiques, le corps ventru et court sur pattes de l'immortel Sancho Pança.

Don Quichotte et Sancho Pança dans le même homme! Vous comprenez quel mauvais ménage ils y devaient faire! Quels combats! quels déchirements!... O le beau dialogue à écrire entre les deux Tartarins,

le Tartarin-Quichotte et le Tartarin-Sancho! Tartarin-Quichotte s'exaltant aux récits de Gustave Aymard et criant : « Je pars! »

Tartarin-Sancho ne pensant qu'aux rhumatismes et disant : « Je reste. »

TARTARIN-QUICHOTTE, *très exalté* :

Couvre-toi de gloire, Tartarin.

TARTARIN-SANCHO, *très calme* :

Tartarin, couvre-toi de flanelle.

TARTARIN-QUICHOTTE, *de plus en plus exalté* :

O les bons rifles à deux coups! O les dagues, les lazzos, les mocassins!

TARTARIN-SANCHO, *de plus en plus calme* :

O les bons gilets tricotés! les bonnes genouillères bien chaudes! O les braves casquettes à oreillettes!

TARTARIN-QUICHOTTE, *hors de lui* :

Une hache! Qu'on me donne une hache!

TARTARIN-SANCHO, *sonnant la bonne* :

Jeannette, mon chocolat.

Là-dessus, Jeannette apparaît avec un excellent chocolat, chaud, moiré, parfumé, et de succulentes grillades à l'anis, qui font rire Tartarin-Sancho en étouffant les cris de Tartarin-Quichotte.

Et voilà comme il se trouvait que Tartarin de Tarascon n'avait jamais quitté Tarascon.

Une fois cependant Tartarin avait failli partir, partir pour un grand voyage.

Les trois frères Garcio-Camus, des Tarasconnais établis à Shang-Haï, lui avaient offert la direction d'un de leurs comptoirs là-bas. Ça, par exemple,

c'était bien la vie qu'il lui fallait. Des affaires considérables, tout un monde de commis à gouverner, des relations avec la Russie, la Perse, la Turquie d'Asie, enfin le haut commerce.

Dans la bouche de Tartarin, ce mot de haut commerce vous apparaissait d'une hauteur!...

La maison des Garcio-Camus avait, en outre, cet avantage qu'on y recevait quelquefois la visite des Tartares. Alors vite on fermait les portes. Tous les commis prenaient les armes, on hissait le drapeau consulaire, et pan! pan! par les fenêtres sur les Tartares.

Avec quel enthousiasme Tartarin-Quichotte sauta sur cette proposition, je n'ai pas besoin de vous le dire; par malheur, Tartarin-Sancho n'entendait pas de cette oreille-là, et, comme il était le plus fort, l'affaire ne put pas s'arranger. Dans la ville, on en parla beaucoup. Partira-t-il? ne partira-t-il pas? Parions que si, parions que non. Ce fut un événement... En fin de compte, Tartarin ne partit pas, mais toutefois cette histoire lui fit beaucoup d'honneur. Avoir failli aller à Shang-Haï ou y être allé, pour Tarascon, c'était tout comme. A force de parler du voyage de Tartarin, on finit par croire qu'il en revenait, et le soir, au cercle, tous ces messieurs lui demandaient des renseignements sur la vie à Shang-Haï, sur les mœurs, le climat, l'opium, le haut commerce.

Tartarin, très bien renseigné, donnait de bonne grâce les détails qu'on voulait, et, ma fine! à la longue, le brave homme n'était pas bien sûr lui-même qu'il n'était pas allé à Shang-Haï, tellement qu'en racontant pour la centième fois la descente des Tartares, il en arrivait à dire très naturellement : « Alors, je fais armer mes commis, je hisse le pavillon consu-

laire, et pan! pan! par les fenêtres, sur les Tartares! » En entendant cela, tout le cercle frémissait...

Et maintenant que nous avons montré Tartarin de Tarascon comme il était en son privé, avant que la gloire l'eût baisé au front et coiffé du laurier séculaire, maintenant que nous avons raconté cette vie héroïque dans un milieu modeste, ses joies, ses douleurs, ses rêves, ses espérances, hâtons-nous d'arriver aux grandes pages de son histoire et au singulier événement qui devait donner l'essor à cette incomparable destinée.

C'était un soir, chez l'armurier Costecalde; Tartarin de Tarascon était en train de démontrer à quelques amateurs le maniement du fusil à aiguille, alors dans toute sa nouveauté... Soudain la porte s'ouvre, et un chasseur de casquettes se précipite effaré dans la boutique en criant : « Un lion!... un lion!... » Stupeur générale, effroi, tumulte, bousculade. Tartarin croise la baïonnette, Costecalde court fermer la porte. On entoure le chasseur, on l'interroge, on le presse, et voici ce qu'on apprend : La ménagerie Mitaine, revenant de la foire de Beaucaire, avait consenti à faire une halte de quelques jours à Tarascon, et venait de s'installer sur la place du château avec un tas de boas, de phoques, de crocodiles et un magnifique lion de l'Atlas.

Un lion de l'Atlas à Tarascon! Jamais, de mémoire d'homme, pareille chose ne s'était vue! Aussi comme nos braves chasseurs de casquettes se regardaient fièrement! Quel rayonnement sur leurs mâles visages, et, dans tous les coins de la boutique Costecalde, quelles bonnes poignées de mains silencieusement échangées! L'émotion était si grande, si imprévue, que personne ne trouvait un mot à dire...

Pas même Tartarin, qui songeait debout devant le comptoir... Un lion de l'Atlas, là, tout près, à deux pas ! Un lion, c'est-à-dire la bête héroïque et féroce par excellence, le roi des fauves, le gibier de ses rêves, quelque chose comme le premier sujet de cette troupe idéale qui lui jouait de si beaux drames dans son imagination...

Un vrai lion ! et de l'Atlas encore !

Calme, la tête haute, l'intrépide Tarasconnais se dirigea vers la baraque, passa sans s'arrêter devant la baignoire du phoque, regarda d'un œil dédaigneux la grande caisse pleine de son où le boa digérait son poulet cru, et vint enfin se planter devant la cage du lion...

Terrible et solennelle entrevue ! le lion de Tarascon et le lion de l'Atlas en face l'un de l'autre... D'un côté, Tartarin, debout, le jarret tendu, les deux bras appuyés sur son rifle ; de l'autre, le lion, un lion gigantesque, vautré dans la paille, l'œil clignotant, l'air abruti, avec son énorme museau à perruque jaune posé sur les pattes de devant... tous deux calmes et se regardant.

Chose singulière ! le lion, qui jusque-là avait regardé les Tarasconnais d'un air de souverain mépris en leur bâillant au nez à tous, le lion eut tout à coup un mouvement de colère. Avait-il flairé un ennemi de sa race ? D'abord il renifla, gronda sourdement, écarta ses griffes, étira ses pattes ; puis, il se leva, dressa la tête, secoua sa crinière, ouvrit une gueule immense et poussa vers Tartarin un formidable rugissement.

Un cri de terreur lui répondit, Tarascon, affolé, se précipita vers la porte. Tous, femmes, enfants, porte-faix, chasseurs de casquettes, le brave commandant Bravida lui-même... Seul, Tartarin de Tarascon ne bougea pas... Il était là, ferme et résolu, devant la cage,

des éclairs dans les yeux et cette terrible moue que toute la ville connaissait... Au bout d'un moment, quand les chasseurs de casquettes, un peu rassurés par son attitude et la solidité des barreaux, se rapprochèrent de leur chef, ils entendirent qu'il murmurait, en regardant le lion : « Ça, oui, c'est une chasse. »

Ce jour-là, Tartarin de Tarascon n'en dit pas davantage...

Ce jour-là, Tartarin de Tarascon n'en dit pas davantage; mais le malheureux en avait déjà trop dit...

Le lendemain, il n'était bruit dans la ville que du prochain départ de Tartarin pour l'Algérie et la chasse aux lions. Vous êtes tous témoins, chers lecteurs, que le brave homme n'avait pas soufflé mot de cela; mais, vous savez, le mirage...

Bref, tout Tarascon ne parlait que de ce départ.

Sur le cours, au cercle, chez Costecalde, les gens s'abordaient d'un air effaré :

« Et autrement, vous savez la nouvelle, au moins?

— Et autrement, quoi donc? Le départ de Tartarin, au moins? »

Car il faut vous dire qu'à Tarascon toutes les phrases commencent par *et autrement*, qu'on prononce *autremain*, et finissent par *au moins*, qu'on prononce *au mouain*; or, ce jour-là plus que tous les autres, les *au mouain* et les *autremain* sonnaient à faire trembler les vitres.

L'homme le plus surpris de la ville en apprenant qu'il allait partir pour l'Afrique, ce fut Tartarin. Mais voyez ce que c'est que la vanité! Au lieu de répondre simplement qu'il ne partait pas du tout, qu'il n'avait jamais eu l'intention de partir, le pauvre Tartarin, — la première fois qu'on lui parla de ce voyage, — fit

d'un petit air évasif : « Hé!... hé!... peut-être... je ne dis pas. » La seconde fois, un peu plus familiarisé avec cette idée, il répondit : « C'est probable. » La troisième fois : « C'est certain! »

Enfin, le soir, au cercle et chez les Costecalde, entraîné par le punch aux œufs, les bravos, les lumières; grisé par le succès que l'annonce de son départ avait eu dans la ville, le malheureux déclara formellement qu'il était las de chasser la casquette et qu'il allait, avant peu, se mettre à la poursuite des grands lions de l'Atlas...

Un hurra formidable accueillit cette déclaration. Là-dessus, nouveau punch aux œufs, poignées de mains, accolades et sérénade aux flambeaux jusqu'à minuit devant la petite maison du baobab.

C'est Tartarin-Sancho qui n'était pas content! Cette idée de voyage en Afrique et de chasse au lion lui donnait le frisson par avance; et, en rentrant au logis, pendant que la sérénade d'honneur sonnait sous leurs fenêtres, il fit à Tartarin-Quichotte une scène effroyable, l'appelant toqué, visionnaire, imprudent, triple fou, lui détaillant par le menu toutes les catastrophes qui l'attendaient dans cette expédition : naufrages, rhumatismes, fièvres chaudes, dysenteries, peste noire, éléphantiasis et le reste...

En vain Tartarin-Quichotte jurait-il de ne pas faire d'imprudences, qu'il se couvrirait bien, qu'il emporterait tout ce qu'il faudrait, Tartarin-Sancho ne voulait rien entendre. Le pauvre homme se voyait déjà déchi-queté par les lions, englouti dans les sables du désert comme feu Cambyse, et l'autre Tartarin ne parvint à l'apaiser un peu qu'en lui expliquant que ce n'était pas pour tout de suite, que rien ne pressait et qu'en fin de compte ils n'étaient pas encore partis.

Il est bien clair, en effet, que l'on ne s'embarque pas pour une expédition semblable sans prendre quelques précautions. Il faut savoir où l'on va, que diable ! et ne pas partir comme un oiseau. Avant toutes choses, le Tarasconnais voulut lire les récits des grands touristes africains, les relations de Mungo-Park, de Caillé, du docteur Livingstone, d'Henri Duverrier.

Là, il vit que ces intrépides voyageurs, avant de chausser leurs sandales pour les excursions lointaines, s'étaient préparés de longue main à supporter la faim, la soif, les marches forcées, les privations de toutes sortes. Tartarin voulut faire comme eux, et à partir de ce jour-là ne se nourrit plus que d'*eau bouillie*. — Ce qu'on appelle *eau bouillie* à Tarascon c'est quelques tranches de pain noyées dans de l'eau chaude, avec une gousse d'ail, un peu de thym, un brin de laurier. — Le régime était sévère, comme vous voyez, et vous pensez si le pauvre Sancho fit la grimace.

À l'entraînement par l'*eau bouillie*, Tartarin de Tarascon joignit d'autres sages pratiques. Ainsi, pour prendre l'habitude des longues marches, il s'astreignit à faire chaque matin son tour de ville sept ou huit fois de suite, tantôt au pas accéléré, tantôt au pas gymnastique, les coudes au corps et deux petits cailloux blancs dans la bouche, selon la mode antique.

Puis, pour se faire aux fraîcheurs nocturnes, aux brouillards, à la rosée, il descendait tous les soirs dans son jardin et restait là jusqu'à des dix ou onze heures, seul avec son fusil, à l'affût derrière le baobab.

Enfin, tant que la ménagerie Mitaine resta à Tarascon, les chasseurs de casquettes attardés chez Costecalde purent voir dans l'ombre, en passant sur la place du château, un homme mystérieux se promenant de long en large derrière la baraque.

C'était Tartarin de Tarascon, qui s'habituaît à entendre sans frémir les rugissements du lion dans la nuit sombre.

En attendant, il ne partait pas.

Avait-il bien réellement l'intention de partir?... Question délicate et à laquelle l'historien de Tartarin serait fort embarrassé de répondre.

Toujours est-il que la ménagerie Mitaine avait quitté Tarascon depuis plus de trois mois, et le tueur de lions ne bougeait pas...

Lorsqu'au bout de trois mois d'attente on s'aperçut qu'il n'avait pas encore fait une malle, on commença à murmurer.

Les naïfs, les poltrons, des gens comme Bézuquet, qu'une puce aurait mis en fuite et qui ne pouvaient pas tirer un coup de fusil sans fermer les yeux, ceux-là surtout étaient impitoyables. Au cercle, sur l'esplanade, ils abordaient le pauvre Tartarin avec de petits airs goguenards :

« Et *autrefois*, pour quand ce voyage? »

Dans la boutique Costecalde, son opinion ne faisait plus foi. Les chasseurs de casquettes reniaient leur chef.

Au milieu de la défection générale, l'armée seule tenait bon pour Tartarin.

Le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, continuait à lui témoigner la même estime : « C'est un lapin », s'entêtait-il à dire. Pas une fois il n'avait fait allusion au voyage en Afrique; pourtant, quand la clameur publique devint trop forte, il se décida à parler.

Un soir, le malheureux Tartarin était seul dans son cabinet, pensant à des choses tristes, quand il vit en-

trer le commandant, grave, ganté de noir, boutonné jusqu'aux oreilles.

« Tartarin, fit l'ancien capitaine avec autorité, Tartarin, il faut partir! »

Et il restait debout dans l'encadrement de la porte, rigide et grand comme le devoir.

Tout ce qu'il y avait dans ce « Tartarin, il faut partir! » Tartarin de Tarascon le comprit.

Très pâle, il se leva, regarda autour de lui d'un œil attendri ce joli cabinet, bien clos, plein de chaleur et de lumière si douce, ce large fauteuil si commode, ses livres, son tapis, les grands stores blancs de ses fenêtres, derrière lesquelles tremblaient les branches grêles du petit jardin; puis, s'avancant vers le brave commandant, il lui prit la main, la serra avec énergie, et, d'une voix où roulaient des larmes, stoïque cependant, il lui dit :

« Je partirai, Bravida! »

Et il partit comme il l'avait dit. Seulement pas encore tout de suite... Il lui fallut le temps de s'outiller.

D'abord il commanda chez Bompard deux grandes malles doublées de cuivre, avec une grande plaque portant cette inscription :

TARTARIN DE TARASCON

CAISSE D'ARMES

Le doublage et la gravure prirent beaucoup de temps. Il commanda aussi chez Tastavin un magnifique album de voyage pour écrire son journal, ses impressions; car enfin on a beau chasser le lion, on pense tout de même en route.

Puis il fit venir de Marseille toute une cargaison de conserves alimentaires, du pemmican en tablettes pour faire du bouillon, une tente-abri d'un nouveau modèle,

se montant et se démontant à la minute, des bottes de marin, deux parapluies, un waterproof, des lunettes bleues pour prévenir les ophtalmies. Enfin le pharmacien Bézuquet lui confectionna une petite pharmacie portative, bourrée de sparadrap, d'arnica, de camphre, de vinaigre des Quatre-Voleurs.

Pauvre Tartarin! ce qu'il en faisait ce n'était pas pour lui, mais il espérait, à force de précautions et d'attentions délicates, apaiser la fureur de Tartarin-Sancho, qui, depuis que le départ était décidé, ne déco-lérait plus ni jour ni nuit.

Enfin, il arriva le jour solennel, le grand jour.

Dès l'aube, tout Tarascon était sur pied, encombrant le chemin d'Avignon et les abords de la petite maison du baobab.

On se pressait, on se bousculait devant la porte de Tartarin, ce bon M. Tartarin, qui s'en allait tuer des lions chez les *Teurs*.

Pour Tarascon, l'Algérie, l'Afrique, la Grèce, la Perse, la Turquie, tout cela forme un grand pays très vague, presque mythologique, et cela s'appelle les *Teurs* (les Turcs).

Au milieu de cette cohue, les chasseurs de casquettes allaient et venaient, fiers du triomphe de leur chef et traçant sur leur passage comme des sillons glorieux.

Devant la maison du baobab, deux grandes brouettes. De temps en temps la porte s'ouvrait, laissant voir quelques personnes qui se promenaient gravement dans le petit jardin. Des hommes apportaient des malles, des caisses, des sacs de nuit qu'ils empilaient sur les brouettes.

A chaque nouveau colis, la foule frémissait. On se nommait les objets à haute voix. « Ça, c'est la tente-

abri... Ça, ce sont les conserves... la pharmacie, les caisses d'armes... » Et les chasseurs de casquettes donnaient des explications.

Tout à coup, vers dix heures, il se fit un grand mouvement dans la foule. La porte du jardin tourna sur ses gonds violemment.

« C'est lui!... c'est lui! » criait-on.

C'était lui.

Quand il parut sur le seuil, deux cris de stupeur partirent de la foule :

« C'est un *Teur!* ...

— Il a des lunettes! »

Tartarin de Tarascon, en effet, avait cru de son devoir, allant en Algérie, de prendre le costume algérien. Large pantalon bouffant en toile blanche, petite veste collante à boutons de métal, deux pieds de ceinture rouge autour de l'estomac, le cou nu, le front rasé, sur sa tête une gigantesque *chechia* (bonnet rouge) et un flot bleu d'une longueur!... Avec cela deux lourds fusils, un sur chaque épaule, un grand couteau de chasse à la ceinture, sur le ventre une cartouchière, sur la hanche un revolver se balançant dans sa poche de cuir. C'est tout.

Ah! pardon, j'oubliais les lunettes, une énorme paire de lunettes qui venaient là bien à propos pour corriger ce qu'il y avait d'un peu trop farouche dans la tournure de notre héros!

« Vive Tartarin!... Vive Tartarin! » hurla le peuple.

Devant l'embarcadère, le chef de gare l'attendait, un vieil Africain de 1830, qui lui serra la main plusieurs fois avec chaleur.

L'express Paris-Marseille n'était pas encore arrivé. Tartarin et son état-major entrèrent dans la salle d'attente.

Pendant un quart d'heure, Tartarin se promena de long en large au milieu des chasseurs de casquettes. Il leur parlait de son voyage, de sa chasse, promettant d'envoyer des peaux. On s'inscrivait sur un carnet pour une peau comme pour une contredanse.

Enfin, la cloche sonna. Un roulement sourd, un sifflet déchirant ébranla les voûtes... En voiture! en voiture!

« Adieu Tartarin!... adieu Tartarin!...

— Adieu tous!... » murmura le grand homme.

Et sur les joues du brave commandant Bravida, il embrassa son cher Tarascon.

Puis il s'élança sur la voie et monta dans un wagon plein de Parisiennes qui pensèrent mourir de peur en voyant arriver cet homme étrange avec tant de carabines et de revolvers.

TARTARIN DE TARASCON

CHEZ LES TEURS

Le 1^{er} décembre 186..., à l'heure de midi, par un soleil d'hiver provençal, un temps clair, luisant, splendide, les Marseillais virent déboucher sur la Cannebière un *Teur*, oh ! mais un *Teur*... Jamais ils n'en avaient vu un comme celui-là, et pourtant Dieu sait s'il en manque à Marseille, des *Teurs* !

Le *Teur* en question, — ai-je besoin de vous le dire ? — c'était Tartarin, le grand Tartarin de Tarascon, qui s'en allait le long des quais, suivi de ses caisses d'armes, de sa pharmacie, de ses conserves, rejoindre l'embarcadère de la compagnie Touache, et le paquebot le *Zouave*, qui devait l'emporter là-bas.

Je voudrais maintenant, mes chers lecteurs, être peintre et grand peintre, pour mettre sous vos yeux les différentes positions que prit la *chechia* (bonnet rouge) de Tartarin de Tarascon, dans ces trois jours de traversée qu'elle fit à bord du *Zouave*, entre la France et l'Algérie.

Je vous la montrerais d'abord au départ sur le pont, héroïque et superbe comme elle était, posée ainsi

qu'une auréole sur cette belle tête tarasconnaise. Je vous la montrerais ensuite à la sortie du port, quand le *Zouave* commence à caracoler sur les lames; je vous la montrerais frémissante, étonnée, et comme sentant déjà les premières atteintes de son mal.

Puis, dans le golfe du Lion, à mesure qu'on avance au large et que la mer devient plus dure, je vous la ferais voir aux prises avec la tempête, se dressant effarée sur le crâne du héros, et son grand flot de laine bleue qui se hérissé dans la brume de mer et la bourrasque... Quatrième position. Six heures du soir, en vue des côtes corses. L'infortunée *chechia* se penche par-dessus le bastingage et lamentablement regarde au fond de la mer... Enfin, cinquième et dernière position, au fond d'une étroite cabine, dans un petit lit qui a l'air d'un tiroir de commode, quelque chose d'informe et de désolé roule en geignant sur l'oreiller. C'est la *chechia*, l'héroïque *chechia* du départ, réduite maintenant au vulgaire état de casque à mèche et s'enfonçant jusqu'aux oreilles d'une tête de malade blême et convulsionnée...

Ah! si les Tarasconnais avaient pu voir leur grand Tartarin couché dans son tiroir de commode sous le jour blafard et triste qui tombait des hublots, parmi cette odeur fade de cuisine et de bois mouillé, l'écœurante odeur du paquebot; s'il l'avait entendu râler à chaque battement de l'hélice, demander du thé toutes les cinq minutes et jurer contre le garçon avec une petite voix d'enfant, comme ils s'en seraient voulu de l'avoir obligé à partir!... Ma parole d'historien! le pauvre *Teur* faisait pitié. Surpris tout à coup par le mal, l'infortuné n'avait pas eu le courage de desserrer sa ceinture algérienne, ni de se désaffubler de son arsenal. Le couteau de chasse à gros manche lui cassait la

poitrine, le cuir de son revolver lui meurtrissait les jambes. Pour l'achever, les bougonnements de Tartarin-Sancho, qui ne cessait de geindre et de pester :

« Imbécile, va!... Je te l'avais bien dit!... Ah! tu as voulu aller en Afrique... Eñ bien, té! la voilà l'Afrique! Comment la trouves-tu? »

Ce qu'il y avait de plus cruel, c'est que, du fond de sa cabine et de ses gémissements, le malheureux entendait les passagers du grand salon rire, manger, chanter, jouer aux cartes. La société était aussi joyeuse que nombreuse à bord du *Zouave*. Des officiers qui rejoignaient leurs corps, des cabotins, un riche musulman qui revenait de la Mecque, un prince monténégrin très farceur, qui faisait des imitations de Baron... Pas un de ces gens-là n'avait le mal de mer, et leur temps se passait à boire du champagne avec le capitaine du *Zouave*, un bon gros vivant de Marseillais qui répondait au joyeux nom de Barbasson.

Tartarin de Tarascon en voulait à tous ces misérables. Leur gaieté redoublait son mal...

Enfin, dans l'après-midi du troisième jour, il se fit à bord du navire un mouvement extraordinaire qui tira notre héros de sa longue torpeur. La cloche de l'avant sonnait. On entendait les grosses bottes des matelots courir sur le pont.

« Machine en avant!... machine en arrière!... » criait la voix enrouée du capitaine Barbasson.

Puis : « Machine, stop! »

Un grand arrêt, une secousse, et plus rien... Rien que le paquebot se balançant silencieusement de droite à gauche, comme un ballon dans l'air...

Cet étrange silence épouvanta le Tarasconnais.

« Miséricorde! nous sombrons!... » cria-t-il d'une voix terrible.

Et, retrouvant ses forces par magie, il bondit de sa couchette et se précipita sur le pont avec son arsenal.

On ne sombrait pas, on arrivait.

Le *Zouave* venait d'entrer dans la rade, une belle rade aux eaux noires et profondes, mais silencieuse, morne, presque déserte. En face, sur une colline, Alger la blanche avec ses petites maisons d'un blanc mat qui descendent vers la mer, serrées les unes contre les autres. Un étalage de blanchisseuse sur le coteau de Meudon. Par-dessus, un grand ciel de satin bleu, oh ! mais si bleu !... L'illustre Tartarin, un peu remis de sa frayeur, regardait le paysage en écoutant avec respect le prince monténégrin, qui, debout à ses côtés, lui nommait les différents quartiers de la ville, la casbah, la ville haute, la rue Bab-Azoun. Très bien élevé, ce prince monténégrin ! de plus, connaissant à fond l'Algérie et parlant l'arabe couramment. Séduisant aussi ! mince, fin, les cheveux crépus, rasé à la pierre ponce, constellé d'ordres bizarres, il avait l'œil futé, le geste câlin et un accent vaguement italien qui lui donnait un faux air de Mazarin sans moustaches ; très ferré d'ailleurs sur les langues latines, et citant à tout propos Tacite, Horace et les *Commentaires*.

De vieille race héréditaire, ses frères l'avaient, paraît-il, exilé dès l'âge de dix ans, à cause de ses opinions libérales, et depuis il courait le monde pour son instruction et pour son plaisir, en Altesse philosophe... Coïncidence singulière ! Le prince avait passé trois ans à Tarascon, et comme Tartarin s'étonnait de ne l'avoir jamais rencontré au cercle ou sur l'Esplanade : « Je sortais peu... » fit l'Altesse d'un ton évasif. Et le Tarasconnais, par discrétion, n'osa pas en demander davantage. Toutes ces grandes existences ont des côtés si mystérieux.

Tout à coup, le long du bastingage contre lequel ils étaient appuyés, le Tarasconnais aperçut une rangée de grosses mains noires qui se cramponnaient par-dehors. Presque aussitôt une tête de nègre tout crépu apparaît devant lui, et avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, le pont se trouve envahi de tous côtés par une centaine de forbans, noirs, jaunes, à moitié nus, lippus, hideux, terribles.

Ces forbans-là, Tartarin les connaissait... C'étaient eux, c'est-à-dire ILS, ces fameux ILS qu'il avait si souvent cherchés la nuit dans les rues de Tarascon. Enfin, ILS se décidaient donc à venir.

...D'abord la surprise le cloua sur place. Mais, quand il vit les forbans se précipiter sur les bagages, arracher la bâche qui les recouvrait, commencer enfin le pillage du navire, alors le héros se réveilla, et, dégainant son couteau de chasse : « Aux armes ! aux armes ! » cria-t-il aux voyageurs.

Et le premier de tous il fondit sur les pirates. « *Quesaco ?* qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce que vous avez ? » fit le capitaine Barbasson, qui sortait de l'entrepont.

« Ah ! vous voilà, capitaine !... vite, vite, armez vos hommes.

- Et pourquoi faire, *boun Diou* ?
- Mais vous ne voyez donc pas ?...
- Quoi donc ?...
- Là... devant vous... les pirates... »

Le capitaine Barbasson le regardait tout ahuri. A ce moment, un grand diable de nègre passait devant eux en courant, avec la pharmacie du héros sur son dos :

« Misérable !... attends-moi !... » hurla le Tarasconnais. Et il s'élança la dague en avant. Barbasson le rattrapa au vol, et, le retenant par sa ceinture :

« Mais restez donc tranquille, tron de ler !... Ce ne

sont pas des pirates... il y a longtemps qu'il n'y en a plus, de pirates... ce sont des portefaix.

— Des portefaix!...

— Eh oui, des portefaix, qui viennent chercher les bagages pour les porter à terre... Rengainez donc votre coutelas, donnez-moi votre billet et marchons derrière ce nègre, un brave garçon qui va vous conduire à terre, et même jusqu'à l'hôtel si vous le désirez!... »

Un peu confus, Tartarin donna son billet et, se mettant à la suite du nègre, descendit par l'échelle dans une grosse barque qui dansait le long du navire. Tous ses bagages y étaient déjà, ses malles, caisses d'armes, conserves alimentaires; comme ils tenaient toute la barque, on n'eut pas besoin d'attendre d'autres voyageurs. Le nègre grimpa sur les malles et s'y accroupit comme un singe, les genoux dans ses mains. Un autre nègre prit les rames... Tous deux regardaient Tartarin en riant et montrant leurs dents blanches.

Debout à l'arrière, avec cette terrible moue qui faisait la terreur de ses compatriotes, le grand Tarasconais tourmentait fiévreusement le manche de son coutelas, car, malgré ce qu'avait pu lui dire Barbasson, il n'était qu'à moitié rassuré sur les intentions de ces portefaix à peau d'ébène qui ressemblaient si peu aux braves portefaix de Tarascon...

Cinq minutes après la barque arrivait à terre.

Aux premiers pas qu'il fit dans Alger, Tartarin de Tarascon ouvrit de grands yeux. D'avance il s'était figuré une ville orientale, féerique, mythologique, quelque chose tenant le milieu entre Constantinople et Zanzibar... Il tombait en plein Tarascon... Des cafés, des restaurants, de larges rues, des maisons à quatre étages, une petite place macadamisée, où des musiciens de la ligne jouaient des polkas d'Offenbach, des

messieurs sur les chaises, buvant de la bière avec des échaudés, des dames et puis des militaires, encore des militaires, toujours des militaires... et pas un *Teur*!... Il n'y avait que lui. Aussi, pour traverser la place, se trouva-t-il un peu gêné. Tout le monde le regardait. Les musiciens de la ligne s'arrêtèrent, et la polka d'Offenbach resta un pied en l'air.

Les deux fusils sur l'épaule, le revolver sur la hanche, farouche et majestueux comme Robinson Crussoé, Tartarin passa gravement au milieu de tous les groupes; mais, en arrivant à l'hôtel, ses forces l'abandonnèrent. Le départ de Tarascon, le port de Marseille, la traversée, le prince monténégrin, les pirates, tout se brouillait et roulait dans sa tête... Il fallut le monter à sa chambre, le désarmer, le déshabiller... Déjà même on parlait d'envoyer chercher un médecin; mais, à peine sur l'oreiller, le héros se mit à ronfler si haut et de si bon cœur, que l'hôtelier jugea les secours de la science inutiles, et tout le monde se retira discrètement.

Trois heures sonnaient à l'horloge du Gouvernement quand Tartarin se réveilla. Il avait dormi toute la soirée, toute la nuit, toute la matinée et même un bon morceau de l'après-midi. Il faut dire aussi que depuis trois jours la *chechia* en avait vu de rudes!...

La première pensée du héros, en ouvrant les yeux, fut celle-ci : « Je suis dans le pays du lion ! » Et ma foi ! pourquoi ne pas le dire ? à cette idée que les lions étaient là, tout près, à deux pas, et presque sous la main, et qu'il allait falloir en découdre, brrr ! un froid mortel le saisit, et il se fourra intrépidement sous sa couverture.

Mais, au bout d'un moment, la gaieté du dehors, le ciel bleu, le grand soleil qui ruisselait dans la chambre, un bon petit déjeuner qu'il se fit servir au lit, sa fenêtre grande ouverte sur la mer, le tout arrosé d'un excellent vin de Crescia, lui rendit bien vite son ancien héroïsme.

« Au lion! au lion! » cria-t-il en rejetant sa couverture, et il s'habilla prestement.

Voici quel était son plan : sortir de la ville sans rien dire à personne, se jeter en plein désert, attendre la nuit, s'embusquer et, au premier lion qui passerait, pan! pan!... Puis revenir le lendemain déjeuner à l'hôtel de l'Europe, recevoir les félicitations des Algériens et fréter une charrette pour aller chercher l'animal.

Il s'arma donc à la hâte, roula sur son dos la tente-abri, dont le gros manche montait d'un bon pied au-dessus de sa tête, et, raide comme un pieu, descendit dans la rue. Là, ne voulant demander sa route à personne, de peur de donner l'éveil sur ses projets, il tourna carrément à droite, enfila jusqu'au bout les arcades Bab-Azoun, où, du fond de leurs noires boutiques, des nuées de juifs algériens le regardaient passer, embusqués dans un coin comme des araignées, traversa la place du Théâtre, prit le faubourg et enfin la grande route poudreuse de Mustapha.

Il y avait sur cette route un encombrement fantastique, omnibus, fiacres, corricolos, des fourgons du train, de grandes charrettes de foin traînées par des bœufs, des escadrons de chasseurs d'Afrique, des troupeaux de petits ânes microscopiques, des négresses qui vendaient des galettes, des voitures d'Alsaciens émigrants, des spahis en manteaux rouges, tout cela défilant dans un tourbillon de poussière, au milieu

des cris, des chants, des trompettes, entre deux haies de méchantes baraques où l'on voyait de grandes Mahonnaises se peignant devant leurs portes, des cabarets pleins de soldats, des boutiques de bouchers, d'équarisseurs...

« Qu'est-ce qu'ils me chantent donc avec leur Orient? pensait le grand Tartarin; il n'y a pas même tant de *Teurs* qu'à Marseille. »

Tout à coup, il vit passer près de lui, allongeant ses grandes jambes et rengorgé comme un dindon, un superbe chameau. Cela lui fit battre le cœur.

Des chameaux déjà! Les lions ne devaient pas être loin; et en effet, au bout de cinq minutes, il vit arriver vers lui, le fusil sur l'épaule, toute une troupe de chasseurs de lions.

« Les lâches! se dit notre héros en passant à côté d'eux, les lâches! Aller au lion par bandes et avec des chiens!... »

Car il ne se serait jamais imaginé qu'en Algérie on pût chasser autre chose que des lions. Pourtant ces chasseurs avaient de si bonnes figures de commerçants retirés, et puis cette façon de chasser le lion avec des chiens et des carnassières était si patriarcale, que le Tarasconnais, un peu intrigué, crut devoir aborder un de ces messieurs.

« Et autrement, camarade, bonne chasse?

— Pas mauvaise, répondit l'autre en regardant d'un œil effaré l'armement considérable du guerrier de Tarascon.

— Vous en avez tué?

— Mais oui... pas mal... Voyez plutôt! »

Et le chasseur algérien montrait sa carnassière, toute gonflée de lapins et de bécasses.

« Comment, ça! votre carnassière? Vous les mettez dans votre carnassière?

— Où voulez-vous donc que je les mette?

— Mais alors, c'est... c'est des tout petits...

— Des petits et puis des gros », fit le chasseur.

Et comme il était pressé de rentrer chez lui, il rejoignit ses camarades à grandes enjambées.

L'intrépide Tartarin en resta planté de stupeur au milieu de la route... Puis, après un moment de réflexion :

« Bah! se dit-il, ce sont des blagueurs... ils n'ont rien tué du tout. »

Et il continua son chemin.

Déjà les maisons se faisaient plus rares, les passants aussi. La nuit tombait, les objets devenaient confus... Tartarin de Tarascon marcha encore une demi-heure. A la fin, il s'arrêta... C'était tout à fait la nuit. Nuit sans lune, criblée d'étoiles. Personne sur la route... Malgré tout, le héros pensa que les lions n'étaient pas des diligences et ne devaient pas volontiers suivre le grand chemin. Il se jeta à travers champs... A chaque pas des fossés, des ronces, des broussailles. N'importe! il marchait toujours... Puis tout à coup, halte!

« Il y a du lion dans l'air, par ici! » se dit notre homme.

Et il renifla fortement de droite et de gauche.

C'était un grand désert sauvage, tout hérissé de plantes bizarres, de ces plantes d'Orient qui ont l'air de bêtes méchantes. Sous le jour discret des étoiles, leur ombre agrandie s'étirait par terre en tous sens. A

droîte, la masse confuse et lourde d'une montagne, l'Atlas, peut-être!... A gauche, la mer invisible qui roulait sourdement... Un vrai gîte à tenter les fauves...

Un fusil devant lui, un autre dans les mains, Tartarin de Tarascon mit un genou en terre et attendit... Il attendit une heure, deux heures... Rien!... Alors il se souvint que, dans ses livres, les grands tueurs de lions n'allaient jamais à la chasse sans emmener un jeune chevreau qu'ils attachaient à quelques pas devant eux et qu'ils faisaient crier en lui tirant la patte avec une ficelle. N'ayant pas de chevreau, le Tarasconnais eut l'idée d'essayer des imitations et se mit à bêler d'une voix chevrotante : « Mé! Mé!... »

D'abord très doucement parce qu'au fond de l'âme il avait tout de même un peu peur que le lion l'entendît... puis, voyant que rien ne venait, il bêla plus fort : « Mé!... Mé!... » Rien encore!... Impatienté, il reprit de plus belle et plusieurs fois de suite : « Mé!... Mé!... Mé!... » avec tant de puissance que ce chevreau finissait par avoir l'air d'un bœuf...

Tout à coup, à quelques pas devant lui, quelque chose de noir et de gigantesque s'abattit. Il se tut... Cela se baissait, flairait la terre, bondissait, se roulait, partait au galop, puis revenait et s'arrêtait net... c'était le lion, à n'en pas douter!... Maintenant on voyait très bien ses quatre pattes courtes, sa formidable encolure et deux yeux, deux grands yeux qui lui-saient dans l'ombre... En joue! feu! pan! pan!... C'était fait. Puis tout de suite un bondissement en arrière, et le coutelas de chasse au poing.

Au coup de feu du Tarasconnais, un hurlement terrible répondit.

« Il en a! » cria le bon Tartarin.

Et, ramassé sur ses fortes jambes, il se préparait à

recevoir la bête; mais elle en avait plus que son compte et s'enfuit au triple galop en hurlant... Lui pourtant ne bougea pas. Il attendait la femelle... toujours comme dans ses livres!

Par malheur, la femelle ne vint pas. Au bout de deux ou trois heures d'attente, le Tarasconnais se lassa. La terre était humide, la nuit devenait fraîche, la brise de mer piquait.

« Si je faisais un somme en attendant le jour? » se dit-il.

Et, pour éviter les rhumatismes, il eut recours à la tente-abri... Mais voilà le diable! Cette tente-abri était d'un système si ingénieux, si ingénieux qu'il ne put jamais venir à bout de l'ouvrir.

Il eut beau s'escrimer et suer pendant une heure. La damnée tente ne s'ouvrit pas... Il y a des parapluies qui, par des pluies torrentielles, s'amuse à vous jouer de ces tours-là... Le Tarasconnais jeta l'ustensile par terre et se coucha dessus, en jurant comme un vrai Provençal qu'il était.

« *Ta, ta, ra, ta... Tarata!...* »

« Qués aco?... » fit Tartarin, s'éveillant en sursaut.

C'étaient les clairons des chasseurs d'Afrique qui sonnaient la diane dans les casernes de Mustapha... Le tueur de lions, stupéfait, se frotta les yeux... Lui qui se croyait en plein désert!... Savez-vous où il était? Dans un plant d'artichauts, entre un plant de choux-fleurs et un plant de betteraves.

Son Sahara avait des légumes... Tout près de lui, sur la jolie côte verte de Mustapha supérieur, des villas algériennes toutes blanches luisaient dans la rosée du jour levant; on se serait cru aux environs de Marseille, au milieu des *bastides* et des *bastidons*.

La physionomie bourgeoise et potagère de ce pay-

sage endormi étonna beaucoup ce pauvre homme et le mit de fort méchante humeur.

« Ces gens-là sont fous, se disait-il, de placer leurs artichauts dans le voisinage du lion... car enfin je n'ai pas rêvé... Les lions viennent jusqu'ici... En voilà la preuve... »

La preuve, c'étaient des taches de sang que la bête en fuyant avait laissées derrière elle. Penché sur cette piste sanglante, l'œil aux aguets, le revolver au poing, le vaillant Tarasconnais arriva, d'artichaut en artichaut, jusqu'à un petit champ d'avoine... De l'herbe foulée, une mare de sang, et, au milieu de la mare, couché sur le flanc, avec une large plaie à la tête, un... Devinez quoi!...

« Un lion, parbleu!

— Non! un âne, un de ces tout petits ânes qui sont si communs en Algérie et qu'on désigne là-bas sous le nom de *bourriquot*. »

Le premier mouvement de Tartarin, à l'aspect de sa malheureuse victime, fut un mouvement de dépit. Il y a si loin en effet d'un lion à un *bourriquot*!... Son second mouvement fut tout à la pitié. Le pauvre bourriquot était si joli; il avait l'air si bon! La peau de ses flancs, encore chaude, allait et venait comme une vague. Tartarin s'agenouilla et du bout de sa ceinture algérienne essaya d'étancher le sang de la malheureuse bête; et ce grand homme soignant ce petit âne, c'était tout ce que vous pouvez imaginer de plus touchant.

Au contact soyeux de la ceinture, le bourriquot, qui avait encore pour deux liards de vie, ouvrit son grand œil gris, remua deux ou trois fois ses longues oreilles comme pour dire : « Merci!... Merci!... » Puis une der-

nière convulsion l'agita de tête en queue, et il ne bougea plus.

« Noiraud! Noiraud! » cria tout à coup une voix étranglée par l'angoisse.

En même temps, dans un taillis voisin, les branches remuèrent... Tartarin n'eut que le temps de se relever et de se mettre en garde... C'était la femelle!

Elle arriva terrible et rugissante, sous les traits d'une vieille Alsacienne en marmotte, armée d'un grand parapluie rouge et réclamant son âne à tous les échos de Mustapha. Certes, il aurait mieux valu pour Tartarin avoir affaire à une lionne en furie qu'à cette vieille... Vainement le malheureux essaya de lui faire entendre comment la chose s'était passée; qu'il avait pris Noiraud pour un lion. La vieille crut qu'on voulait se moquer d'elle, et, poussant d'énergiques « tarteifle! » tomba sur le héros à coups de parapluie. Tartarin, un peu confus, se défendait de son mieux, paraît les coups avec sa carabine, suait, soufflait, bondissait criait : « Mais, Madame... mais, Madame... »

Va te promener! Madame était sourde, et sa vigueur le prouvait bien.

Heureusement un troisième personnage arriva sur le champ de bataille. C'était le mari de l'Alsacienne, Alsacien lui-même, et cabaretier; de plus, fort bon comptable. Quand il vit à qui il avait affaire et que l'assassin ne demandait qu'à payer le prix de la victime, il désarma son épouse, et l'on s'entendit.

Tartarin donna deux cents francs; l'âne en valait bien dix. C'est le prix courant des *bourriquots* sur les marchés arabes. Puis on enterra le pauvre Noiraud au pied d'un figuier, et l'Alsacien, mis en bonne humeur par la couleur des douros tarasconnais, invita le héros à venir rompre une croûte à son cabaret, qui se trou-

vait à quelques pas de là, sur le bord de la grande route.

Les chasseurs algériens venaient y déjeuner tous les dimanches, car la plaine était giboyeuse, et, à deux lieues autour de la ville, il n'y avait pas de meilleur endroit pour les lapins.

« Et les lions? » demanda Tartarin.

L'Alsacien le regarda, très étonné.

« Les lions?

— Oui... les lions... en voyez-vous quelquefois? » reprit le pauvre homme avec un peu moins d'assurance.

Le cabaretier éclata de rire :

« Ah! ben! merci... Des lions... pourquoi faire?...

— Il n'y en a donc pas en Algérie?

— Ma foi! je n'en ai jamais vu... Et pourtant voilà vingt ans que j'habite la province. Cependant, je crois bien avoir entendu dire... Il me semble que les journaux... Mais c'est beaucoup plus loin, là-bas, dans le Sud... »

A ce moment, ils arrivaient au cabaret. Un cabaret de banlieue comme on en voit à Vanves ou à Pantin, avec un rameau tout fané au-dessus de la porte, des queues de billard peintes sur les murs et cette enseigne inoffensive : *Au rendez-vous des lapins*.

Le Rendez-vous des lapins!... O Bravida, quel souvenir!

Cette première aventure aurait eu de quoi décourager bien des gens; mais les hommes trempés comme Tartarin ne se laissent pas facilement abattre.

« Les lions sont dans le Sud, pensa le héros, eh bien! j'irai dans le Sud. »

Et, dès qu'il eut avalé son dernier morceau, il se leva, remercia son hôte, embrassa la vieille sans rancune, versa sa dernière larme sur l'infortuné Noiraud

et retourna bien vite à Alger chercher la pharmacie, les conserves, les caisses d'armes.

Le temps d'inspecter son matériel, de s'armer, de se harnacher, et l'intrépide Tarasconnais roulait en diligence sur la route de Blidah.

TARTARIN DE TARASCON

CHEZ LES LIONS

« Blidah! Blidah! » cria le conducteur.

Vaguement, à travers les vitres dépolies par la buée, Tartarin de Tarascon entrevit une place de jolie sous-préfecture, entourée d'arcades et plantée d'orangers, au milieu de laquelle de petits soldats faisaient l'exercice dans la claire brume rose du matin. Les cafés ôtaient leurs volets. Dans un coin, une halle avec des légumes... C'était charmant, mais cela ne sentait pas encore le lion.

« Au Sud!... plus au Sud! » murmura le bon Tartarin en se renfonçant dans son coin.

A ce moment la portière s'ouvrit. Une bouffée d'air frais entra, apportant sur ses ailes, dans le parfum des orangers fleuris, un tout petit monsieur en redingote noisette, vieux, sec, ridé, compassé, une figure grosse comme le poing, une cravate en soie noire haute de cinq doigts, une serviette en cuir, un parapluie, le parfait notaire de village.

En apercevant le matériel de guerre du Tarasconnaï, le petit monsieur, qui s'était assis en face, parut

excessivement surpris et se mit à regarder Tartarin avec une insistance gênante.

On détela, on attela, la diligence partit, le petit monsieur regardait toujours Tartarin. A la fin, le Tarasconnais prit la mouche :

« Ça vous étonne? » dit-il en regardant à son tour le petit monsieur bien en face.

« Non! Ça me gêne », répondit l'autre fort tranquillement.

Et le fait est qu'avec sa tente-abri, son revolver, ses deux fusils dans leur gaine, son couteau de chasse, — sans parler de sa corpulence naturelle, — Tartarin de Tarascon tenait beaucoup de place...

La réponse du petit monsieur le fâcha :

« Vous imaginez-vous, par hasard, que je vais aller au lion avec votre parapluie? » dit le grand homme fièrement.

Le petit monsieur regarda son parapluie, sourit doucement; puis toujours avec son air flegme :

« Alors, monsieur, vous êtes?...

— Tartarin, de Tarascon, tueur de lions! »

En prononçant ces mots, l'intrépide Tarasconnais secoua comme une crinière le gland bleu de sa chechia.

Il y eut, dans la diligence, un mouvement de stupeur. Un trappiste se signa, les dames poussèrent de petits cris d'effroi, et un photographe d'Orléansville se rapprocha du tueur de lions, rêvant déjà l'insigne honneur de faire sa photographie.

Le petit monsieur, lui, ne se déconcerta pas :

« Est-ce que vous avez déjà tué beaucoup de lions, monsieur Tartarin? » demanda-t-il très tranquillement.

Le Tarasconnais le reçut de la belle manière :

« Si j'en ai beaucoup tué, monsieur? Je vous

souhaiterais d'avoir seulement autant de cheveux sur la tête. »

Et toute la diligence de rire en regardant les trois cheveux jaunes de Cadet-Roussel qui se hérissaient sur le crâne du petit monsieur.

A son tour le photographe d'Orléansville prit la parole.

« Terrible profession que la vôtre, monsieur Tartarin... On passe quelquefois de mauvais moments... Ainsi, ce pauvre M. Bombonnel...

— Ah! oui, le tueur de panthères... fit Tartarin assez dédaigneusement.

— Est-ce que vous le connaissez? demanda le petit monsieur.

— Té! pardi... Si je le connais... Nous avons chassé plus de vingt fois ensemble. »

Le petit monsieur sourit :

« Vous chassez donc la panthère aussi, monsieur Tartarin?

— Quelquefois, par passe-temps, » fit l'enragé Tarasconnais.

Il ajouta en relevant la tête d'un geste héroïque :

« Ça ne vaut pas le lion!

— En somme, hasarda le photographe d'Orléansville, une panthère ce n'est qu'un gros chat...

— Tout juste! » fit Tartarin qui n'était pas fâché de rabaisser la gloire de Bombonnel, surtout devant des dames.

Ici la diligence s'arrêta, le conducteur vint ouvrir la portière, et, s'adressant au petit vieux :

« Vous voilà arrivé, monsieur, » lui dit-il d'un air très respectueux.

Le petit monsieur se leva, descendit, puis avant de refermer la portière :

« Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, monsieur Tartarin ?

— Lequel, monsieur ?

— Ma foi, écoutez, vous m'avez l'air d'un brave homme, j'aime mieux vous dire ce qu'il en est... Retournez vite à Tarascon, monsieur Tartarin... Vous perdez votre temps ici... Il reste bien encore quelques panthères dans la province; mais fi donc! c'est un trop petit gibier pour vous... Quant aux lions, c'est fini. Il n'en reste plus en Algérie... mon ami Chassaing vient de tuer le dernier. »

Sur quoi le petit monsieur salua, ferma la portière et s'en alla en riant avec sa serviette et son parapluie.

« Conducteur, demanda Tartarin en faisant sa moue, qu'est-ce donc que ce bonhomme-là ?

— Comment! vous ne le connaissez pas? c'est M. Bombonnel. »

Tartarin était mal tombé.

A Milianah, Tartarin de Tarascon descendit, laissant la diligence continuer sa route vers le sud.

Deux jours de durs cahots, deux nuits passées les yeux ouverts à regarder par la portière s'il n'apercevrait pas dans les champs, au bord de la route, l'ombre formidable du lion, tant d'émotions, tant d'insomnies méritaient bien quelques heures de repos. Et puis, s'il faut tout dire, depuis sa mésaventure avec Bombonnel, le loyal Tarasconnais se sentait mal à l'aise, malgré ses armes, sa moue terrible, son bonnet rouge, devant le photographe d'Orléansville et les dames de la diligence.

Il se dirigea donc à travers les larges rues de Milianah, pleines de beaux arbres et de fontaines; mais,

tout en cherchant un hôtel à sa convenance, le pauvre homme ne pouvait s'empêcher de songer aux paroles de Bombonnel... Si c'était vrai, pourtant? S'il n'y avait plus de lions en Algérie?... A quoi bon alors tant de courses, tant de fatigues?

Soudain, au détour d'une rue, notre héros se trouva face à face... avec qui? devinez... avec un lion superbe, qui attendait devant la porte d'un café, assis royalement sur son train de derrière, sa crinière fauve dans le soleil.

« Qu'est-ce qu'ils me disaient donc qu'il n'y en avait plus?... » s'écria le Tarasconnais en faisant un saut en arrière.

En entendant cette exclamation, le lion baissa la tête, et, prenant dans sa gueule une sébile en bois posée devant lui sur le trottoir, il la tendit humblement du côté de Tartarin immobile de stupeur... Un Arabe qui passait jeta un gros sou dans la sébile; le lion remua la queue... Alors Tartarin comprit tout. Il vit ce que l'émotion l'avait d'abord empêché de voir : la foule attroupée autour du pauvre lion aveugle, et les deux grands nègres armés de gourdins qui le promenaient à travers la ville comme un Savoyard sa marmotte.

Le sang du Tarasconnais ne fit qu'un tour :

« Misérables! cria-t-il d'une voix de tonnerre, rava-
ler ainsi ces nobles bêtes! »

Et s'élançant sur le lion, il lui arracha l'immonde sébile d'entre ses royales mâchoires... Les deux nègres, croyant avoir affaire à un voleur, se précipitèrent sur le Tarasconnais, la matraque haute... Ce fut une terrible bousculade... Les nègres tapaient, les femmes piaillaient, les enfants riaient. Un vieux cordonnier juif criait du fond de sa boutique : « *Au Joug de*

paix! Au Joug de paix! » Le lion lui-même, dans sa nuit, essaya d'un rugissement, et le malheureux Tartarin, après une lutte désespérée, roula par terre au milieu des gros sous et des balayures.

A ce moment, un homme fendit la foule, écarta les deux nègres d'un mot, les enfants du geste, releva Tartarin, le brossa, le secoua et l'assit tout essoufflé sur une borne.

« Comment! *préince*, c'est vous? fit le bon Tartarin en se frottant les côtes.

— Eh oui, mon vaillant ami, c'est moi, dit le prince monténégrin, le séduisant prince du bateau de Marseille; me voilà juste à temps pour vous arracher à la brutalité de ces rustres... Qu'est-ce que vous avez donc fait, juste Dieu! pour vous attirer cette méchante affaire?

— Que voulez-vous, prince?... De voir ce malheureux lion avec sa sébile aux dents, humilié, vaincu, bafoué, servant de risée à toute cette pouillerie musulmane...

— Mais vous vous trompez, mon noble ami. Ce lion est, au contraire, pour eux, un objet de respect et d'adoration. C'est une bête sacrée qui fait partie du grand couvent de lions, fondé il y a trois cents ans par Mohammed-ben-Aouda, une espèce de Trappe formidable et farouche, pleine de rugissements et d'odeurs de fauve, où des moines singuliers élèvent et apprivoisent des lions par centaines et les envoient de là dans toute l'Afrique septentrionale, accompagnés de frères quêteurs... Les dons que reçoivent les frères servent à l'entretien du couvent et de sa mosquée; et, si les deux nègres ont montré tant d'humeur tout à l'heure, c'est qu'ils ont la conviction que pour un sou, un seul sou de la quête, volé ou perdu par leur

faute, le lion qu'ils conduisent les dévorerait immédiatement. »

En écoutant ce récit invraisemblable, Tartarin de Tarascon se délectait et reniflait l'air bruyamment.

« Ce qui me va dans tout ceci, fit-il, en matière de conclusion, c'est que, n'en déplaise à mon Bombonnel, il y a des lions encore en Algérie.

— S'il y en a ! dit le prince avec enthousiasme. Dès demain nous allons battre la plaine du Chélif, et vous verrez!...

— Eh quoi ! prince, auriez-vous l'intention de chasser ; vous aussi ?

— Parbleu ; pensez-vous donc que je vous laisserais vous en aller seul en pleine Afrique, au milieu de ces tribus féroces dont vous ignorez la langue et les usages?... Non ! non ! illustre Tartarin, je ne vous quitte plus... Partout où vous serez, je veux être.

— Oh ! *préince, préince...* »

Et Tartarin, radieux, pressa sur son cœur le vaillant étranger qui avait nom Grégory, en songeant avec fierté qu'à l'exemple de Jules Gérard, de Bombonnel et tous les autres fameux tueurs de lions, il allait avoir un prince étranger pour l'accompagner dans ses chasses.

Le lendemain, dès la première heure, l'intrépide Tartarin et le non moins intrépide prince Grégory, suivis d'une demi-douzaine de portefaix nègres, sortaient de Milianah et descendaient vers la plaine du Chélif par un raidillon délicieux tout ombragé de jasmins, de thuyas, de caroubiers, d'oliviers sauvages, entre deux haies de petits jardins indigènes et des milliers de joyeuses sources vives qui dégringolaient

de roche en roche en chantant... Un paysage du Liban.

Les portefaix — pieds nus — sautaient de roche en roche avec des cris de singes. Les caisses d'armes sonnaient, les fusils flambaient. Les indigènes qui passaient s'inclinaient jusqu'à terre.

Là-haut, sur les remparts de Milianah, le chef du bureau arabe, qui se promenait au bon frais avec sa dame, entendant ces bruits insolites et voyant des armes luire entre les branches, crut à un coup de main, fit baisser le pont-levis, battre la générale, et mit immédiatement la ville en état de siège.

Beau début pour la caravane!

Malheureusement, avant la fin du jour, les choses se gâtèrent.

Des nègres qui portaient les bagages, l'un fut pris d'atroces coliques pour avoir mangé le sparadrap de la pharmacie. Un autre tomba sur le bord de la route, ivre mort d'eau-de-vie camphrée. Le troisième, celui qui portait l'album de voyage, séduit par les dorures des fermoirs, et persuadé qu'il enlevait les trésors de la Mecque, se sauva dans le Zaccar à toutes jambes.

Il fallait aviser... La caravane fit halte et tint conseil dans l'ombre trouée d'un vieux figuier.

« Je serais d'avis, dit le prince en essayant, mais sans succès, de délayer une tablette de pemmican dans une casserole perfectionnée à triple fond, je serais d'avis que, dès ce soir, nous renoncions aux porteurs nègres... Il y a précisément un marché arabe tout près d'ici; le mieux est de nous y arrêter et de faire emplette de quelques bourriquets.

— Non!... non!... pas de bourriquets!... » interrompit vivement le grand Tartarin, que le souvenir de Noiraud avait fait devenir tout rouge.

Et il ajouta, l'hypocrite :

« Comment voulez-vous que de si petites bêtes puissent porter tout notre attirail? »

Le prince sourit.

« C'est ce qui vous trompe, mon illustre ami. Si maigre et si chétif qu'il vous paraisse, le bourriquot algérien a les reins solides...

— C'est égal, reprit Tartarin de Tarascon, je trouve que, pour le coup d'œil de notre caravane, des ânes ne feraient pas très bien... Je voudrais quelque chose de plus oriental... Ainsi, par exemple, si nous pouvions avoir un chameau...

— Tant que vous en voudrez, » fit l'Altesse.

Et l'on se mit en route pour le marché arabe.

Ce marché se tenait à quelques kilomètres sur les bords du Chélif... Il y avait là cinq ou six mille Arabes en guenilles, grouillant au soleil et trafiquant bruyamment au milieu de jarres d'olives noires, des pots de miel, des sacs d'épices et des cigares en gros tas; de grand feux où rôtissaient des moutons entiers, ruisse-lant de beurre, des boucheries en plein air, où des nègres tout nus, les bras rouges, dépeçaient, avec de petits couteaux, des chevreaux pendus à une perche.

Par exemple, les chameaux manquaient. On finit pourtant par en découvrir un, dont des m'zabites cher-chaient à se défaire. C'était le vrai chameau du désert, le chameau classique, chauve, l'air triste, avec sa longue tête de bédouin et sa bosse qui, devenue flasque par suite de trop longs jeûnes, pendait mélancolique-ment sur le côté.

Tartarin le trouva si beau, qu'il voulut que la cara-vane entière montât dessus... Toujours la folie orien-tale!...

Le bête s'accroupit. On sangla les malles.

Le prince s'installa sur le cou de l'animal. Tartarin,

pour plus de majesté, se fit hisser tout en haut de la bosse, entre deux caisses, et là, fier et bien calé, saluant d'un geste noble tout le marché accouru, il donna le signal du départ... Tonnerre! si ceux de Tarascon avaient pu le voir.

Le chameau se redressa, allongea ses grandes jambes à nœuds et prit son vol!...

O stupeur! Au bout de quelques enjambées, voilà Tartarin qui se sent pâlir, et l'héroïque chechia qui reprend une à une ses anciennes positions du temps du *Zouave*. Ce diable de chameau tanguait comme une frégate.

« *Préince, préince*, murmura Tartarin tout blême et s'accrochant à l'étaupe de la bosse, *préince*, descendons... Je sens... je sens... que je vais faire bafouer la France... »

Va te promener! le chameau était lancé, et rien ne pouvait plus l'arrêter. Quatre mille Arabes couraient derrière, pieds nus, gesticulant, riant comme des fous et faisant luire au soleil des milliers de dents blanches.

Le grand homme de Tarascon dut se résigner. Il s'affaissa tristement sur la bosse. La chechia prit toutes les positions qu'elle voulut.

Si pittoresque que fût leur nouvelle monture, nos tueurs de lions durent y renoncer par égard pour la chechia. On continua donc la route à pied comme devant, et la caravane s'en alla tranquillement vers le sud, par petites étapes, le Tarasconnais en tête, le Monténégrin en queue, et dans les rangs le chameau avec les caisses d'armes.

L'expédition dura près d'un mois.

Tout entier à sa passion léonine, l'homme de Taras-

con allait droit devant lui sans regarder ni à droite ni à gauche, l'œil obstinément fixé sur ces montagnes imaginaires qui ne paraissaient jamais.

Pendant un mois, cherchant des lions introuvables, le terrible Tartarin erra de douar en douar, dans l'immense plaine du Chélif, à travers l'herbe brûlée, les buissons chauves, les maquis de cactus et de lentisques. Des douars abandonnés, des tribus effarées qui s'en vont sans savoir où. De loin en loin, un village français, des champs sans culture, des sauterelles enragées qui mangent jusqu'aux rideaux des fenêtres.

Et toujours pas de lions; pas plus de lions que sur le Pont-Neuf. Cependant le Tarasconnais ne se décourageait pas. S'enfonçant bravement dans le Sud, il passait ses journées à battre le maquis, fouillant les palmiers-nains du bout de sa carabine et faisant : « frrt! frrt! » Puis, tous les soirs avant de se coucher, un petit affût de deux ou trois heures... Peine perdue! le lion ne se montrait pas. .

Un soir pourtant, vers six heures, comme la caravane traversait un bois de lentisques tout violet où de grosses cailles alourdies par la chaleur sautaient çà et là dans l'herbe, Tartarin de Tarascon crut entendre, — mais si loin, mais si vague, mais si émietté par la brise, — ce merveilleux rugissement qu'il avait entendu tant de fois là-bas à Tarascon, derrière la baraque Mitaine.

D'abord le héros croyait rêver... Mais au bout d'un instant, lointains toujours, quoique plus distincts, les rugissements recommencèrent; et, cette fois, tandis qu'à tous les coins de l'horizon on entendait hurler les chiens des douars, — secouée par la terreur et faisant retentir les conserves et les caisses d'armes, la bosse du chameau frissonna.

Plus de doute. C'était le lion... Vite, vite, à l'affût. Pas une minute à perdre.

Il y avait tout juste près de là un vieux *marabout* (tombeau de saint) à coupole blanche, avec les grandes pantoufles jaunes du défunt déposées dans une niche au-dessus de la porte, et un fouillis d'ex-voto bizarres, pans de burnous, fils d'or, cheveux roux qui pendaient le long des murailles... Tartarin de Tarascon y remisa son prince et son chameau et se mit en quête d'un affût. Le prince Grégory voulait le suivre, mais le Tarasconnais s'y refusa, il tenait à affronter le lion seul à seul. Toutefois, il recommanda à Son Altesse de ne pas s'éloigner, et, par mesure de précaution, il lui confia son portefeuille, un gros portefeuille plein de papiers précieux et de billets de banque qu'il craignait de faire écornifler par la griffe du lion. Ceci fait, le héros chercha son poste.

Cent pas en avant du marabout, un petit bois de lauriers-roses tremblait dans la gaze du crépuscule, au bord d'une rivière presque à sec. C'est là que Tartarin vint s'embusquer, le genou en terre, selon la formule, la carabine au poing et son grand couteau de chasse planté fièrement devant lui dans le sable de la berge.

La nuit arriva. Le rose de la nature passa au violet, puis au bleu sombre... En bas, dans les cailloux de la rivière, luisait comme un miroir à main une petite flaque d'eau claire. C'était l'abreuvoir des fauves. Sur la pente de l'autre berge on voyait vaguement le sentier blanc que leurs grosses pattes avaient tracé dans les lentisques. Cette pente mystérieuse donnait le frisson. Joignez à cela le fourmillement vague des nuits africaines : branches frôlées, pas de velours d'animaux rôdeurs, aboiements grêles des chacals, et là-haut, dans le ciel, à cent, à deux cents mètres, de grands

troupeaux de grues qui passent avec des cris d'enfants qu'on bat; vous avouerez qu'il y avait de quoi être ému.

Tartarin l'était. Il l'était même beaucoup. Les dents lui claquaient, le pauvre homme! Et, sur la garde de son couteau de chasse planté en terre, le canon de son fusil sonnait comme une paire de castagnettes... Qu'est-ce que vous voulez! Il y a des soirs où l'on n'est pas en train, et puis, où serait le mérite, si les héros n'avaient jamais peur...

Eh bien! oui, Tartarin eut peur, et tout le temps encore. Néanmoins il tint bon une heure, deux heures, mais l'héroïsme a ses limites... Près de lui, dans le lit desséché de la rivière, le Tarasconnais entend tout à coup un bruit de pas, des cailloux qui roulent. Cette fois la terreur l'enlève de terre. Il tire ses deux coups au hasard dans la nuit, et se replie à toutes jambes sur le marabout, laissant son coutelas debout dans le sable comme une croix commémorative de la plus formidable panique qui ait jamais assailli l'âme d'un dompteur d'hydres.

« A moi, prince... le lion!... »

Un silence.

« Préince, préince, êtes-vous là? »

Le prince n'était pas là. Sur le mur blanc du marabout, le bon chameau projetait seule au clair de lune l'ombre bizarre de sa bosse... Le prince Grégory venait de filer en emportant portefeuille et billets de banque... Il y avait un mois que Son Altesse attendait cette occasion...

Le lendemain de cette aventureuse et tragique soirée, lorsqu'au petit jour notre héros se réveilla, et

qu'il eut acquis la certitude que le prince et le magot étaient réellement partis, partis sans retour; lorsqu'il se vit seul dans cette petite tombe blanche, trahi, volé, abandonné par son prince en pleine Algérie sauvage avec un chameau à bosse simple et quelque monnaie de poche pour toute ressource, alors pour la première fois le Tarasconnais douta. Il douta du Monténégro, il douta de l'amitié, il douta de la gloire, il douta même des lions.

Or, tandis qu'il était là, pensivement assis sur la porte du marabout, la tête dans ses deux mains, sa carabine entre ses jambes et le chameau qui le regardait, soudain le maquis d'en face s'écarte et Tartarin stupéfait voit paraître à dix pas devant lui un lion gigantesque, s'avancant la tête haute et poussant des rugissements formidables qui font trembler les murs du marabout tout chargés d'oripeaux et jusqu'aux pantoufles du saint dans leur niche.

Seul le Tarasconnais ne trembla pas.

« Enfin! » cria-t-il en bondissant, la crosse à l'épaule... Pan!... pan!... pfft! pfft! C'était fait... Le lion avait deux balles explosibles dans la tête... Pendant une minute, sur le fond embrasé du ciel africain, ce fut un feu d'artifice épouvantable de cervelle en éclats, de sang fumant et de toison rousse éparpillée. Puis tout retomba, et Tartarin aperçut... deux grands nègres furieux qui couraient sur lui, la matraque en l'air. Les deux nègres de Milianah!

O misère! c'était le lion apprivoisé, le pauvre aveugle du couvent de Mohammed que les balles tarasconnaises venaient d'abattre.

Cette fois, par Mahom! Tartarin l'échappa belle. Ivres de fureur fanatique, les deux nègres quêteurs l'auraient sûrement mis en pièces, sans un ange libé-

rateur, le garde champêtre de la commune d'Orléansville, arrivant, son sabre sous le bras, par un petit sentier.

La vue du képi municipal calma subitement la colère des nègres. Paisible et majestueux, l'homme à la plaque dressa procès-verbal de l'affaire, fit charger sur le chameau ce qui restait du lion, ordonna aux plaignants comme au délinquant de le suivre et se dirigea sur Orléansville, où le tout fut déposé au greffe.

Ce fut une longue et terrible procédure!

Après l'Algérie des tribus qu'il venait de parcourir, Tartarin de Tarascon connut une autre Algérie processive et tracassière.

Avant tout, il s'agissait de savoir si le lion avait été tué sur le territoire civil ou le territoire militaire. Dans le premier cas, l'affaire regardait le tribunal de commerce; dans le second, Tartarin relevait du conseil de guerre, et, à ce mot de guerre, l'impressionnable Tarasconnais se voyait déjà fusillé au pied des remparts... ou croupissant dans le fond d'un silo...

Le terrible, c'est que la délimitation des deux territoires est très vague en Algérie... Enfin, après un mois de courses, d'intrigues, de stations au soleil dans les cours des bureaux arabes, il fut établi que, si, d'une part, le lion avait été tué sur le territoire militaire, d'autre part, Tartarin, lorsqu'il tira, se trouvait sur le territoire civil. L'affaire se jugea donc au civil et notre héros en fut quitte pour *deux mille cinq cents francs* d'indemnité, sans les frais.

Comment faire pour payer tout cela? Les quelques piastres échappées à la razzia du prince s'en étaient allées depuis longtemps en papiers légaux. Le malheureux tueur de lions fut donc réduit à vendre la caisse

d'armes au détail, carabine par carabine. Il vendit les poignards, les krish malais, les casse-tête... Un épicier acheta les conserves alimentaires. Un pharmacien ce qui restait de sparadrap. Les grandes bottes elles-mêmes y passèrent et suivirent la tente-abri perfectionnée chez un marchand de bric-à-brac, qui les éleva à la hauteur de curiosités cochinchinoises... Une fois tout payé, il ne restait plus à Tartarin que la peau du lion et le chameau. La peau, il l'emballa soigneusement et la dirigea sur Tarascon, à l'adresse du brave commandant Bravida. (Nous verrons tout à l'heure ce qu'il advint de cette fabuleuse dépouille.) Quant au chameau, il comptait s'en servir pour regagner Alger, non pas en montant dessus, mais en le vendant pour payer la diligence, ce qui est encore la meilleure façon de voyager à chameau. Malheureusement la bête était d'un placement difficile, et personne n'en offrit un liard.

Tartarin cependant voulait regagner Alger à toute force. Il avait hâte de se reposer en attendant de l'argent de France. Aussi notre héros n'hésita pas, et, navré mais point abattu, il entreprit de faire la route à pied, sans argent, par petites journées.

En cette occurrence, le chameau ne l'abandonna pas. Cet étrange animal s'était pris pour son maître d'une tendresse inexplicable, et, le voyant sortir d'Orléansville, se mit à marcher religieusement derrière lui, réglant son pas sur le sien et ne le quittant pas d'une semelle.

Au premier moment, Tartarin trouva cela touchant; cette fidélité, ce dévouement à toute épreuve lui allaient au cœur, d'autant que la bête était commode et se nourrissait avec rien. Pourtant, au bout de quelques jours, le Tarasconnais s'ennuya d'avoir perpé-

tuellement sur les talons ce compagnon mélancolique qui lui rappelait toutes ses mésaventures; puis, l'aigreur s'en mêlant, il lui en voulut de son air triste, de sa bosse, de son allure d'oie bridée. Pour tout dire, il le prit en grippe et ne songea plus qu'à s'en débarrasser, mais l'animal tenait bon... Tartarin essaya de le perdre, le chameau le retrouva; il essaya de courir; le chameau courut plus vite... Il lui criait : « Va-t'en ! » en lui jetant des pierres. Le chameau s'arrêtait et le regardait d'un air triste, puis, au bout d'un moment, il se remettait en route et finissait toujours par le rattraper. Tartarin dut se résigner.

Pourtant, lorsque, après huit grands jours de marche, le Tarasconnais, poudreux, harassé, vit de loin étinceler dans la verdure les premières terrasses d'Alger, lorsqu'il se trouva aux portes de la ville, sur l'avenue bruyante de Mustapha, au milieu des zouaves, des Biskris, des Mahonnaises, tous grouillant autour de lui et le regardant défiler avec son chameau, pour le coup la patience lui échappa : « Non, non, dit-il, ce n'est pas possible... je ne peux pas entrer dans Alger avec un animal pareil ! » et profitant d'un encombrement de voitures, il fit un crochet dans les champs et se jeta dans un fossé!...

Au bout d'un moment, il vit au-dessus de sa tête — sur la chaussée de la route — le chameau qui filait à grandes enjambées, allongeant le cou d'un air anxieux.

Alors, soulagé d'un grand poids, le héros sortit de sa cachette et rentra dans la ville par un sentier détourné.

Heureusement pour l'intrépide Tartarin, il lui reste

dans Alger un autre ami que son chameau, le capitaine Barbasson, un Marseillais, presque un compatriote, à qui il va tout droit conter son aventure, et comment il ne possède plus un sou, plus une arme, rien que sa *chechia* et son courage.

Mais à Tarascon on lui connaît au soleil d'autres biens de meilleure défaite, et le capitaine n'hésite pas à rapatrier son voyageur.

Midi : le *Zouave* chauffe, on va partir. Là-haut, sur le balcon du café Valentin, MM. les officiers braquent la longue-vue et viennent, colonel en tête, par rang de grade, regarder l'heureux petit bateau qui va en France. C'est la grande distraction de l'état-major... En bas, la rade étincelle. La culasse des vieux canons turcs enterrés le long du quai flambe au soleil. Les passagers se pressent. Biskris et Mahonnais entassent les bagages dans les barques.

Tartarin de Tarascon, lui, n'a pas de bagages. Le voici qui descend de la rue de la Marine, par le petit marché plein de bananes et de pastèques. Le malheureux Tarasconnais a laissé sur la rive du Maure sa caisse d'armes et ses illusions, et maintenant il s'apprête à voguer vers Tarascon, les mains dans ses poches... A peine vient-il de sauter dans la chaloupe du capitaine Barbasson qu'une bête essoufflée dégringole du haut de la place et se précipite vers lui en galopant. C'est le chameau, le chameau fidèle qui, depuis vingt-quatre heures, cherche son maître dans Alger.

Tartarin, en le voyant, change de couleur et feint de ne pas le connaître; mais le chameau s'acharne. Il frétille au long du quai. Il appelle son ami et le regarde avec tendresse : « Emmène-moi, semble dire son œil triste, emmène-moi dans la barque, loin, bien

loin de cette Arabie en carton peint, de cet Orient ridicule, plein de locomotives et de diligences, où, — dromadaire déclassé, — je ne sais plus que devenir. Tu es le dernier Turc, je suis le dernier chameau... Ne nous quittons plus, ô mon Tartarin... »

« Est-ce que ce chameau est à vous? demanda le capitaine.

— Pas du tout! » répondit Tartarin qui frémit à l'idée d'entrer dans Tarascon avec cette escorte ridicule, et, reniant impudemment le compagnon de ses infortunes, il repousse du pied le sol algérien et donne à la barque l'élan du départ... Le chameau flaire l'eau, allonge le cou, fait craquer ses jointures et, s'élançant derrière la barque à corps perdu, il nage de conserve vers le *Zouave*, avec son dos bombé qui flotte comme une gourde, et son grand col dressé sur l'eau en éperon de trirème.

Barque et chameau viennent ensemble se ranger aux flancs du paquebot.

« A la fin, il me fait peine, ce dromadaire! dit le capitaine Barbasson tout ému, j'ai envie de le prendre à mon bord... En arrivant à Marseille, j'en ferai hommage au Jardin zoologique. »

On hissa sur le pont, à grand renfort de palans et de cordes, le chameau alourdi par l'eau de mer, et le *Zouave* se mit en route.

Les deux jours que dura la traversée, Tartarin les passa tout seul dans sa cabine, non pas que la mer fût mauvaise, ni que la chechia eût trop à souffrir, mais le diable de chameau, dès que son maître apparaissait sur le pont, avait autour de lui des empressements ridicules... Vous n'avez jamais vu un chameau afficher quelqu'un comme cela!...

D'heure en heure, par les hublots de la cabine où il

mettait le nez quelquefois, Tartarin vit le bleu du ciel algérien pâlir, puis, enfin, un matin, dans une brume d'argent, il entendit avec bonheur chanter toutes les cloches de Marseille. On était arrivé... Le *Zouave* jeta l'ancre.

Notre homme, qui n'avait pas de bagages, descendit sans rien dire, traversa Marseille en hâte, craignant toujours d'être suivi par le chameau, et ne respira que lorsqu'il se vit installé dans un wagon de troisième classe, filant bon train sur Tarascon... Sécurité trompeuse ! A peine à deux lieues de Marseille, voilà toutes les têtes aux portières. On crie, on s'étonne. Tartarin à son tour regarde, et... qu'aperçoit-il?... Le chameau, monsieur, l'inévitable chameau, qui détalait sur les rails en pleine Crau, derrière le train, et lui tenant le pied. Tartarin, consterné, se rencogna en fermant les yeux.

Après cette expédition désastreuse, il avait compté rentrer chez lui incognito. Mais la présence de ce quadrupède encombrant rendait la chose impossible. Quelle rentrée il allait faire, bon Dieu ! Pas le sou, pas de lion, rien..., un chameau !

« Tarascon !... Tarascon !... »

Il fallut descendre...

O stupeur ! à peine la chechia du héros apparut-elle dans l'ouverture de la portière, un grand cri : « Vive Tartarin ! » fit trembler les voûtes vitrées de la gare. « Vive Tartarin ! vive le tueur de lions ! » Et des fanfares, des chœurs d'orphéons éclatèrent... Tartarin se sentit mourir ; il croyait à une mystification. Mais non ! tout Tarascon était là, chapeau en l'air, et sympathique. Voilà le brave commandant Bravida, l'armurier Costecalde, le président, le pharmacien, et tout le noble corps des chasseurs de casquettes qui se presse autour

de son chef et le porte en triomphe tout le long des escaliers...

Singuliers effets du mirage! la peau du lion aveugle, envoyée à Bravida, était cause de tout ce bruit. Avec cette modeste fourrure, exposée au cercle, les Tarasconnais et derrière eux tout le Midi s'étaient monté la tête. Le *Sémaphore* avait parlé. On avait inventé un drame. Ce n'était plus un lion que Tartarin avait tué, c'étaient dix lions, vingt lions, une marmelade de lions! Aussi Tartarin, débarquant à Marseille, y était déjà illustre sans le savoir, et un télégramme l'avait devancé de deux heures dans sa ville natale.

Mais ce qui mit le comble à la joie populaire, ce fut quand on vit un animal fantastique, couvert de poussière et de sueur, apparaître derrière le héros et descendre à cloche-pied l'escalier de la gare. Tarascon crut un moment sa tarasque revenue.

Tartarin rassura ses compatriotes :

« C'est mon chameau, » dit-il.

Et déjà, sous l'influence du soleil tarasconnais, ce beau soleil qui fait mentir ingénument, il ajouta en caressant la bosse du dromadaire :

« C'est une noble bête!... Elle m'a vu tuer tous mes lions! »

Là-dessus, il prit familièrement le bras du commandant, rouge de bonheur; et, suivi de son chameau, entouré des chasseurs de casquettes, acclamé par tout le peuple, il se dirigea paisiblement vers la maison du baobab, et, tout en marchant, il commença le récit de ses grandes chasses :

« Figurez-vous, disait-il, qu'un certain soir, en plein Sahara... »



TABLE

| | |
|---|-----|
| LA FAMILLE JOYEUSE..... | 5 |
| LES VIEUX..... | 37 |
| LE SECRET DE MAITRE CORNILLE..... | 47 |
| LA CHÈVRE DE M. SEGUIN..... | 55 |
| LE SOUS-PRÉFET AUX CHAMPS..... | 63 |
| CHEZ LE MÉDECIN..... | 67 |
| LES TROIS CORBEAUX..... | 77 |
| SALVETTE ET BERNADOU..... | 81 |
| LES ÉTOILES..... | 87 |
| LES SAUTERELLES..... | 95 |
| LES DOUANIERS..... | 101 |
| LE PHOTOGRAPHE..... | 107 |
| LA FUITE..... | 113 |
| LA DERNIÈRE CLASSE..... | 131 |
| L'ENFANT ESPION..... | 137 |
| LE PORTE-DRAPEAU..... | 147 |
| LES MÈRES..... | 155 |
| LES PAYSANS A PARIS PENDANT LE SIÈGE..... | 163 |
| LES ÉMOTIONS D'UN PERDREAU ROUGE..... | 167 |
| LES PETITS PATÉS..... | 175 |
| LE TAMBOURINAIRE..... | 181 |
| AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN DE TA-
RASCON | 187 |
| TARTARIN DE TARASCON CHEZ LES TEURS..... | 215 |
| TARTARIN DE TARASCON CHEZ LES LIONS..... | 231 |

IMPRIMERIE
HACHETTE
9, rue Stanislas
8-3391 - PARIS







